

D1

2382 i

00
see

L E
TRIOMPHE
DE LA
V E R T U,
T O M E III.

F¹ 89-11

[Argens, Jean-Baptiste de
Boyer d']

TRIOMPHE

DE LA

VERTU

ET DE LA

L E
TRIOMPHE
D E L A
V E R T U,
O U
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
D E
BRESSOL.
T O M E -III.



A L A H A T E,
Chés **J E A N G A L L O I S.**
M. DCC. XLI.

TRIOMPH

DE LA

VERTE

TOYACERS

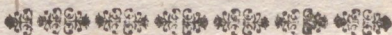


L 407





LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.



LIVRE CINQUIÈME.



A jeune inconnüe, à qui
mon cœur étoit si étroite-
ment liée, parut sur-
prise en se réveillant
de me voir attachée au che-

Tome III.

A

vêt

2 TRIOMPHE DE

vet de son lit, & elle m'en remercia de la maniere du monde la plus obligeante. Je lui demandai si le repos, qu'elle venoit de prendre, l'avoit un peu délassée de ses fatigues, & je la priai en même tems de vouloir me regarder comme la meilleure de ses Amies. Vous m'avez déjà donné, Madame, me répondit-elle, trop de marques de vôtre bonté, pour que je ne sois pas pénétrée des sentimens de la plus vive reconnoissance, & je ne sçai par quel endroit j'ai pû mériter que votre pitié vous intéressât si fort en ma faveur. Eh! vous moquez-vous, Madame, lui répartis-je? Qu'ai-je fait pour vous que vous n'eussiez pû attendre de toute autre personne que de moi? Que je me croirois heureuse, si mes foibles services pouvoient vous être de quelque utilité. Agissez en, je vous prie, avec moi avec la même franchise & la même liberté.

berté, que si j'avois depuis long-tems l'honneur d'être connue de vous; & croyez que ce sera m'obliger que de me fournir des occasions de vous prouver mon attachement. Non! Madame, j'ose vous l'assurer, jamais il n'y a eu impression pareille à celle que votre vûe a fait sur mon cœur, il s'est donné à vous tout entier, & je vous avoue que mon bonheur dépend d'avoir quelque part à votre amitié.

LA charmante inconnüe, avec qui je m'entretenois, alloit me répondre, lorsque Julie vint lui demander, de la part de Dom Carlos & de Dom Inigo, s'ils pourroient avoir l'honneur de la saluer. Elle répondit qu'elle étoit confuse de leur politesse, & qu'elle recevroit leur visite avec plaisir, qu'elle demandoit seulement qu'on lui laissât le tems de se lever & de s'habiller. Elle s'ima-

ginoit sans doute que nous aurions quelque robe à lui prêter, car la sienne étoit enkor dégoutante d'eau; & nous étions sorties du Serrail sans qu'il nous fut venu en pensée de faire un paquet de nos nippes, & étoit-ce là un point qui méritât la moindre de nos attentions? Nous n'avions donc pour toutes hardes que celles que nous portions sur notre corps; ainsi ma nouvelle Amie fut obligée de demeurer au lit, en attendant que l'on eût le tems de faire sécher ses habits. Je lui appris en peu de mots les grandes obligations que, mes Amies & moi, nous leur avions. Elle parût charmée du portrait que je lui fis de ces deux jeunes Seigneurs. Je ne faisois que l'achever lorsqu'il entrèrent dans la chambre où nous étions. Je lus dans les regards qu'ils jetterent sur l'inconnue un étonnement d'admiration bien capable de flater son amour

amour propre, si elle eût été moins occupée de sa douleur; mais je m'appercevois des violences qu'il lui en coûtoit pour commander à ses soupirs & à ses larmes. Dom Inigo & Dom Carlos, après lui avoir fait leur compliment qu'ils tournerent de la maniere du monde la plus polie & la plus gracieuse, lui demanderent si elle vouloit bien souffrir qu'ils eussent l'honneur de souper avec elle. C'est me jeter dans la confusion, Monsieur, répondit-elle à Dom Inigo qui portoit la parole, & que je lui avois fait connoître comme étant le Capitaine du Vaisseau. Je sçai que je vous suis redevable de la vie. Quoiqu'elle ne soit pas pour moi un bien, je ne dois pas cependant vous en avoir moins d'obligation, & je vous en aurois déjà fait mes remerciemens si j'avois pû me présenter devant vous avec décence. Eh, de grace, Madame, reprit

6 TRIOMPHE DE

le Capitaine Espagnol, croyez que c'est à moi à me féliciter, & à rendre graces au Ciel, de ce qu'il m'a fourni l'occasion de sauver une aussi belle vie que la vôtre. Et pourquoi n'ai-je pas eu l'honneur de connoître plutôt celle pour qui la pitié m'intéressoit, vous m'auriez vû voler à votre secours, & ne me reposer que sur moi du soin de vous arracher au périls où vous étiez exposée.

Le ton passionné dont s'exprimoit Dom Inigo, les tendres regards qui accompagnoient ses paroles, me firent juger que ce n'étoit pas la politesse & la complaisance seule qui eussent part à un compliment si galant, & je n'en fus point surprise: j'aurois pû défier l'indifférence du cœur le moins fait pour aimer de tenir à la vue de notre aimable inconnue. Les réponses qu'elle fit aux deux Espagnols, qui à l'envi sembloient prendre plaisir à lui donner les louanges les plus
ne

flateuses, me donnerent lieu de ne pas moins admirer sa modestie que la délicatesse de son esprit; mais ce n'étoient point là les qualités qui la distinguoient le plus. Chaque trait de sa vie, dont elle va elle-même faire le récit, sera pour moi un sujet d'admiration, & j'espère qu'il sera une source d'instructions pour les jeunes personnes de mon sexe.

SALIM & Rosalie étant venues nous rejoindre, Dom Inigo sortit pour aller donner ordre que l'on nous aprêtât promptement à souper, & que l'on dressât une table dans la chambre où nous étions réunies autour de la belle inconnue. Le dernier coup dont elle venoit d'être frappée étoit trop rude, pour que nous pussions espérer de ramener aisément la tranquillité dans son cœur. Il falloit laisser au tems le soin de fermer des playes trop récentes encor, pour qu'elles pussent se fermer si-tôt. Nous n'ou-

bliâmes cependant rien, mes Amies & moi, pour calmer un peu sa douleur ; mais l'image de ce cher Epoux, que la mort venoit de lui enlever, ne pouvoit sortir de son esprit, & lui faisoit répandre des ruisséaux de larmes. Elle ne cessoit de répéter son nom, qu'elle ne pouvoit prononcer sans quelque nouveau transport de tristesses. Pour la distraire de son chagrin, je lui demandai si avant le souper elle ne souhaitoit pas venir un peu respirer l'air sur le tillac ; &, lui présentant en même tems ses habits que l'on avoit eu soin de faire sécher, & qu'un Domestique venoit de rapporter, je l'exhortai à se lever, en faisant signe à Dom Carlos de se retirer, ce qu'il fit à l'instant. J'eusse été bien fâchée qu'une de mes Amies m'eût disputé le plaisir que j'eus de tenir lieu de femme de chambre à l'aimable inconnue. Je laissai agir
mon

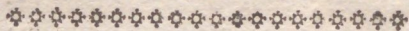
mon cœur dans les petits soins
que je lui rendis. Mais que de
graces, quel air touchant ne met-
toit-elle pas dans les remerciemens
qu'elle me faisoit! Voilà bien des
sujets de confusion, Madame, me
dit-elle en m'embrassant tendre-
ment, que vous me donnez. Et
voilà, lui répondis-je, des choses
qui ne se disent point du tout en-
tre Amies. Agissons, s'il vous
plait, librement ensemble, je vous
en prie. Croyez-vous que si je me
trouvois dans le même cas que
vous, je songeasse à refuser les pe-
tits services que vous voudriez me
rendre? non; assurément. Je vous
laisserois tout à votre aise vous oc-
cuper après ma figure, vous pour-
riez me retenir des heures entières
à ma toilette, que je ne m'en plain-
drois point; mais nous n'en n'a-
vons pas tant à passer sur le tillac,
profitons du peu de tems qui nous
reste pour aller prendre l'air. Et.

A s

je

Je lui présentai en même tems la main pour la conduire. On avoit fait étendre un long tapis, sur lequel Dom Inigo avoit fait placer plusieurs piles de carreaux qui nous servirent de sièges. Le Capitaine Espagnol, qui n'avoit pû voir la belle inconnue sans s'éprendre pour elle d'une passion bien tendre, nous donna une petite fête à laquelle je ne m'attendois pas. Il avoit appris qu'il y avoit dans le Vaisseau quelques passagers qui jouoient en perfection de différens instrumens. Il les employa pour nous donner le plaisir d'un concert qui fut très-bien exécuté; &, comme il s'étoit aperçu que la Dame à qui il vouloit plaire y avoit paru sensible, il voulut que l'on le répétât durant le souper. Je lui scus un gré infini de cette attention qui suspendit pour quelques momens les douleurs de mon Amie. Je ne l'entendois plus sou-

soupirer, j'eus même la consolation de lui voir prendre quelque nourriture. Je la crus enfin assés tranquile pour oser la prier de nous raconter ses aventures, j'attendis cependant la fin du repas pour lui en demander le récit. Je vois bien, Madame, répondit-elle, qu'il me seroit inutile de me défendre. Puisque votre pitié généreuse vous fait partager ma douleur, il est bien juste que je vous en apprenne la cause. Vous allez juger si rien est capable de me consoler de la perte que je viens de faire. Quel Epoux, ô Dieux! plus digne de ma tendresse que celui que la mort vient de m'enlever? Elle ne pût prononcer ces dernières paroles sans répandre quelques larmes. Nous lui laissâmes le tems de les essuyer, après quoi s'étant un peu recueillie en elle même, elle commença ainsi son récit.



HISTOIRE
DE LA
MARQUISE
DE
GEVRICOUR.

IL me seroit inutile de vous parler,
& de ma naissance, & du tems
qui s'est écoulé depuis jusqu'à ce-
lui où la raison commença à éclai-
rer mon esprit des premiers rayons
de sa lumiere. Je n'avois pas en-
cor atteint ma huitième année que
la mort m'enleva le Comte de Per-
nix mon Pere, & quelques années
après ma Mere le suivit au tombeau.
Je n'avois qu'une seule Sœur, qui é-
toit mon aînée de deux ans, avec
qui j'avois été élevée dans un Châ-
teau

teau éloigné de quelques lieues de Toulon. Mes Parens peu accommodés des biens de la fortune s'étoient retirés dans cette campagne, où ils vivoient des petits revenus que leur avoit laissés la perte d'un procès considerable. Les leçons de sagesse, & de vertu que ma tendre Mere ne cessoit de me donner, ne s'effaceront jamais de mon esprit. Et, ce qui les gravoit profondément dans mon cœur, c'est qu'elles étoient appuyées de la force du bon exemple. Uniquement occupée du soin de nôtre instruction, elle nous donnoit tous ses momens, à ma sœur & à moi. Dès l'âge le plus tendre, elle s'appliqua à nous faire prendre du goût pour la lecture; mais elle ne nous mettoit en main que des livres propres à polir l'esprit & à nous pénétrer de sentimens d'honneur, de pieté & de religion. Attentive à nous donner une éducation conforme à nô-

tre naissance, elle vouloit que nous n'ignorassions rien de tout ce que doit sçavoir une jeune personne destinée à tenir un rang distingué dans le monde; mais sa principale étude étoit de nous former selon l'esprit de Dieu. Mes cheres Enfans, nous disoit cette vertueuse Mere, n'oubliez jamais que les hommes, quelque corrompus qu'ils soient, n'accordent leur estime qu'à celles dont la sagesse régle toutes les actions. Si vôtre vocation vous destine pour le monde, vous n'y apporterez pour toutes richesses que vôtre seule vertu. La Providence de Dieu n'a pas permis que nous pussions vous laisser un opulent héritage. Nous tenions de grands biens de sa libéralité, il a souffert qu'ils nous ayent été enlevés. Je n'en murmure pas, parce que j'espère que vôtre vertu, & que l'éducation Chrétienne que j'ai tâché de vous donner, vous tien-

tiendront lieu des plus grands trésors. Par votre ardeur pour la vertu, par une constante application à vos devoirs, efforcez-vous de mettre Dieu dans vos intérêts. Ne perdez jamais de vûe la crainte de sa loi, & souvenez-vous qu'elle seule peut vous mettre à couvert de bien des dangers, où votre innocence peut-être exposée. Une jeune personne ne peut s'armer de trop de défiance contre elle-même. Je veux que des sentimens d'honneur, que certains principes de modestie & de retenue, que d'autres motifs naturels suffisent pour lui faire éviter les pièges qui seront tendus à sa vertu; il y a des occasions critiques, des tentations dangereuses dans lesquelles ces divers secours sont impuissans, si la voix du devoir & de la Religion ne se fait entendre au fond de nos cœurs.

C'ÉTOIENT là les leçons édifiantes que nôtre vertueuse Mère
ne

ne cessoit de nous répéter. La modestie, la bonté, la douceur, l'affabilité, une pitié compatissante qui nous intéressât en faveur de tous les malheureux, étoient les vertus dont elle nous recommandoit le plus la pratique, & dont elle nous donnoit chaque jour de nouveaux exemples. Le seul titre de misérable sembloit donner droit à ses bienfaits, elle ne dédaignoit pas d'aller visiter elle-même ceux qu'elle sçavoit être dans l'indigence: elle les consolait, entroit dans le détail de tous leurs besoins, & elle n'étoit contente que lorsqu'elle y avoit pourvû. La bonté de son cœur étoit la mesure des secours charitables qu'elle leur donnoit. Et, pour être en état de les continuer, elle n'accordoit rien au faste ni au luxe. Une sage économie, dont sa charité étoit le motif, lui faisoit trouver dans la médiocrité des revenus, dont nous

nous jouissions, un superflu qu'elle regardoit comme le patrimoine des pauvres.

JE ne finirois point, si je voulois parler de mille autres vertus dont la Comtesse de Pernix ma Mere nous laissoit voir dans elle un modèle achevé. Pourquoi le Ciel ne m'a t-il pas toujours conservé cette tendre Mère ? mais, hélas ! je n'avois pas encor atteint ma treizième année que la cruëlle mort me l'enleva. J'étois dans un âge à pouvoir sentir bien vivement toute la grandeur de la perte que je faisois, que de larmes ne me coûta-t-elle pas ! Je me serois livrée au plus affreux desespoir, si celle qui m'avoit donné le jour, & qui avoit pris soin de me former à la pratique de la vertu, ne m'avoit appris de bonne heure à respecter les arrêts de la Providence, & à m'y soumettre avec une humble
ré.

résignation. Je ne rapporterai point les discours touchans que nous tint cette vertueuse Mère peu de momens avant que sa grande ame s'envolât dans le Ciel, ce fut une répétition de toutes les leçons de sagesse qu'elle nous avoit données.

SA mort nous laissa, ma sœur & moi, dans l'état du monde le plus triste. J'ai dit que mes Parens étoient peu accommodés des biens de la fortune, & qu'ils ne s'étoient retirés à la campagne, que pour épargner des dépenses auxquelles ils n'auroient pas pû fournir. Mais la vûe du peu de biens qu'ils nous laissoient n'étoit pas ce qui m'inquiétoit. Je n'avois aucune vocation pour le Couvent, je voulois demeurer dans le monde; mais y resterai-je chargée du soin de ma conduite? Que de périls pour mon innocence qui m'épouvan-
toient!

toient! la Baronne de Fondreville ma Parente, veuve agée de trente cinq à quarante ans, & qui avoit une fille à peu près de mon âge, nous proposa, à ma sœur & à moi de nous prendre chez elle. Ma sœur qui ne pouvoit souffrir le séjour de la campagne, & qui s'étoit formé l'idée la plus flatteuse de plaisirs qu'elle se promettoit de goûter dans le monde, engagea notre Tuteur à consentir que nous profitassions des offres de notre Parente; mais ce fut à condition que le prix de notre pension n'excéderoit pas de beaucoup celui que nous aurions été obligées de payer dans un Couvent. Il convint aussi avec la Baronne de l'argent qu'il nous donneroit pour notre entretien & pour nos menus plaisirs. Ayant pris ces différens arrangemens, que la médiocrité de notre fortune rendoit nécessaires, il donna congé aux femmes qui nous ser-

fervoient, & nous conduisit à Toulon chez notre Parente.

JE ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle étoit peu propre à me confirmer dans les sentimens de Religion & de Pieté que ma vertueuse Mère avoit tâché de m'inspirer. La première leçon, qu'elle nous donna, fut de nous dire qu'étant mieux partagées des dons de la nature que de ceux de la fortune, nous devions régler nos penchans sur notre intérêt; que nos jeunes appas ne manqueroient pas de nous attirer une foule d'Adorateurs, que nous ne devions en rebuter aucun, mais qu'il falloit laisser tomber notre choix sur ceux qui pouvoient nous assurer un état de prospérité & d'abondance. Cette première leçon fut suivie de plusieurs autres de coquetterie, qu'elle nous débita avec une vivacité qui ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût elle-même très-persuadée de l'utilité des

des conseils qu'elle nous donnoit, mais que j'étois résolué de ne pas suivre.

L'o n peut juger que la conduite de la Baronne s'accordoit assez avec la belle morale qu'elle venoit de nous prêcher. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de Dames & de Cavaliers uniquement occupés de leurs plaisirs. Ma Sœur fut servie selon son goût. Elle étoit entêtée de sa figure, qui n'avoit cependant rien qui pût flater son orgueil; mais retirée à la campagne, & continuellement éclairée par les yeux d'une Mère vertueuse, elle n'avoit encor fait l'essai de ses charmes sur aucun cœur, & elle en mouroit cependant d'envie. Ses désirs furent satisfaits. Elle partagea avec Mademoiselle de Freminet notre cousine les hommages de quelques jeunes Gentilshommes, qui par leur flatterie augmentèrent le penchant qu'elle avoit pour la

CO-

coquetterie. Madame de Fondreville nôtre Parente commença dès-lors à avoir pour elle une prédilection qui n'étoit fondée que sur l'ardeur que ma Sœur témoignoit à mettre en pratique les leçons qu'elle lui avoit données. Il falloit pour plaire à la Baronne, avoir un goût marqué pour le faste, le luxe, le jeu & la galanterie ; ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit s'insinuer dans ses bonnes grâces. Ne s'occuper que du soin de plaire, donner une partie de la journée à la parure, & consacrer l'autre au jeu, aux promenades, aux spectacles, à de tendres entretiens, & à des conversations où l'on ne devoit chercher à faire briller son esprit que par des traits satyriques ; c'étoit-là la distribution de tems qu'elle nous avoit fait elle-même, & que ma Sœur, à l'exemple de Mademoiselle de Freminet fille de la Baronne, suivit avec ardeur.

Mais

Mais cette distribution de tems, où je ne voyois aucun moment marqué pour la priere & pour les autres devoirs de Religion, ne fut pas de mon goût. Un pareil genre de vie ne s'accordoit pas avec les leçons de sagesse que ma vertueuse Mere avoit tâché de m'inspirer, & qui étoient trop profondément gravées dans mon cœur pour que je pusse les oublier.

Ce n'est pas que je voulusse faire profession d'une vertu sauvage & farouche. Je sçavois qu'il étoit permis à une jeune personne de mon sexe de relever par un peu d'art les dons de la nature, qu'il ne lui étoit pas défendu de donner quelques momens à sa parure ; mais je sçavois aussi qu'elle ne pouvoit sans une vanité ridicule être entêtée de ses charmes, qu'elle ne pouvoit sans crime se faire de l'art de plaire son unique étu-

étude. Je n'ignorois pas qu'il y a des plaisirs innocens que la loi nous permet de goûter ; mais , ces plaisirs , je croyois ne devoir les envisager que comme des délassemens , & je ne pensois pas que la Religion me permît de m'en faire une occupation & un emploi. J'étois bien persuadée qu'une jeune personne s'expose à faire un sot personnage dans le monde , & qu'elle se traduit en ridicule , lors qu'elle y paroît avec un air de prude qui lui fait emprunter les dehors d'une sagesse rigide , qui critique tout , qui blâme tout , qui , confondant également ce qui est permis avec ce qui ne l'est pas , ne peut souffrir l'enjouement d'une conversation amusante : mais je ne pensois pas , que , pour qu'une conversation fut vive & animée , il falût que le sel de la médisance en fît l'assaisonnement.

Mes principes , comme l'on voit ,

voit, étoient bien différens de ceux de ma Parente. Elle auroit cependant voulu que je me fusse conformée aux siens ; & parce que je crus devoir m'en tenir à ceux dans lesquels ma Mère m'avoit formée, ma Parente n'eût plus pour moi que de l'aversion & du mépris. Elle ne cessoit de me répéter que je n'étois point faite pour le monde, que l'obscurité d'un Cloître étoit ce qui me convenoit ; & que, si je voulois suivre son conseil, je n'hésiterois pas d'y aller me renfermer. C'étoit chaque jour quelque nouvelle raillerie de sa part que j'avois à essuyer ; & ce qui auroit été capable de me décourager, si j'avois été moins affermie dans la pratique de mes devoirs, c'est que ma Cousine & ma Sœur elle-même ne manquoient pas de se joindre à la Baronne, & trouvoient à chaque instant quelque occasion de me mortifier. Ma modestie passoit

Tome III.

B

dans

dans leur esprit pour timidité, ma retenue pour grossiereté, mon exactitude à satisfaire aux exercices de la Religion pour scrupule. Donnois-je quelques momens à la prière, ou à une lecture sainte, ou allois-je entendre quelquefois la parole de Dieu, c'étoit hypocrisie. Montrois-je une pitié compatissante pour les malheureux, & employois-je à les soulager une partie de l'argent que mon Tuteur me donnoit pour mes menus plaisirs, c'étoit cagoterie & simplicité. Il arrivoit souvent que l'on prolongeoit le jeu ou le bal bien avant dans le jour; si je me retirois dans ma chambre lorsque je croiois que la bienséance me le permettoit, ou que je ne pouvois plus tenir contre le besoin de prendre quelque repos, j'étois accusée d'impolitesse. Rien enfin dans ma conduite qui ne fut censuré; mais je m'en consolais aisément, & je con-

continuai à m'en tenir au plan que je m'étois formé. Le monde a des joyes & des plaisirs innocens , je les goûtois sans m'y livrer , & ils avoient pour moi d'autant plus d'attraits qu'ils n'étoient suivis d'aucun remors.

MAIS je ne m'aperçois pas que je m'étends un peu trop sur ce qui ne doit être regardé que comme un prélude au recit de mes aventures. Je n'avois donné aucune marque de ma sensibilité. Mon cœur s'étoit conservé jusqu'alors dans une parfaite indifférence. Ce n'est pas que je n'eusse souvent occasion de voir bien des objets capables de faire sur mon ame quelque impression ; mais j'étois armée de défiance contre les hommes. On m'avoit fait plusieurs tendres déclarations , je les avois écoutées sans que ma vertu parût s'en effaroucher ; car je ne crois pas que ce soit un crime d'inspirer de l'a-

B 2 amour,

mour, ni que c'en soit un de souffrir qu'on nous en parle. Mais nul de ceux, qui s'étoient épris pour moi de quelque passion, n'avoit pû encor trouver la route de mon cœur. Il n'étoit pas cependant insensible, & le moment approche où je vais en faire l'épreuve. Mon indifférence étoit pour Mademoiselle de Fréminet, & pour ma Sœur, le sujet d'un étonnement dont elles ne pouvoient revenir. Comme elles étoient persuadées qu'il entroit beaucoup d'hypocrisie dans ma conduite, elles s'imaginèrent que je n'étois pas à beaucoup près autant indifférente que je la paroissois : &, pour éclaircir les soupçons qu'elles eurent à ce sujet, elles employèrent un artifice qui fut suivi d'un succès bien différent de celui qu'elles s'en promettoient.

Le jeune Marquis de Gevri-
cour tenoit le premier rang entre

tre les Amans de ma Cousine ,
 qui, coquette à l'excès , ne pen-
 soit pas qu'elle pût avoir un trop
 grand nombre d'esclaves attachés
 à son char. Ce fut de lui dont
 elle se servit pour se donner une
 comédie, dont elle fit malheureu-
 sement tous les fraix. Remplie de
 l'idée avantageuse qu'elle avoit
 de ses charmes , elle ne pensoit
 pas que le Marquis pût lui écha-
 per. Ainsi ce fut sans craindre
 aucune infidélité de sa part , qu'elle
 le pria de jouer auprès de moi
 durant quelque temps le person-
 nage de soupirant. C'est-là une
 complaisance, lui dit-elle , qui sera
 & pour vous & pour moi un su-
 jet d'amusement. Vous triomphe-
 rez de la prétendue indifférence de
 ma jeune Parente , qui , au
 moyen de quelques dehors d'une
 sévère insensibilité , voudroit
 nous faire croire qu'elle conserve
 un cœur inaccessible aux traits de

B 3

l'a-

l'amour. Je suis assurée que deux ou trois tête à tête, que vous aurez avec elle, suffiront pour l'attendrir. Nous entendrons, sa sœur & moi, les discours que vous lui tiendrez & ce qu'elle vous répondra. Mais brusquez les choses de façon à pouvoir lui arracher bientôt l'aveu de sa foiblesse ; & lorsque vous l'aurez obtenu, je vous prierai de discontinuer les soins que vous lui rendiez. Nous verrons alors si sa petite jalousie demeurera tranquille.

LE Marquis, de qui j'ai appris dans la suite l'entretien qu'il avoit eu avec ma Cousine, eut bien de la peine à lui promettre ce qu'elle exigeoit de sa complaisance. Sa franchise, sa sincérité, la probité qui faisoit son caractère, lui inspiroient de l'horreur pour le personnage que l'on vouloit qu'il jouât auprès de moi ; mais il étoit Amant, & ce titre n'emporte-t-il pas

pas une aveugle soumission aux volontés de la Beauté qu'on adore ? Il promet donc à Mademoiselle de Freminet d'exécuter ses ordres ; & elle, de son côté , qui agissoit de concert avec la Baronne & avec ma Sœur qui se faisoient toutes deux un plaisir de m'humilier, s'engagea de lui ménager dès le lendemain une occasion de m'entretenir en particulier. Elle l'avertit de l'heure où il pourroit se rendre chez ma Parente , ce fut peu de momens après le diner. La Baronne & ma Sœur , qui étoient prévenues sur la scène qui alloit se passer, se retirèrent immédiatement après le repas dans leur appartement , & me laissèrent seule avec Mademoiselle de Freminet , qui m'invita à faire quelques tours de promenade avec elle. Nous descendîmes ensemble au jardin, où nous n'eûmes pas demeuré un quart d'heure , que l'on vint nous

annoncer la visite du Marquis , & nous le vîmes presque dans le même instant s'offrir à nos yeux. Nous nous promenâmes durant quelques momens , après quoi, ma Cousine feignant d'être fatiguée , nous entrâmes dans un cabinet de verdure pour nous y reposer.

Je ne m'attendois pas que je dûsse y être laissée seule avec les Marquis , & c'est cependant ce qui arriva. Une femme de chambre vint avertir Mademoiselle de Fréminet que la Baronne sa Mère avoit à lui parler , mais qu'elle ne la retiendrait que peu de tems. Je voulus me lever , mais elle me pria de faire compagnie au Marquis , en me promettant de nous rejoindre bientôt. Ma vertu ne fut point alarmée de ce tête-à-tête , que la bienséance ne me permettoit pas d'éviter. L'on avoit donné de moi au Marquis une idée dont il lui fut facile de se détromper.

per. On lui avoit parlé de moi comme d'une prude, qui au seul nom d'amour, paroîtroit d'autant plus effrayée, que le titre de dévote, que l'on me prêtoit, sembloit exiger que mon visage s'enflammât d'un prompt colere, dès que l'on oseroit me parler de tendres sentimens. Mais c'étoit ne pas me connoître que d'avoir de moi de pareils sentimens. Encor une fois, je le répète, non, je n'ai jamais crû que la sensibilité, que le penchant à aimer fut incompatible avec la sagesse. Il ne manquoit à mon cœur qu'un objet qui méritât de captiver sa tendresse, & je le trouvais dans le Marquis. Je ne rapporterai point ici ce qu'il me dit, ni ce que je lui répondis; mais ses regards, ses soupirs, joints au ton vif & touchant qui accompagnoit les tendres discours qu'il me tint, ne me laisserent aucun doute sur la sincérité de ses sentimens.

B s

LE

LE confesserai-je & pourquoi
craindrois-je d'en faire l'aveu ? Je
me sentis attendrie, & que de vio-
lences n'eus-je pas à me faire pour
déguiser ma sensibilité ? & ce qui
pouvoit l'excuser, c'est que l'hon-
neur, la probité, l'amour le plus
respectueux & le plus généreux,
sembloient inspirer au Marquis les
sentimens qu'il m'exprimoit. Il ti-
roit son origine d'une des plus il-
lustres Familles de la Provence,
& ses Parens, dont il étoit l'unique
héritier avoient à lui transmettre
des biens proportionnés à l'éclat
de sa naissance. Quoiqu'il n'igno-
rât pas la médiocrité de ma fortu-
ne, il me dit cependant que son
bonheur dépendoit de m'engager
à partager la sienne avec lui. Mais,
ce qui me surprit, ce fut de voir
qu'il me parlât d'une voix si basse
que j'avois peine à l'entendre. Je
lui en demandai la raison. Ah !
Mademoiselle, me répondit-il en
se

se précipitant à mes genoux d'un air passionné, & toujours en continuant à me parler comme s'il eût craint que ce qu'il me disoit n'eût été écouté, voyez à vos pieds le plus coupable de tous les hommes. Et tout de suite il me raconta l'entretien qu'il avoit eu avec Mademoiselle de Freminet, & que j'ai rapporté. Il m'apprit que la Baronne & ma Sœur étoient du même complot, & qu'il ne doutoit pas que leur maligne curiosité ne les eût réunies toutes trois dans un endroit propre à nous écouter, & que c'étoit-là la raison qui l'engageoit à me parler à voix basse. Mais, Mademoiselle, ajoûta-t-il, permettez-moi de vous venger. Je ne vous cacherai pas que j'ai eu quelque tendre sentiment pour votre Cousine; mais mon amour n'étoit que dans mes yeux, & celui dont je suis enflammé pour vous est fondé sur l'estime & sur le res-

peut le plus profond ; & , si j'ai quelque regret, c'est de ne vous avoir pas rendu plutôt les hommages qui sont dûs bien plus à votre vertu & à votre sagesse qu'à l'éclat de vos charmes. Je sçai que la fortune ne vous a pas aussi favorablement traitée que la nature ; vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes , & je ne rendrai graces au Ciel de l'état d'opulence , que mes Parens peuvent m'assurer, que si vous voulez bien souffrir que je le partage avec vous. L'estime que ma Mere fait de la piété ne m'est pas moins connuë que sa tendresse pour moi. Quelle source de consolation pour elle, si je puis lui apprendre que vous ne dédaignez pas les vœux que j'ose vous adresser !

Je sens , Monsieur , répondez-je au Marquis, tout l'honneur que vous me faites ; mais , outre que les vûes de vos Parens pourroient
bien

bien ne pas s'accorder avec les vôtres, je suis bien aise de ne pas vous cacher que je ne me sens nullement disposée à former aucun engagement. Ce n'est pas que ma vocation soit pour le Cloître, je ne me sens point appelée à un état si saint; mais je crois que je puis travailler dans le monde au salut de mon ame avec autant de succès que dans la Religion. Mais si le Monde a des coutumes, des usages & des maximes, que j'approuve, parceque elles n'ont rien de contraire à la loi; il en a d'autres aussi que je condamne, & auxquels je refuserai constamment de me soumettre. Et, pour n'être point gênée dans le genre de vie que je veux mener, je crois que je n'ai point d'autre parti à prendre que celui de perséverer dans un état, qui me rend la maîtresse de mes actions & de ma conduite.

En ! pensez-vous donc, Madam

B 7

me,

me , me répondit le Marquis , que je ne me fasse pas toujours une étude empressée de voler au devant de vos desirs ? Pourrai-je balancer d'y conformer les miens , puisque je serai assuré que la piété & la sagesse seule fera le principe des vôtres ? Eh ! non , Monsieur , croyez moi , lui répondis-je , vous ne vous accommoderiez-pas longtemps du plan de vie.... Et je ne pûs en dire d'avantage , ma Cousine qui parut tout-à-coup me coupa la parole. Mais quel sujet desespérant pour sa jalousie ? Elle trouve le Marquis à mes genoux. Peut-être s'imagina-t-elle d'abord que le personnage de soupirant , qu'elle lui avoit ordonné de jouer auprès de moi , demandoit qu'il fût dans cette posture ; mais elle eut bien-tôt après lieu de soupçonner que les choses étoient allé autrement qu'elle ne se l'étoit imaginé. Elle voulut faire au Marquis quelques

ques railleries sur ce qu'elle l'avoit trouvé à mes pieds, & le Marquis prit de-là occasion de dire à mon sujet les choses du monde les plus obligantes & les plus flatteuses. Il donna même à entendre à Mademoiselle de Freminet qu'il se vouloit mal de ne pas m'avoir plutôt adressé ses vœux, qu'il s'en plaignoit à sa malheureuse étoile, qui ne lui avoit pas permis de me connoître plutôt; & que, s'il avoit quelques vœux à former, c'étoit que je ne dédaignasse pas les soins qu'il me rendroit.

Je laisse à penser si un pareil discours pouvoit être du goût de ma jalouse Cousine, qui, comme je l'ai dit, étoit toute pétrie d'orgueil, & pour qui j'étois un objet de mépris. C'est un Amant tendrement chéri qui va luy échapper, auroit-elle pû me pardonner un pareil vol? Et, ce qui augmentoit son désespoir, c'est que ce n'é-

toit

toit qu'à elle seule qu'elle pouvoit se prendre de la perte dont elle étoit menacée. Elle esperoit que je m'éprendrois pour le Marquis d'une passion à laquelle il ne répondroit pas, & que par-là elle auroit occasion de triompher de ma foiblesse; & elle s'apperçoit que j'ai conservé toute mon indifférence, tandis que le Marquis paroît brûler pour moi de l'amour le plus tendre & le plus respectueux. Mais, si elle avoit pû lire dans mon cœur, elle se seroit épargné bien des sujets d'allarme. Mon dessein n'étoit pas de lui enlever une conquête qui lui étoit chère. J'étois au contraire résoluë, non seulement d'opposer une constante résistance aux desirs du Marquis, mais encor d'éviter tout entretien avec lui.

Je pouvois me reposer de ce soin-là sur ma Cousine, elle n'étoit pas assés contente de cette premiere entrevüe que je venois d'avoir avec son Amant, pour qu'elle

le fût tentée de m'en ménager une seconde. Si j'avois eu moins bon cœur, j'aurois pû me faire un plaisir malin de sa confusion ; car jamais je ne vis une figure plus déconcertée que la sienne. Ce qu'elle venoit de voir, joint aux discours obligeans que le Marquis venoit de me tenir en sa presence, la fit passer à des transports de colère qu'elle ne pût moderer. J'en fus quitte pour essuyer bien des grossièretés dont elle m'accabla, & auxquelles j'aurois pu répondre par des railleries bien capables de l'humilier ; mais je voulus bien lui en faire grace, & je me contentai de lui dire que je ne serois jamais pour elle une Rivale redoutable. Cette répartie m'attira un nouveau déluge d'injures qui n'altérèrent point ma tranquillité. Mais ma courroucée Parente s'avisa fort mal à propos de parler au Marquis en termes offensans. Sa bouillante vivacité ne lui permit pas

pas de s'armer comme moi de modération. Tout ce qu'il pût gagner sur lui fut de le prendre sur un ton railleur, d'autant plus mortifiant pour ma cousine qu'il lui disoit à mots couverts bien des petites vérités, qui ne pouvoient guères être du goût de son amour propre. Aussi en parut-elle vivement irritée, & je ne sçai comment les choses se feroient passées, si la Baronne & ma Sœur ne fussent volés à son secours. Elle n'attendit pas qu'on lui demandât la cause du courroux dont elle paroissoit animée, elle se plaignit amèrement du procédé du Marquis, qui ne fit point d'autre réponse, que d'avouer, que, si c'étoit un crime de m'aimer, il étoit le plus coupable de tous les hommes. Il n'y avoit pas là comme lon voit de quoi appaiser Mademoiselle de Freminet. La Baronne entra dans son ressentiment, & ce furent de nouvelles injures qui me revinrent

rent de sa part. Elle les finit en m'annonçant que je n'avois qu'à me disposer à me renfermer dans un Couvent. Il y auroit long-tems, Madame, lui répondis-je, que je vous aurois donné ce contentement là, si je n'étois persuadée que l'on ne peut sans une vocation particuliere embrasser.... Eh! bon, bon, il s'agit bien ici de vocation, me répondit ma Parente sans me laisser le tems d'achever, & en me jettant un regard dédaigneux, ma volonté vous en tiendra lieu. Vous voilà a present instruite de mes intentions, songez à vous y conformer. Allez ma petite demoiselle, retirez vous dans votre chambre, & disposez vous à m'obéir. Je ne répondis que par une humble révérence, & me retirai promptement. Tout ce que je remarquai en m'en allant, fut que le Marquis s'étoit jeté aux pieds de la Baronne, pour la prier sans doute de révoquer l'arrêt.

rét qu'elle venoit de m'annoncer. Mais je prévoyois bien que ses prières ne seroient point écoutées, j'avois même lieu de croire que plus il s'interresseroit en ma faveur, plus ma Parente se hateroit de m'éloigner d'elle, & je ne me trompai pas.

PEU d'heures après que le Marquis se fut retiré, elle me fit avvertir de lui aller parler dans sa chambre; j'obéis, étant bien résolue de ne pas lui accorder la satisfaction qu'elle désiroit. Je ne sçai d'où me venoit l'aversion que j'avois pour le Couvent; mais enfin je ne pouvois le souffrir, & je ne croyois pas que l'autorité de ma Parente alla jusqu'à pouvoir m'obliger de m'y renfermer. Ce fut là cependant le premier compliment qu'elle me fit, dès que je fus auprès d'elle. Eh, bien! Mademoiselle, me dit-elle en me regardant du coin de l'œil, avez vous fait vos réflexions?

Il y a long tems que je vous ai dit que vous n'étiez point faite pour le monde. Je le crois, Madame, lui répondis-je, mais le monde peut être fait pour moi & j'espère que vous me permettrez d'y demeurer. Eh! quoi, reprit la Baronne d'un ton étonné, une dévote, & une dévote de profession, tenir un pareil langage? Ah, cela ne se comprend point du tout. Mais vous me permettrez, ma petite Demoiselle, de ne point consulter votre goût; & si le monde à le bonheur de vous plaire, il faudra, s'il vous plait, faire violence à votre penchant; car oubliez-vous que vous êtes sans aucun avantage du côté de la fortune. Quel rang par conséquent pouvez-vous espérer dans le monde? Mais je vois ce qui flatte votre petit orgueil: peut-être vous imaginez-vous que votre figure à fait quelque impression sur le Marquis, & qu'il oubliera en votre faveur ce qu'il doit à ses intérêts.

térêts? Eh! non, Madame, lui répondis-je, ne croyez pas que je repaîsse mon esprit d'une pareille idée; &, si vous me permettez de vous ouvrir mon ame toute entière, je ne vous cacherai pas que cette idée, que vous me prêtez, n'auroit pas de quoi me flater beaucoup. Ce n'est pas que je ne sois pénétrée d'estime pour Monsieur le Marquis; mais il pourroit avoir pour moi des intentions très-sérieuses, que je n'en ferois pas pour cela plus disposée à écouter ses vœux. Et voilà, reprit la Baronne, ce que je ne croirai assurément pas. Ah, ah, ma chere Nièce, vous cherchiez donc à nous en imposer par les dehors spécieux d'une austere indifférence? Je m'imaginois que toutes vos vûes étoient tournées vers le Ciel, & je m'apperçois que la terre renferme des objets qui ne vous déplaisent pas. La figure, par exemple, du Marquis me paroît être
af-

assez de votre goût , & je crois qu'en sa faveur vous renoncerez sans peine au beau titre de dévote. Eh , mon Dieu ! Madame , lui répondis-je , ne m'honorez pas d'un titre que je ne crois pas mériter. Je m'en ferois gloire , si j'en étois digne ; mais doit-on l'accorder à une personne qui borne sa vertu à se renfermer dans la pratique des devoirs les plus essentiels de la Religion & de la piété, qui pense pas que la vie d'un Chrétien doive être un tissu non interrompu de plaisirs & d'amusement , souvent dangereux pour le salut ; qui toujours armée de défiance contre elle même , croit ne pouvoir se tenir trop éloignée des dangers que peut courir son innocence ?

VOILA en vérité une morale admirable , me repartit ma Parente , qui par ses baillemens me laissoit juger que je commençois à l'ennuyer bien fort ; mais finissons de
gra-

grace, la piété à pour vous de grands attraits, ou du moins il n'a pas dépendu de vous que je ne fusse la dupe de ces pompeux dehors de dévotion dont vous vous pariez; & si vous voulez me prouver que vous n'avez pas joié jusqu'à présent un personnage dont vous murmuriez en secret, déterminez-vous de bonne grace à occuper la place que je vais vous assurer dans un Couvent. C'est un port où vous n'aurez à craindre aucun danger pour votre innocence, & où vous pourrez tout à votre aise plaindre le sort infortuné de ceux que leur état retient dans le monde, & qui s'ennivrent de ses joyes prophanes.

Je repondis à ma Parente que ce seroit inutilement qu'elle me presseroit d'embrasser un état pour lequel je ne me sentoís aucune vocation. Mais, comme je voyois qu'elle craignoit que je n'enlevasse

à

à ma Cousine un Amant, qui pou-
voit devenir son époux, & qui é-
toit pour elle un parti très-avanta-
geux, j'ajoutai que bien volontiers
je m'engageois à ne pas souffrir
que le Marquis me rendît aucun
soin, que j'éviterois avec soin tout
entretien particulier avec lui, &
qu'il ne dépendroit pas de moi
qu'il ne reprit ses premières chaî-
nes.

A ces conditions je rentrai un peu
en grace avec ma Parente ; &
elle me fit la grace de me promet-
tre qu'elle suspendroit pour quel-
que tems l'exécution de l'arrêt
qu'elle avoit prononcé : c'est à dire,
que mon entrée dans le Couvent
fut reculée de quelques mois. Elle
se feroit bien gardée de m'accorder
un pareil délai, si elle avoit pû
prévoir les mouvemens que le
Marquis devoit employer pour me
fléchir.

IL continua durant quize jours
Tome III. C à

à venir régulièrement chez la Baronne; mais ma leçon m'avoit été faite, & je m'étois engagée à la suivre. Il avoit été réglé, que, dès que le Marquis paroîtroit, je me retirerois dans ma chambre, ou que je profiterois du tems qu'il demeureroit chez la Baronne pour aller à l'Eglise, ou pour faire des visites à quelques-unes de mes Amies. Je fus exacte à me conformer à ces arrangemens qui n'avoient rien de contraire à mon inclination; mais ma Cousine n'en fut pas pour cela plus heureuse. Le Marquis, qui ne venoit chez la Baronne que dans l'esperance de me parler & de me voir, désespéré de ne pouvoir jouir de ce plaisir, discontinua ses assiduités. Il apprit que j'étois liée d'une étroite amitié avec une jeune veuve, appelée Madame de Sourdac, qui, malgré le rang distingué qu'elle tenoit à Toulon, & qui l'obligeoit
de

de tenir assemblée chez elle, ne laissoit pas que de se livrer avec une piété édifiante à toutes les œuvres de charité & de zele qui se présentoient. Et combien de fois n'ai-je pas été témoin de sa pitié tendre & compatissante, qui faisoit que tous les malheureux qui avoient recours à son assistance, trouvoient toujours dans elle une main secourable! Sa charité la rendoit ingénieuse à découvrir ceux dont la misère est d'autant plus à plaindre qu'ils croient leur honneur intéressé à la tenir cachée. Aucun n'échappoit à ses recherches; &, pour épargner leur délicatesse, elle prenoit soin qu'ils ne pussent avoir aucun soupçon de la main qui les soulageoit.

JE m'étois attachée à cette sage veuve, parce qu'il n'y avoit rien dans elle qui ne me retraçât le souvenir de ma vertueuse Mère. Je ne sçai comment le Mar-

quis s'y prit pour mettre cette Dame dans ses intérêts; mais, dans une visite que je lui fis, je m'aperçus qu'elle étoit très-disposée à le servir. Je n'avois pas crû devoir lui faire confidence de la scène qui s'étoit passée, & que j'ai rapportée. Je fus fort surprise d'apprendre qu'elle en fût instruite. Après nous être entretenues de plusieurs choses indifférentes, elle fit rouler la conversation sur le Marquis, & me demanda si je le connoissois. Un regard malin, qu'elle me jeta, & qui accompagna la question qu'elle me faisoit, me déconcerta un peu. Le rouge me monta au visage, & ma réponse se fit attendre quelques momens. Revenuë du trouble qui m'agitoit, je lui dis que j'avois eu souvent occasion de voir le Marquis chez ma Parente; mais que je n'avois eu qu'un seul entretien particulier avec lui. Et cet entretien, reprit Madame de Sourdae, n'a-

n'a-t-il point eu de suites ? J'en sçai quelques nouvelles, & je me flatois que vous me faisiez la grace d'être assez de mes Amies, pour que je ne dût pas les apprendre d'un autre que de vous. Ce sont, comme vous voyez, bien des reproches que j'ai à vous faire; mais je vous les épargnerai à condition que vous ne serez plus si dissimulée avec moi. Dites moi, je vous prie, êtes-vous à présent reconciliée avec la Baronne, & avec votre Cousine ? car je sçai qu'elles étoient dans une colere épouvantable contre vous ? Ne vous parlet-on plus de Couvent ?

Oh ! pour le coup, je ne pouvois plus douter que mon Amie n'eût été parfaitement mise au fait de tout ce qui s'étoit passé. Mais je ne pouvois soupçonner que ce fût du Marquis qu'elle eût reçu tous ces éclaircissimens ; parce que je ne m'étois pas encor aperçue

qu'il eût aucune liaison avec elle. Une seconde fois j'hésitai sur la réponse que je devois faire, retenue par la crainte de déclarer des choses qui n'étoient guères à la gloire des personnes mêmes dont l'honneur devoit m'être bien cher. Mais mon Amie me pressa si vivement que je ne pûs lui refuser l'aveu entier de mes secrets. Je lui rapportai mot à mot la dernière conversation que j'avois eüe avec la Baronne; &, sur ce que je lui dis que j'avois promis d'éviter avec soin la présence du Marquis, elle me demanda si quelque sentiment d'une antipathie naturelle m'animoit contre lui, ou si j'avois remarqué dans lui quelque défaut qui lui fermât l'entrée de mon cœur.

Je ne craindrai pas de l'avouer, le Marquis m'avoit paru aimable, mon cœur n'avoit pû se défendre de quelques tendres sentimens en le voyant; mais, ces sentimens, je les

les avois toujours tenu renfermés au dedans de moi-même. Ma naissance n'étoit pas à la vérité inférieure à sa sienne; mais j'étois presque sans aucune ressource du côté de la fortune. Ainsi je m'étois appliquée à étouffer ces premiers mouvemens d'un amour naissant; &, lorsque le Marquis m'entretint du sien, faisant violence à mes sentimens, je lui avois répondu que j'étois résoluë de ne former aucun engagement qui pût gêner ma liberté. Et je fis la même réponse à Madame de Sourdac, mais elle ne s'en accommoda pas. Vous ne m'ouvrez pas assez votre cœur, ma chère, me dit-elle, & cependant je crois que vous ne pouvez sans injustice me refuser votre confiance. Pourquoi du moins ne pas m'avouer que vous n'avez aucune aversion pour le Marquis. Il est aimable, mille qualités charmantes les distinguent. Pensez-

vous que vous m'en paroîtrez moins digne de mon estime, si vous me confessiez que vous rendez justice à son mérite. Je connois ses sentimens, & si je les approuve, il faut que je les croye réglés par l'honneur & la probité; &, je puis même ajouter par une sagesse, qui n'est guères ordinaire dans un jeune homme de son âge. Ainsi ne craignez pas de décharger v^{otre} cœur dans mon sein. Je sçai que le Couvent n'a point d'attrait pour vous, & je ne crois pas que les droits de v^{otre} Parente s'étendent jusqu'à lui donner l'autorité de vous obliger à embrasser un état pour lequel vous n'êtes point appelée. Vous êtes donc résoluë de demeurer dans le monde; & je pense que vous n'avez point d'autre meilleur parti à prendre. Mais souffrez, ma chere Amie, que je vous fasse faire quelques réflexions, qui peut-être vous
sont

font échappées. Vous sçavez que votre Parente n'a pas pour vous un grand fond de tendresse, & que vous ne pourrez jamais s'impatiser avec elle. Je n'examine pas s'il n'y a rien à réformer dans sa conduite & dans les principes qui en font la regle; mais vous en suivez d'autres, & je suis assurée que vous vous y tiendrez. Or, je vous le demande, quel agrément pouvez-vous vous promettre avec une personne qui ne vous voit pas d'un bon œil, parce qu'elle regarde toutes vos actions comme une censure secrète des siennes? Ne devez-vous pas vous attendre qu'elle vous éloigne bientôt d'elle? Ne s'y croira-t-elle pas engagée par le dernier sujet de ressentiment qui l'anime contre vous? Vous serez donc obligée de vous renfermer malgré vous dans un Couvent, non pour y embrasser l'état Religieux; mais un pareil sé-

jour vous plaira-t-il ? Ne souffrirez-vous pas, si vous êtes condamnée d'y passer un grand nombre d'années & peut-être toute votre vie ? mais peut-être craignez-vous que, si vous engagez votre foi au Marquis, vous ne foyez obligée de réformer le plan de vie que vous vous êtes tracé, & que je vous conseille de ne point changer ? Non, chere Amie, j'ose vous répondre que ce seroit-là un vain sujet de frayeur que vous vous forgeriez. Je vous ai dit que les sentimens du Marquis m'étoient connus ; & je puis vous assurer que, pour l'intérêt même de la charité, que vous avez pour les malheureux, vous ne devez pas hésiter d'unir votre sort au sien. Ne sera-ce pas pour vous une consolation bien douce de vous voir dans un état d'abondance qui vous permettra de pouvoir satisfaire à chaque instant la pitié qui vous intéresse

resse pour le misérable? Et n'auriez-vous pas des reproches à vous faire à vous-même, si vous lui refusez des secours qu'il vous eût été aisé de lui fournir? Le Marquis est plein de vénération, & de respect pour votre sagesse & pour votre vertu. Son amour pour vous est la mesure de son estime. Vous profiterez des sentimens que vous lui avez inspirés pour lui apprendre à sanctifier l'usage des richesses. Vous le verrez s'empresser à votre exemple à tendre à l'indigent une main secourable. Un pareil motif ne fera-t-il pas capable de vous toucher?

IL est vrai, ma chere, lui répondis-je, que, si je me plains de la médiocrité de ma fortune, c'est qu'elle m'oblige de renfermer ma pitié dans des désirs steriles. Mon bon cœur souffre de l'impuissance

où je suis de donner à ma charité toute l'étendue que je souhaiterois qu'elle eût ; mais suis-je bien assurée qu'en acceptant la main du Marquis, il ne refusera pas de se prêter à mes vûes ? ses principes ne s'accorderont peut être pas avec les miens. Qui sçait s'il ne voudra pas que je conforme ma conduite à la sienne ? J'avoue que c'est la crainte que ma liberté ne soit gênée, qui m'a jusqu'à présent donné de l'horreur de tout engagement. Mais dites moi, ma chere, me répartit mon Amie, puis-je bien compter que ce soit là l'unique raison qui vous arrête ? Que pensez-vous du Marquis ? croyez-vous qu'il soit plus propre qu'un autre à triompher de votre indifférence ? Ne sentez-vous du moins aucune répugnance à l'aimer ? Eh ! ne m'arrachez pas de grace, répondis-je, à mon Amie, le secret de mon

CŒUR.

cœur. Je suis persuadée, que, si vous le sçaviez, vous ne tarderiez pas à en instruire le Marquis. Qu'il vous fuffise de sçavoir que pour l'intérêt de ma tranquillité, je dois éviter sa présence : n'est-ce pas vous en dire affés ? Et, en prononçant ces paroles, mes yeux se baissèrent, mon visage se couvrit d'un rouge modeste, je croyois devoir me reprocher à moi-même l'aveu qui venoit de m'échapper. Je voulus quitter Madame de Sourdac ; mais elle me retint, se jeta à mon col, m'accabla de mille caresses en me témoignant la joye qu'elle lui causoit la confiance que je venois de lui faire.

Mais quelle alloit être ma confusion ? Mon Amie me serroit entre ses bras, lorsque je vis le Marquis s'offrir à mes yeux. Sa vûe m'arracha un cris d'étonnement. Ah ! vous m'avez trahie, dis-je à mon Amie, en me levant brusque-

ment de dessus mon siège. Mais elle m'obligea de me rasseoir, pour donner à celui, en faveur de qui elle venoit de me parler, le tems de m'appaiser. Ah! Madame, me dit-il en se jettant à mes genoux, vous repentiriez-vous de m'avoir rendre le plus heureux de tous les hommes? Quel sort plus glorieux que le mien? Ah! mettez le comble à mon bonheur, souffrez que je puisse faire agir mes Parens. Ils sont pénétrés, comme moi, de vénération & de respect pour votre vertu; leur tendresse pour moi s'est acruë depuis qu'ils sçavent de quel feu mon cœur est enflammé. Ils ne doutent pas que ce ne soit autant votre sagesse que la vûe de vos charmes qui l'allume. Leur joye est d'autant plus vive que la conduite que j'ai tenue jusqu'à present, (j'en dois faire l'humble aveu) ne leur donnoit pas lieu d'esperer que je düssé faire un choix si glorieux.

rieux. Aussi desirerent-ils avec une ardeur extrême que vous daigniez ne pas vous y opposer. Parlez, Madame, me permettez-vous de leur apprendre que je ne vous suis pas odieux. Avec quel empressement ne brigueront-ils pas le consentement de vôtre famille, si vous leur en accordez la permission?

C'ÉTOIT d'un ton si touchant que le Marquis me parloit, il paroissoit attendre avec une impatience si vive & si inquiète l'arrêt que j'allois prononcer, ses regards, ses soupirs, me tenoient un langage si passionné, que je ne pûs cacher l'attendrissement dont je fus saisie. Eh, de grace, Monsieur, lui répondis-je en le priant de se relever, contentez vous de la confusion que me cause l'aveu que la surprise m'a arraché. Vous n'êtes que trop instruit de mes sentimens, j'aurois voulu me les cacher à moi-même, ainsi jugez com-
bien

bien il m'en coûte de vous les avoir découverts ; mais je ne les desavouerai pas. Je ne suis cependant pas bien décidée sur le parti que je prendrai. Souffrez que je donne plusieurs mois à mes réflexions , & contentez vous de l'assurance que je vous donne , que , si je puis surmonter l'aversion que j'ai pour tout engagement , ce ne sera jamais qu'en votre faveur. Et , si vous voulez m'obliger , ne me faites pas de nouvelles instances.

Le respectueux Marquis , quoiqu'affligé infiniment du délai que j'exigeois , n'osa cependant répliquer ; mais mon Amie prit pour lui la parole. Elle me représenta que , quand même j'accorderois mon consentement , les choses ne laisseroient pas de trainer en longueur ; que la Baronne ne manqueroit pas de s'opposer de tout son pouvoir à une union qui enleveroit à sa fille un parti avantageux ; qu'elle
croi-

croiroit sa gloire intéressée à empêcher que le Marquis ne me préférât à Mademoiselle de Freminet ma Cousine; que peut-être même hâteroit-elle le dessein qu'elle avoit de me renfermer dans un Couvent; & que, pour la prevenir, il falloit que les Parens du Marquis tâchassent d'obtenir le consentement de mon Tuteur, & celui de mes autres Parens. Et, s'adressant ensuite au Marquis, elle lui dit que c'étoit à lui à hâter le moment de son bonheur; & qu'elle lui conseilloit de faire dès le même jour agir sa Famille auprès de la mienne. Mais il falloit pour cela qu'il eût mon aveu, & il ne me fut pas possible de le refuser aux instantes prières de mon Amie.

LES Parens du Marquis firent le lendemain une visite à la Baronne, qui les reçut ainsi qu'ils s'y attendoient, c'est à-dire qu'elle rejetta bien loin les propositions que
l'on

l'on lui fit à mon sujet. Elle répondit qu'elle avoit sur moi des vûes qui ne s'accordoient pas avec celles qu'on lui proposoit; & elle ne voulut pas s'expliquer davantage. Outrée de l'odieuse préférence que l'on me donnoit sur une fille qu'elle adoroit, elle ne chercha pas à colorer son refus d'aucun prétexte; & elle se prépara à faire retomber sur moi toute la colere qui l'animoit, mais qui n'égalloit pas la jalouse fureur, dont ma Cousine, qui nourrissoit pour le Marquis la plus violente passion, fut transportée.

LA Baronne ne se fut pas plutôt débarassée des Parens du Marquis, qu'elle vola dans ma chambre. Je viens d'apprendre Mademoiselle, me dit-elle en me jettant des regards menaçans que le titre de Marquise feroit assés de votre goût. Vous avez donné vôtre consentement sans attendre le mien.

Aussi

Aussi ne vous a-t-il pas paru bien nécessaire. Quelle autorité ai-je sur vous? aucune assurément. Ce n'est point-là assurément, Madame, mon idée, lui répondis-je. Je sçai que je dois une entière soumission à vos volontés. Ah! vous me faites trop de grace, reprit-elle; mais, si vous pensez que j'aie quelque droit sur vous, d'où vient donc que vous ne daignez pas conformer vos intentions aux miennes? Mais je sçaurai, ma petite Demoiselle, vous faire rentrer dans votre devoir; &, si le titre de Marquise vous flatte, ce sera dans le Couvent que vous irez le recevoir. Vous pouvez avertir votre Amant, que c'est-là où il vous pourra rendre des soins: bien entendu que de mon côté je sçaurai bien empêcher que vous ne receviez aucune de ses visites. Votre petit cœur en murmurerà bien un peu; mais

mais il faut espérer que vous prendrez du goût pour le nouvel état que vôtre intérêt veut que vous embrassiez. Mais, comme je suis, Madame, lui répondis je, sourde à la voix de l'intérêt, vous me permettrez de ne consulter que mon penchant. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je n'étois point du tout appelée au Couvent, & ne croyez pas que ce soit le titre qui m'est offert qui me retienne dans le monde. Non, il ne flatte point mon ambition. Ainsi il ne m'en coûtera aucune violence pour en faire un sacrifice à ma Cousine. Et vous êtes donc assés insolente, reprit la Baronne en me regardant avec des yeux enflammés de colere, pour croire & pour oser me dire que ma fille puisse être jalouse d'un rang qui doit être bien méprisable puis qu'il vous est offert. C'est, il faut en convenir, pousser

fer l'impudence bien loin. Mais vous apprendrez, ma petite fille, à réformer vos idées dans le Couvent, demain vous y occuperez une place, & c'est moi qui vous en donne ma parole; & vous, souvenez vous que jusques à ce tems-là je vous defends de sortir de vôtre chambre.

Je me ferois fait un scrupule d'augmenter sa colere par quelque réponse offensante, & je me contentai de lui dire que je serois exacte à suivre ses ordres. Je demeurai donc dans ma chambre où je fus renfermée avec une précaution qui étoit assurément bien inutile. La pensée de m'échaper de la maison pouvoit-elle seulement me venir dans l'esprit? J'aurois même été bien fâchée que mon Amie eût été instruite du mauvais traitement que j'avois à essuyer. Je le souffris patiemment, & je me déterminai à passer toute ma vie, s'il le falloit,
dans

dans la retraite à laquelle j'étois condamnée, mais bien résolue de ne pas embrasser un état auquel je ne me sentoie pas appelée. Quoique j'eusse pour le Marquis quelque penchant, il est vrai cependant que je ne m'étois rendue qu'à la force des raisons que mon Amie avoit fait valoir pour obtenir mon consentement. J'espère que Dieu me tiendrait compte de la bonne volonté que j'avois eue de ne pas borner ma charité à de simples desirs d'une pitié compatissante; mais le Ciel prit en main mes intérêts, qui étoient, que l'on me permette de le dire, liés avec ceux du pauvre.

MA Parente, sans avoir consulté mon Tuteur, m'assura une place dans un Couvent éloigné de quelques lieues de Toulon; & elle m'y conduisit elle-même le lendemain. Elle étoit convenue avec la Supérieure, que non seulement il

me

me feroit défendu de paroître au
parloir, mais qu'il ne me feroit pas
permis d'écrire ou de recevoir au-
cune lettre. Elle auroit bien vou-
lut que personne n'eût pû ſçavoir
le lieu de ma retraite: ce qui me
le fit conjecturer, c'eſt qu'elle me
propoſa de changer de nom, & de
cacher celui de ma Famille. Mais,
ſans luy demander les raiſons qui
l'engageoient à me faire une pro-
poſition ſi extraordinaire, je lui
répondis que je ne pouvois me ſou-
mettre à ce qu'elle exigeoit de ma
complaiſance; que, ſi elle craignoit
que je n'euffe quelque entrevüe
avec le Marquis, je lui promettois
non ſeulement de ne lui point par-
ler, mais de lui laiſſer ignorer toû-
jours l'endroit où j'étois. Je le
crois, Mademoiſelle, me répon-
dit-elle froidement; mais vous trou-
verez bon que je ne m'en fie pas
à vôtre parole, j'aime mieux me
repoſer ſur les ſoins que Madame
la

la Supérieure pendra d'éclairer de près vos actions. Ce sera à elle d'empêcher que rien ne puisse vous distraire des saintes contemplations auxquelles je vous conseille de donner tout votre tems.

CE furent-là les tendres adieux que me fit la Baronne. Je lui demandai si elle pousseroit la dureté jusqu'à me priver de la consolation de voir ma chere Sœur, que je ne pouvois cesser d'aimer, quoiqu'elle m'eût donné mille sujets de plaintes, & que je sçusse qu'elle partageât la haine qui animoit ma Cousine contre moi. Ma Parente me déclara que c'étoit-là un plaisir que je ne pouvois pas me promettre, que lorsque je serois déterminée à prendre le Voile. Il m'étoit inutile de lui répéter que c'étoit-là une satisfaction que je ne pouvois lui accorder. Ainsi je la laissai partir sans lui rien répondre.

LA

LA Supérieure ne manqua pas, dès qu'elle m'eût quittée, de venir me faire une visite. Elle débuta par une exhortation touchante qu'elle me fit sur le bonheur de celles qui étoient apellées à l'Etat Religieux, mais l'éloquence de cette bonne Dame ne fut pas persuasive. Je la laissai parler tout à son aise sans l'interrompre. Répondez moi à présent, Mademoiselle, me dit-elle, après avoir fait du Monde & de la Religion un long parallèle qui ne me paroïssoit guères juste, pensez-vous qu'il y ait un sort plus heureux que celui d'une jeune personne que Dieu destine à couler ici ses jours? Si le zele de son salut lui est cher, peut-elle ne pas remercier à chaque instant le Seigneur d'un choix qui ne peut être que l'effet d'une singulière prédilection de sa part? J'en conviens, Madame, lui répondis-je, mais n'avouerez-vous pas aussi que l'on ne peut, sans une vocation

Tome III,

D

tion

tion bien marquée, s'engager dans un Etat qui n'est un port de salut que pour celles qui y sont apellées. Je ne crois pas avoir été sourde jusqu'à présent aux inspirations de Dieu, & il ne m'a pas encor fait connoître qu'il m'apellât à être Religieuse. Je ne cacherais pas même que j'ai pour cet Etat une esce d'antipatie dont je ne puis me rendre raison à moi-même. Ainsi plaignez moi, Madame; mais n'esperez pas de me convertir. Ma Parente veut que je passe ici mes jours, je me soumets à ses volontés; mais qu'elle n'exige pas un plus grand sacrifice de mon obéissance.

J'ESPEROIS que Madame la Supérieure me feroit la grace de me laisser tranquille; mais ma réponse ne servit qu'à prêter une nouvelle vivacité à son zèle. Elle me fit voir les foudres du Ciel prêtes à m'écraser, les abîmes de l'en-

l'enfer entr'ouverts sous mes pieds, si je persistois dans mon aversion pour le Couvent. Ce furent enfin mille extravagances de cette nature qu'elle me débita d'un ton patétique, qui, loin de me toucher, me faisoient rire en secret. Pour me délivrer des importunités de cette bonne Religieuse, il falut que je lui promisse de faire de sérieuses réflexions sur ce qu'elle venoit de me dire. A cette condition elle me quitta; mais elle ne laissa auprès de moi que des personnes, qui étoient chargées de me tenir continuellement des discours aussi ennuyeux que ceux que je venois d'entendre.

QUINZE jours s'écoulerent durant lesquels je n'eus aucune nouvelle du Marquis. Je pensois qu'il ignoroit le lieu de ma retraite, & j'étois bien résoluë de ne pas le lui apprendre; mais il en étoit instruit, & s'il n'étoit pas encor

D 2

venu

venu me voir, c'est qu'il vouloit attendre qu'il eût des nouvelles très-intéressantes à m'annoncer. J'en fus prévenue par une lettre que m'écrivit Madame de Sourdac, & qui me fut rendue secrètement par une de ses Amies, qui étoit pensionnaire dans le même Couvent que moi. Elle m'apprenoit que la Famille du Marquis avoit agi si efficacement auprès de mon Tuteur & de mes Parens, que, malgré les oppositions qu'avoit formées la Baronne, & dont elle avoit été obligée de se désister, il avoit été conclu que je serois retirée du Couvent, & que j'épouserois le Marquis, si je n'avois point changé de sentimens à son égard. Elle finissoit sa lettre en me marquant qu'elle auroit dans peu de jours le plaisir de me voir & de m'emmener chez elle, où je serois mieux que chez ma Parente, qui, aussi bien que sa Fille, étoit dans
une

une colère épouvantable contre moi & contre le Marquis.

CETTE lettre de mon Amie ramena la joye dans mon cœur, qui en étoit bannie depuis que je me croyois condamnée à trainer ma vie dans l'ennuyeux séjour d'un Cloître. J'attendis avec quelque impatience le moment où j'en serois tirée. Il arriva bientôt, ainsi que Madame de Sourdac me l'avoit écrit. Le troisième jour après que j'eûs reçu sa lettre, la Supérieure elle-même vint m'avertir que j'étois attendue au Parloir. Mais avez-vous oublié, Madame, lui dis-je, qu'il m'est défendu de recevoir aucune visite? Et je voudrois bien, ma belle Enfant, me répondit-elle, que vous ne refusiez pas celle que l'on vient vous faire; car il n'y a pas apparence que nous vous possédions long-tems. C'est vôtre Tuteur accompagné de deux Dames, qui demandent à vous

D 3

par-

parler, & je ne vois que trop que vous accepterez bien volontiers les propositions qu'ils ont à vous faire. Ce n'est pas cependant le meilleur parti que vous ayez à prendre; &, si vous m'en croyez, vous leur direz que vous n'avez plus de goût que pour la retraite. Non, Madame, lui répondis-je, je ne sçai point trahir mes sentimens. Je dois quelque soumission aux volontés de mon Tuteur, il aura sans doute consulté mes intérêts, & je m'en tiendrai à ce qu'il aura décidé sur mon sort. Mais souffrez que je ne fasse pas languir l'impaticence de ceux qui m'attendent. Et je pris en même tems le chemin du Parloir.

LA Supérieure m'avoit bien dit que j'étois attenduë par mon Tuteur & par deux Dames, mais elle ne m'avoit point parlé du Marquis. Je ne pûs m'empêcher de paroître interdite à sa vûë. Je rougis

gis en baissant les yeux; & ce fut toute la réponse que je fis à ses premiers complimens, qui roulerent sur la douleur que lui avoit causée mon éloignement, & l'incertitude où il avoit été durant quelques jours sur mon sort. La Marquise sa Mere prit ensuite la parole. Je ne rapporterai point tout ce qu'elle me dit d'obligeant. Tout ce que je sçai, c'est qu'après m'avoir donné les louanges les plus délicates & les plus fines, & m'avoir accablée de milles caresses, elle me pria de ne point m'opposer au bonheur du Marquis. Mon Tuteur & Madame de Sourdac joignirent leurs prières aux siennes, en m'apprenant qu'il n'y avoit aucun de mes Parens qui n'eût donné son suffrage à l'alliance pour laquelle on sollicitoit mon consentement. Je l'avois déjà accordé, ainsi je ne le rétractai point.

D 4

J E

Je ne pourrois exprimer que foiblement les transports de joye où se livra le passionné Marquis, ni par combien d'actions de graces il m'exprima sa reconnoissance. Mon bonheur ne peut être plus grand, me dit la Marquise dont la joye égaloit celle de son fils; non, je n'ai plus de desirs à former, vous consentez donc que je puisse vous appeller du doux nom de Fille. Soyez assurée que vous trouverez dans moi la plus tendre de toutes les Meres. Je sçai à quelle condition vous consentez d'assurer le bonheur de mon fils, ne craignez pas qu'il contrarie jamais vos vûes. Je sçai que ses sentimens sont fondés sur l'estime qu'il fait de votre sagesse & de votre vertu; ainsi, je puis vous répondre de son ardeur à prévenir vous pieux desirs. Il apprendra de vous à faire un saint usage
des

des richesses que nous avons à lui transmettre. Et quelle consolation ne fera ce pas pour moi de le voir se prêter avec empressement à toutes les bonnes œuvres que la charité vous inspirera ? Eh, de grace, Madame, lui répondis-je, épargnez moi un peu davantage ; je sçai que c'est de vous que je dois apprendre mes devoirs. Ce que j'ose vous promettre, c'est que je me ferai une constante étude de profiter des exemples édifiants que vous me mettrez devant les yeux, & de les mettre en pratique.

LA Marquise ne me répondit que par de nouvelles caresses, accompagnées de quelques larmes que la joye lui faisoit répandre. Eh bien, Ma chere Amie, me dit Madame de Sourdac, n'avouerez-vous pas que je vous ai donné une Mere bien tendre ? Pensez-vous que vous aurez lieu de regretter Ma-

D s dame

dame la Baronne? Mais ne perdons point de tems : dites moi, avez-vous fait vos adieux à Madame la Supérieure? car il faut que vous montiez en carosse avec nous, & que je vous emmene chez moi. C'est-là un point dont Monsieur (elle parloit de mon Tuteur) est convenu avec vôtre Famille. Et, comme j'étois bien assurée que vous ne retracteriez pas le consentement que vous aviez donné, nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour que rien ne retarde le bonheur du Marquis.

C'ÉTOIT-là m'annoncer que mon mariage ne seroit reculé que de peu de jours. Je trouvai en effet en arrivant à Toulon que tous les préparatifs en étoient faits. Les articles du contract avoient été dressés au gré de mon Tuteur & de mes Parens. La Baronne seule avoit refusé de les signer; mais on pouvoit se passer de son consentement.

ment. Je devins, malgré elle, l'Epouse du Marquis de Gévrécour. Je ne fus pas trompée dans mes espérances. Mon nouvel Epoux jouissoit de très-grands biens, & la première chose qu'il fit fut de m'en laisser l'entière disposition. J'eus même la consolation de voir que sa pitié compatissante pour les malheureux surpassoit la mienne. Elle le rendoit ingénieux à découvrir leurs besoins, & il n'étoit content que lorsqu'ils l'étoient eux-mêmes. C'étoit le servir au gré de ses desirs que de lui fournir quelque occasion d'exercer sa charité: il n'en laissoit échapper aucune, & je ne sçai si les misérables qu'il secouroit avoient autant de joye de se voir tirés de la misère, qu'il en ressentoit de les en arracher. Point pour lui de jours plus heureux que ceux où il avoit pû soulager les maux d'un plus grand nombre de malheureux. Quelle Consolation, me

disoit-il quelquefois, plus satisfaisante pour un bon cœur que de répandre dans le sein du pauvre les biens que nous tenons de la liberalité de Dieu, & dont nous ne sommes que les économes. Le superflu de ces biens n'est-il pas l'héritage de l'indigent? & peut-on sans injustice & sans barbarie l'employer à repaître les yeux du monde du pompeux spectacle d'un luxe excessif? Ne suffit-il pas d'écouter la voix de la nature pour sentir son cœur s'émouvoir en faveur d'une foule de misérables, qui, par des arrêts impénétrables de la Providence, n'ont d'autre ressource que celle qu'ils trouvent dans notre pitié? Ne sont-ils pas nos égaux dans l'ordre de la nature? Et, si nous les considérons dans l'ordre de la grace, combien d'entre eux qui sont plus dignes que nous des biens dont la main libérale d'un Dieu nous a enrichie, & dont il ne nous arri-

arrive que trop souvent de faire un criminel usage? Ne devrions-nous pas cependant regarder ce que nous en employons pour satisfaire nos passions comme un vol & un larcin que nous faisons au pauvre.

TELS étoient les principes du Marquis, & sur lesquels je l'ai vû régler constamment sa conduite. Ce qui me prouve qu'une prospérité temporelle n'est pas toujours la récompense de la vertu, que les plus étranges infortunes au contraire sont souvent le partage de ceux qui la pratiquent, c'est que tandis que mon Epoux se livroit à tous les exercices de la charité, il étoit menacé des plus cruels malheurs. Je suis obligée, pour les raconter de reprendre les choses d'un peu plus haut.

LA passion que Mademoiselle de Freminet avoit eüe pour le Marquis s'étoit changée en rage &

en fureur, dès qu'il étoit devenu mon Epoux, & elle conçut le barbare dessein de nous immoler tous deux à sa vengeance. Mais, pour que nous ne pussions soupçonner les embuches qu'elle vouloit nous tendre, elle travailla à me tromper par les marques d'une feinte réconciliation. Ma Sœur, que je n'avois pu engager à venir demeurer avec moi, étoit tombée dangereusement malade, je l'allai voir dès que j'en eus été avertie. La Baronne, à qui j'avois fait plusieurs visites depuis mon mariage, sans qu'elle eût voulu en recevoir aucune, me fit un accueil tel que je l'avois prévu, c'est-à-dire qu'elle me reçut très-froidement, mais il n'en fut pas de même de ma Cousine. Elle m'accabla d'un déluge de trompeuses caresses, en me priant d'oublier les petits sujets de plainte qu'elle m'avoit donnés, me protesta avec toutes les marques d'u-

d'une apparente sincérité qu'elle étoit charmée que le Marquis eût rendu justice à mon mérite, & qu'il n'y avoit personne qui prît plus de part qu'elle à mon bonheur.

LES personnes dont la droiture & la probité fait la Caractère, & qui sont naturellement ennemies de tout détour & de tout artifice, sont souvent exposées à être les dupes de leur bonne foi. Accoutumées à juger des sentimens des autres par les leurs propres, elles ne peuvent se persuader que l'on cherche à les tromper, parcequ'elles sentent combien elles seroient éloignées de vouloir tromper les autres. Quelle raison aurois-je crû avoir de me defier des marques d'amitié que je recevois de ma jeune Parente? Je lui témoignai que c'étoit pour moi une joye infinie de voir que son cœur ne fut plus animé d'aucun ressentiment

con-

contre moi, & qu'il ne dépendroit pas de moi que nous ne fussions unies des liens de l'amitié la plus tendre : & pour vous montrer, lui dis-je, que je compte sur votre empressement à m'obliger, je veux vous demander une grace que je vous prie de ne pas me refuser. Vous connoissez ma tendresse pour ma chère Sœur, servez-vous, je vous en conjure, du pouvoir que vous avez sur son esprit pour la déterminer à souffrir que l'on la transporte chez moi. Je voudrois être continuellement attachée au chevet de son lit, je serai moins inquiète, si j'ai la consolation de pouvoir la voir à chaque instant. Ce n'est pas que je ne sois assurée que rien ne peut égaler les soins que l'on prend ici de sa santé ; mais ces soins ne dois-je pas seule les prendre ? Eh bien, qui vous empêche, ma chère Marquise, reprit ma Cousine, de ne point quitter nôtre chère malade ?

Je

Je gagnerai par-là que j'aurai plus souvent le plaisir de vous voir ; mais pour vous montrer que je suis prête à sacrifier ma satisfaction à la vôtre, vous allez vous-même être témoin que je ferai mon possible pour que votre chère Sœur consente à ce que vous désirez. Et nous nous rendîmes en même tems dans sa chambre ; mais la fièvre qui la tourmentoit étoit si ardente, & elle étoit accompagnée de transports si violens qu'ils lui ôtoient la connoissance. Je demandai aux Medecins qui étoient auprès d'elle ce qu'ils en pensoient. Ils me répondirent que la maladie de ma Sœur s'étoit déclarée par des douleurs trop aiguës & trop vives, pour qu'elles pussent durer long-tems avec la même violence, & qu'ils espéroient que les accès suivans seroient plus modérés. J'attendis que le transport furieux qui l'agitoit fut cessé pour lui donner les marques
les

les touchantes de mon inquiète tendresse. Mais elle étoit si abbatue , & paroissoit si épuisée de forces , quoiqu'elle ne fût qu'au second jour de sa maladie , qu'elle eut de la peine à me répondre. Je l'invitai à tâcher de prendre quelque repos , & je ne la quittai que lors que je la vis tombée dans un assoupissement profond , laissant auprès d'elle une de mes femmes de chambre , & un valet qui avoit ordre de venir d'heure en heure m'en donner des nouvelles. Avant que de sortir de chez la Baronne , je voulus sçavoir des médecins , s'ils pensoient qu'il n'y eût pas de danger à faire transporter la malade chez moi sur des Brancards , ou dans une litiere. Leur réponse fut qu'il n'y falloit pas songer , tandis que la maladie ne rallentiroit pas de sa violence. Je les priai de ne pas quitter un seul moment cette chere Sœur ; & , pour les

les engager à redoubler leurs soins, je leur donnai une bourse d'or, en leur disant que ce n'étoit là que les foibles commencemens de ce qu'ils pouvoient se promettre de ma reconnoissance, s'ils conservoient cette chere malade à ma tendresse. Mais toute l'habileté de leur art ne pût la rapeller à la vie. J'eus le cruël chagrin au bout de quatre jours, durant lesquels je ne sortis presque point de sa chambre, de la voir mourir entre mes bras. Ma douleur fut extrême, & bien des mois s'écoulerent avant que le Marquis eût pû essuyer mes pleurs.

MA Cousine ne parut guères moins affligée que moi. Ces marques de son bon cœur acheverent de lui regagner ma tendresse. Peu de jours se passoient que nous ne nous vissions avec la même cordialité que si jamais rien n'eût altéré nôtre amitié; &, ce qui mit le comble à ma joye, c'est que la Baron-

ronne me donna mille preuves apparentes d'une sincere & parfaite réconciliation. Me ferois-je imaginé que la Mere & la fille tra- moient contre le malheureux Mar- quis & contre moi le plus noir de tous les desseins?

IL y avoit environ un an que nous paroissions réunies par les liens de la plus tendre amitié, lorsque la Baronne nous invita à aller passer quelques jours dans une campagne riante peu éloignée de Toulon, & qui étoit située sur les bords de la Mer. Je relevois alors d'une maladie qui m'avoit laissé une espèce de langueur qui ne pouvoit se dissiper. Les medecins me conseil- loient de changer d'air. Ainsi j'acceptai avec plaisir la petite partie de divertissemens que ma Parente, avec qui je me croyois parfaitement réconciliée, me proposoit. Et, ce qui augmenta ma joye, c'est qu'elle promit de me
don-

donner la compagnie de Madame de Sourdac ma bonne Amie. (Aurois-je pû croire que c'eût été une troisième victime qu'elle vouloit immoler à sa cruelle vengeance ?) Elle invita en effet cette Dame; mais son bonheur voulut que des affaires, qui demandoient indispensablement sa presence, la retinssent à Toulon. La Baronne parut véritablement fâchée de ce contretems; mais je ne soupçonnois pas la cause de sa douleur, & je vais bientôt l'apprendre. La perfide destinoit à mon Amie le même sort qu'elle nous reservoit à mon Epoux & à moi. Comme elle nous avoit dit qu'elle espéroit de nous retenir du moins un mois à la campagne, je n'emmenai avec moi qu'une seule femme de chambre, & le Marquis ne se fit accompagner que de deux valets. Quoique le séjour de la campagne fut pour lui très-ennuyeux, il se rendit cependant avec
plai-

plaisir aux invitations de la Baronne dans l'espérance que le changement d'air contribueroit à rétablir promptement mes forces. Ma santé l'intéressoit d'autant plus, que je devois lui faire porter dans peu de mois le doux nom de pere: nom qui faisoit l'objet de tous ses vœux, mais que la barbarie de ma Parente & celle de sa cruelle Fille lui enleva. Elle n'avoit pû triompher de la passion qu'elle nourrissoit pour le Marquis, & elle ne pouvoit me pardonner de ce que je lui avois dérobé la tendresse d'un Amant qu'elle adoroit. Son amour s'étoit converti en fureur. Devenus, mon Epoux & moi, les objets de sa jalouse rage, elle résolut de nous immoler tous deux à sa cruelle vengeance. Et voici de quelle maniere elle s'y prit pour nous perdre.

IL y avoit huit jours que nous étions à la campagne, & j'avois eu

eu jusqu'alors tout lieu de me louer des attentions continuelles que la Baronne & sa Fille avoient de me procurer tous les petits divertissemens que l'on peut prendre dans une campagne riante. Nous n'avions point encor fait de partie sur la mer, qui, comme je l'ai dit, n'étoit éloignée que de quelques pas du Château de la Baronne. Elle nous proposa d'aller souper sur l'eau, nous y consentîmes, & elle donna ordre en même tems qu'il y eut une barque prête avec quelques matelots pour nous conduire. Je me fis d'avance une fête de cette partie de plaisir qui me plaisoit d'autant plus qu'elle devoit avoir pour moi les charmes de la nouveauté; mais qu'elle va m'être vendue bien chèrement!

Nous entrâmes, le Marquis & moi, dans la funeste barque destinée à notre perte. Comme le Ciel étoit serein, & qu'il ne souffloit

floit aucun vent, nous ne craignîmes pas de nous éloigner un peu du rivage. Et nous nous trouvâmes insensiblement en pleine mer. Nous ne tardâmes pas à nous repentir de nôtre témérité, le Marquis aperçût une chaloupe qui venoit à nous à force de voiles & de rames. A cette vûe il parut s'inquiéter; mais mes deux perfides Parentes, qui triomphoient de joye, le raillèrent de sa peur. Cela ne l'empêcha pas de donner ordre à nos matelots de faire tous leurs efforts pour regagner promptement le rivage, & il exhorta en même tems les domestiques qui nous accompagnoient de se défendre vigoureusement si nous étions attaqués. Mais les ordres qu'il venoit de donner furent inutiles. La frayeur cependant dont j'étois faisie m'arrachoit des cris perçans. Je me jettai entre les bras de mon Epoux, tandis que la Baronne & sa Fille

filles, non seulement ne paroissent pas épouvantées; mais qu'elles considéroient avec tranquillité, & même avec une joye maligne qui étoit peinte dans leurs yeux, cette chaloupe qui avançoit toujours avec la même diligence, & qu'il nous étoit impossible d'éviter.

MAIS que devins-je, lorsque je la vis remplie d'une douzaine de Corsaires qui parurent sur leur bord le cimeterre à la main? Quelle résistance le malheureux Marquis, & trois ou quatre domestiques qui nous accompagnoient, pouvoient-ils opposer à la fureur de ces barbares? Ils commencerent par mon Epoux qu'ils chargerent de chaines, m'ayant arrachée avec violence d'entre ses bras. Ma perfide Cousine eut le même sort que moi. La Baronne fit de vains efforts pour la retenir, elle lui fut enlevée. Ce fut alors que,

Tome III.

E

hors

hors d'elle-même, elle voulut, pour suivre sa fille, se jeter dans la chaloupe, où elle avoit été transportée avec moi; mais elle en fut empêchée. Les Corsaires, à qui elle nous avoit livrés, insultèrent à sa douleur, en lui disant qu'ils ne pouvoient la recevoir sur leur bord, parce qu'elle n'étoit pas d'un âge à être un meuble propre pour le Serrail. J'étois trop occupée du malheur qui m'accabloit pour faire attention à ce qui se passoit autour de moi. Tout ce que je m'en rapelle, c'est que fondante en larmes je demandai à ceux, dont nous étions devenus les esclaves, de ne pas me séparer d'un Epoux que j'adorois. Les prières, que je leur fis, furent accompagnées d'un ton si touchant qu'ils en furent attendris. Ils me permirent d'approcher du Marquis, qui n'avoit pû voler à moi à cause
des

des chaînes pesantes dont il étoit chargé. Cher & aimable Epoux, lui dis-je, ne vous livrez pas au desespoir, mettez au contraire votre confiance dans les bontés du Ciel, il nous tendra une main secourable. Supportons sans murmure les coups dont il nous frappe, & reposons nous sur lui du soin de briser nos fers. Ne conservons sur-tout aucun ressentiment contre nos ennemies, pardonnons leur le malheur dont elles nous accablent. Le juste ciel ne nous a déjà que trop vengés, & la mere & la fille sont punies bien sévèrement de leurs crimes. Et quel châtiment, reprit mon Epoux, peut être proportionné à la barbare fureur qui les a animées contre nous? Je ne me plaindrois pas si leur rage s'étoit assouvie sur moi seul; mais quel doit être mon desespoir de vous voir associée à mes malheurs? Eh, bien! cher Epoux,

lui répondis-je , voulez - vous me prouver que je vous suis chere , n'offensez pas Dieu par vos plaintes. Non, il ne nous abandonnera pas , il permettra que ceux à qui nous avons été livrés, ayent un cœur ouvert à la pitié.

LE Marquis ne pût me répondre que par ses soupirs & par ses pleurs ; ils redoublerent , lorsque la chaloupe où nous étions eut rejoint le vaisseau, d'où elle avoit été détachée. Une seconde fois je me jettai aux pieds du Chef des Corsaires. Je le priai de souffrir que je me tinssse toujours aux côtés de mon Epoux. Il ordonna effectivement que l'on ôtât au Marquis les chaînes dont il étoit chargé , & que l'on nous donnât une chambre qui ne fût que pour nous seuls, en commandant que l'on ne nous refusât rien de ce que nous souhaiterions.

UN

UN procédé si généreux auroit excité toute ma reconnoissance, si je n'avois été allarmée par un sujet de crainte qui m'épouvantoit, & que je crus cependant ne pas devoir découvrir à mon Epoux. N'avois-je pas en effet lieu d'apprehender que la vûe de mes foibles charmes n'eût fait quelque impression sur le cœur de celui, dont la pitié paroïssoit si fort s'intéresser en ma faveur. Mon innocence, me disois-je en moi-même, seroit-elle menacée de quelque péril? Ah! ma vie, la vie même de mon Epoux qui m'est mille fois plus chère que la mienne, je ne la regretterai pas, si le sacrifice de l'une & de l'autre peut conserver mon innocence. Mais je m'effrayois pour des dangers que je ne devois pas craindre. J'avois mis ma confiance en Dieu, & elle ne fut pas confondue.

LE Corsaire, qui avoit commen-
cé à agir d'une maniere si géné-
reuse avec nous, ne se démentit
pas. Il vint nous voir, & nous
trouvant mon Epoux & moi fon-
dants en larmes, il parût s'attendrir
à nôtre vûë, & nous exhorta à bien
espérer. Ah! qui que tu sois, lui dit
le Marquis en se précipitant avec
vivacité à ses genoux, si ton cœur
n'est pas fermé à la compassion,
laisse toi toucher par mes larmes,
& par celles d'une Epouse que je
chériss mille fois plus que moi-mê-
me. Ne nous éloigne pas de nôtre
Patrie, & mets, si tu le veux, nô-
tre rangon au plus haut prix. Rien
de tout ce que tu nous demande-
ras, ne te sera refusé. Sois mê-
me assuré que nôtre générosité sur-
passera tes espérances. Eh! non,
non, lui répondit le Corsaire, ne
crois pas que je régle mes vûës par
l'intérêt. Tu es mon esclave, &
je veux que tu ne doive ta liberté
qu'à

qu'à ma bonté. J'ai été touché des larmes de ton Epouse, & je voudrois dans ce moment même qu'il me fût permis de briser vos fers; mais je vous jure par nôtre saint Prophete que vous serez bientôt rendus tous deux à vôtre Patrie. Je déteste la perfidie, & je ne crois pas pouvoir punir trop sévèrement celle qui vous a livrés entre mes mains. Mais je n'ai point de part à vôtre infortune. Et, tout de suite, il nous raconta que la Baronne & la cruelle de Freminet étoient convenuës, sans qu'il en scût rien, avec quelques-uns de ses matelots, d'un certain prix qu'elles leur donneroient s'ils vouloient nous enlever; qu'elles les avoient avertis du jour & de l'heure, où ils pourroient nous surprendre; que le marché avoit été conclu sans sa participation; & que, dès qu'il en avoit été instruit, il l'avoit desapprouvé; mais que ses

E 4

gens,

gens, dont les sentimens étoient bien différens des siens, avoient osé le menacer, s'il refusoit de se prêter à leurs desseins, & qu'il s'y étoit vû obligé. Il finit en nous promettant que nôtre esclavage ne seroit pas long, & que dès que nous serions arrivés à Thunis, où il nous conduisoit, il nous remettroit en liberté; & que pour que ses compagnons, qui avoient comme lui droit sur les esclaves qu'ils faisoient, n'eussent pas à se plaindre, il leur distribuerait quelque argent; & qu'il leur avoit déjà abandonné celle qui nous avoit trahis.

PLUSIEURS fois j'interrompis le Corsaire pour lui exprimer ma reconnaissance par les plus vives actions de grâces; &, dès qu'il eût fini, je lui dis que je me croyois si assurée de la sincérité & de la générosité de ses sentimens,

mens, que j'attendrois sans crainte l'exécution de ses promesses. Mais, magnanime Corsaire, adjointai-je, veux-tu mettre le comble à tes bontés, souffre que j'ose te demander une nouvelle grâce? Tu seras sans doute surpris de la prière que je vais te faire; mais aussi ignores-tu la sainteté de la Religion que je professe. C'est pour mon ennemie que je veux intéresser ta pitié, permets qu'elle ne soit punie que par les remords dont elle est déchirée. Promets moi que tu la rendras à sa famille, & je te réponds du prix, que tu mettras à sa rançon. C'est ma parente. Si les liens du sang n'ont pu étouffer la fureur qui l'animoit contre moi & contre mon Epoux, ces mêmes liens ne dois-je pas les respecter, & me permettent-ils d'oublier que celle, qui m'en est unie, ne peut cesser de m'être chère?

E 5

Ainsi

Ainsi, je t'en conjure, laisse moi espérer que le même moment, où tu briseras mes fers, verra finir son esclavage, & consens qu'en attendant cet heureux jour je ne sois point séparée de celle qui m'a rendu ton esclave. Permits qu'elle soit conduite auprès de moi, & tu seras témoin des marques qu'elle recevra de ma tendresse. C'est-là la vengeance que le Dieu que j'adore veut que je tire de mes ennemis. Il m'ordonne de les aimer, & c'est à ce prix qu'il a attaché lui-même & son amour & le pardon de mes offenses. Je n'examine point, me répondit le Corsaire, si les devoirs, que la Religion que tu professes t'impose, s'accordent avec la nature & la raison; mais la loi, que je suis, me prescrit des maximes bien différentes. Un crime d'une perfidie monstrueuse ne peut-être trop severement puni; & plus celui qui me trahit a eu part à mon

ami-

amitié, plus je suis en droit d'exercer contre lui la plus cruelle vengeance. Je me suis laissé attendrir en ta faveur; mais si tu avois commis les mêmes crimes, dont s'est rendu coupable ton ennemie, tu serois un objet d'horreur à mes yeux. Ainsi cesse de me faire pour elle d'inutiles prières. Si sa beauté égaloit la tienne, je la présenterois au Sultan, mais elle sera vendue à qui voudra l'acheter.

J'eus beau faire au Corsaire de nouvelles instances pour le fléchir, rien de tout ce que je lui dis ne pût l'ébranler. Il me défendit même de lui parler une seconde fois de celle pour qui je m'intéressois. Qu'elle fût punie bien cruellement de sa barbarie! Elle devint l'infame jouet de la brutale passion de ces mêmes matelots à qui elle nous avoit livrés. Comment auroit-elle pu survivre à l'infamie dont elle avoit été couverte? Elle se livra au

E 6

plus

plus affreux désespoir, & mourut misérablement peu de jours avant nôtre arrivée à Thunis.

MON bon cœur me fit donner bien des larmes à sa mort, quoiqu'elle fût un juste châtiment de ses crimes. Le Ciel avoit pris soin de me venger, & pouvoit-il le faire d'une manière plus sévère? Le Corsaire continua durant le reste de la navigation à nous donner les mêmes marques de bonté, & il nous réitéra les mêmes promesses qu'il nous avoit faites; c'est-à-dire, qu'il nous rendroit nôtre liberté peu de jours après que nous serions rendus à Thunis, & que nous pourrions profiter du premier Vaisseau qui feroit voile pour la France. Une pareille assurance, si capable de me consoler, & qui m'ôtoit véritablement tout sujet de frayeur, ne m'empêcha pas de tomber dangereusement malade. Je craignois
moins

moins pour mes jours que pour ceux du cher enfant que je portois dans mon sein. Combien de sujets d'alarme pour le tendre Marquis ! J'étois dans mon sixième mois de grossesse, n'avois-je pas lieu d'appréhender que les remèdes, que l'on me donneroit pour me sauver la vie, ne la fissent perdre au petit innocent à qui je devois donner le jour ? Peut-on s'imaginer un état plus triste que celui où je me trouvois ? Avec quelle ardeur ne réclamai-je pas le secours du Ciel ! Ce n'est point, ô mon Dieu, m'écriois-je, pour la conservation de mes jours que j'éleve ma voix vers vous ; ma vie est entre vos mains, je vous en fais un sacrifice : mais, ce cher enfant que je porte dans mon sein, conservez-le ; ou, si c'est votre volonté qu'il descende avec moi dans le tombeau, permettez qu'il soit auparavant régénéré dans les eaux sacrées du Baptême.

E 7

J'ES-

J'ESSAYEROIS vainement de représenter les transports de douleur, où se livroit le désolé Marquis. Que de secours qui m'étoient nécessaires, & que sa tendresse ne pouvoit me fournir. Il se tint durant trois jours & trois nuits attaché au chevet de mon lit, sans prendre un seul moment de repos; & ce qui augmentoit son affliction, c'est qu'il voyoit que ses soins n'apportoient aucun soulagement à mes maux. Je sentoís au dedans de moi-même un déchirement d'entrailles, qui me faisoit pousser les haut cris, je ne pouvois douter que je n'eusse besoin d'une main habile pour me délivrer du mal qui me pressoit, & il n'y avoit nulle femme dans le Vaisseau. L'infortuné Marquis ne se possédoit plus, il me tenoit serrée entre ses bras, arrosoit mon visage de ses pleurs, me faisoit les plus

plus touchantes caresses, ne cessoit de me demander si mon mal ne ralentissoit pas un peu de sa violence; mais j'étois si affoiblie qu'à peine avois-je la force de lui répondre; ou, si ma foiblesse diminuoit, c'étoit pour me faire sentir les douleurs les plus vives & les plus aiguës, qui m'arrachotent des cris dont tout le Vaisseau retentissoit. Je n'avois aucun secours pour hâter le moment de ma délivrance. Il arriva cependant, les prières que j'avois adressées au Ciel furent exaucées. Je donnai le jour à un enfant qui ne vécut que le tems nécessaire pour recevoir le saint Baptême. Si je répandis bien des larmes sur sa mort, le souvenir de cette grace singulière qu'il avoit reçue en naissant apporta quelque addoucissement à ma douleur. Mais il n'en fut pas de même de celle de mon Epoux,
il

il craignoit que cette premiere perte, qu'il venoit de faire, ne fût suivie d'une seconde encor plus cruelle pour lui; car il s'en faloit de beaucoup que ma vie fut hors de danger. Je sentoís que je ne pouvois la conserver que par un miracle. Dieu daigna l'operer en ma faveur. L'on commençoit à ne plus craindre pour mes jours lorsque nous arrivâmes à Thunis.

HAGDI-KAMAMEN (c'est le nom du généreux Corsaire entre les mains duquel nôtre heureux sort nous avoit fait tomber) sembloit ne se féliciter de notre arrivée, que parce qu'il pouvoit me fournir tous les secours qui m'avoient manqué durant les derniers jours de la navigation. Il voulut que nous occupassions, mon Epoux & moi, l'appartement le plus commode de sa maison, &
me

me donna plusieurs femmes pour me servir ; mais ce qui pouvoit hâter ma guérison , c'est qu'il me donna sa parole , que , dès que mes forces seroient parfaitement rétablies, il me permettroit de retourner dans ma Patrie avec mon cher Epoux. Ma maladie cependant avoit été si dangereuse & si violente, que plus de trois mois s'écoulerent avant que je fusse parfaitement guérie.

LE Marquis profita du tems de ma convalescence pour se mettre en état de témoigner au généreux Hagdi une partie de la reconnoissance dont nous étions pénétrés. Son premier soin , en arrivant à Thunis , fut d'écrire promptement à ses Parens, pour les instruire de toutes nos aventures. Il laissa parler son cœur dans le détail qu'il leur fit, des obligations infinies dont nous étions redevables à la générosité de celui à qui nous

nous avions été livrés par la cruelle Baronne. Il n'étoit pas nécessaire qu'il leur marquât que les plus riches présens ne pourroient pas nous acquitter de ce que nous devons à nôtre Patron, qui avoit promis de ne nous retenir à Thunis qu'autant que l'intérêt de ma santé le demanderoit.

Le Marquis ne s'en tint pas aux lettres qu'il écrivit à sa Famille, il pria Hagdi de souffrir qu'il parlât au Consul de la Nation François, établi à Thunis. Le dessein de mon Epoux étoit de le consulter pour savoir comment nous pourrions nous revancher de toutes les marques de générosité & de bonté, dont nous avions été comblés dès le premier moment de nôtre esclavage. Il se trouva heureusement que ce Consul, appelé Faure, étoit de Provence, & qu'il connoissoit parfaitement la Famille du Marquis. Aussi ne lui eut-il pas plu-

plûtôt dit son nom, qu'il se montra entièrement dévoué au service de mon Epoux. Je connois Hagdi, lui répondit-il, ce que vous m'apprenez de sa générosité ne me surprend pas. L'on m'en a rapporté mille traits semblables, que vous ne pourriez écouter sans admiration. Ce Corsaire ne doit pas les grandes richesses qu'il possède au métier qu'il exerce, elles lui ont été transmises par son Pere, qui, durant quarante ans qu'il fit l'emploi de Pirate, trouva le moyen d'amasser des richesses immenses, fruit honteux de ses violences & de son brigandage. Son Fils eut à peine atteint sa douzième année qu'il le fit le compagnon de tous ses voyages: de façon que le jeune Hagdi a été élevé sur Mer, ce qui fait qu'il languit des qu'il n'est plus sur cet élément; mais, dès son Enfance, ses inclinations se montrèrent bien différentes de celles de son Pere. La bon-

bonté, la générosité, la grandeur d'ame, une pitié compatissante pour les malheureux, firent son caractère. Une foule d'esclaves dont il a adouci le sort, ou dont il a brisé les fers, peuvent en rendre témoignage. Et, si Hagdi continuë sa profession de Corsaire, c'est moins pour s'enrichir, que pour trouver de fréquentes occasions d'exercer sa générosité, & de ne pas laisser sa valeur oisive. Ainsi vous voyez, Monsieur, que vous ne devez pas être surpris de la maniere généreuse dont vôtre Patron en use à vôtre égard. Je suis même assuré que vous l'offenseriez, si vous lui offriez les plus grandes sommes pour vôtre rançon; mais, puis que vous voulez lui témoigner vôtre reconnoissance, je puis vous aider en ce point; & c'est avec empressement que je le ferai. Je sçai que Hagdi a une veritable passion pour les chevaux, je donne-

nerai ordre que l'on en achete six qui soient de son goût, & vous les lui offrirez. Il recevra vôtre présent, mais soyez sûr que vous aurez bien de la peine de ne pas accepter ceux qu'il voudra vous faire.

LE Marquis remercia Faure en le priant de donner tous ses soins, & de ne rien épargner pour que Hagdi pût être content du présent que mon Epoux se faisoit une fête de pouvoir lui offrir; mais il ne borna pas là sa reconnoissance. Sa Famille, dont il reçut des lettres trois mois après nôtre arrivée à Thunis, le mit en état de se montrer aussi généreux que nôtre Patron l'avoit été à nôtre égard. Outre plusieurs lettres de change qu'il avoit à toucher sur differens Négocians, ses Parens lui envoyèrent encore un grand nombre de bijoux de prix, accompagnés de divers ouvrages d'orfeverie travaillés avec
une

118 TRIOMPHE DE
une délicatesse & un art infini.

LE Marquis les offrit à Hagdi, qui ne pût s'empêcher d'en admirer la beauté; mais, s'il les reçût aussi bien que les chevaux dont Faure avoit fait emplette, ce fut à condition que nous ne refuserions pas les présens qu'il avoit à nous faire, & dont le prix excédoit de beaucoup la valeur de ce que nous lui présentions. Nous eûmes beau nous défendre, il n'eût pas été content si nous ne fussions partis de Thunis chargés de ses bienfaits. Mais nous attendions-nous qu'il dût s'engager à nous reconduire lui-même dans nôtre Patrie? Il nous le promit cependant, & il nous tint parole. Un pareil excès de générosité devoit-il lui coûter la vie? car je ne doute pas que cet illustre Musulman n'ait été, comme mon Epoux, enseveli dans les eaux. Ce fut la vûe des perils,
où

où nous pouvions être exposés, qui le determina à ne se reposer que sur lui du soin de nous ramener en Provence.

DÈS que mes forces furent parfaitement rétablies, il songea aux préparatifs de nôtre départ, & donna de si bons ordres que nôtre impatience n'eut pas à languir. Nôtre embarquement fut cependant retardé de quelques jours, que nous ne pûmes refuser aux instantes prières que nous fit le Consul de nôtre Nation, en faveur d'un Gentilhomme François, qui avoit été esclave à Thunis, & qui, ayant plû à la fille de son Patron, en avoit obtenu les moyens de briser ses fers; mais c'étoit à condition qu'il l'enmeneroit avec lui en France, & qu'il l'épouserait lorsqu'elle se seroit fait bâtiser. Mais cette jeune Musulmanne appartenoit à une des plus puissantes Familles de Thunis. Ainsi, il ne falloit pas espérer que Hag-

di

di voulût la recevoir sur son bord, & favoriser sa fuite. Il étoit nécessaire de déguiser sa naissance & son nom, & ce fut-là le parti que l'on prit. Elle savoit heureusement le François, & il fut conclu qu'elle seroit habillée en esclave, & qu'elle passeroit pour être la sœur du Gentil-homme qui l'enlevoit. Il fut aussi arrêté qu'ils se retireroient tous deux secrètement chez Faure, en attendant que le Vaisseau de Hagdi fût prêt à faire voile, & qu'ils profiteroient des ténèbres de la nuit pour s'y rendre. Tous ces arrangemens ayant été pris, il ne restoit plus qu'à sçavoir si nôtre Patron consentiroit à recevoir dans son navire les deux personnes pour qui nous nous intéressions. Il répondit au Marquis, qui lui en fit la proposition, qu'il étoit charmé de l'occasion qu'il lui présentoit de l'obliger, & qu'il pouvoit faire avertir ceux pour qui il

il

il intercedoit, què le Vaisseau, qui devoit nous ramener en France, mettroit le lendemain à la voile. Mais le Gentil-homme François, dont j'ai parlé, eut besoin qu'on lui accordât quelques jours de délai pour pouvoir enlever la jeune Beauté dont il étoit épris. L'entreprise n'étoit pas d'une exécution aisée; mais est-il quelque obstacle insurmontable à l'amour? Il concerta si bien ses mesures, qu'il tira la jeune Musulmanne de la maison de son pere. Si c'est-là une faute, j'avouè que celui, qui la committoit, en trouvoit l'excuse dans les yeux de celle qui la lui faisoit commettre. Non, jamais il n'y eut une figure plus gracieuse, plus avenante, & plus capable de triompher de l'indifférence du cœur le plus insensible, que celle de l'aimable Zomine, [c'est le nom de cette Musulmanne.] Je ne pûs la voir sans lui donner toute ma tendresse, & que

Tome III.

F

de

de qualités charmantes n'avoit-elle pas qui lui ravirent toute mon efflimme? Mais je ne m'aperçois pas que pour trop laisser parler mon cœur, j'interromps le fil de ma narration; puis-je la finir sans répandre des torrens de larmes? Quel malheur plus cruel que celui qui me reste à raconter.

Nous partîmes de Thunis avec un vent favorable qui sembloit nous promettre une courte & heureuse navigation. Je ne pouvois quitter la chere Zomine dont la conversation avoit pour moi des charmes inexprimables, & mon Epoux de son côté ne goûtoit pas moins de plaisir à s'entretenir avec l'aimable Comte de Bressol. C'est le nom de ce Gentil-homme François, l'Amant de Zomine. O Ciel! quel nom viens-je d'entendre, m'écriai-je, saisie d'étonnement & toute hors de moi-même! Ah! Madame, dis-je à la Marquise, excusez moi si je

je vous interromps, vous venez de prononcer un nom trop cher à mon cœur, pour que je ne vous demande pas des nouvelles de celui qui le portoit. Pourriez-vous me dire de quelle Province de France il étoit? Sçauriez vous m'en faire le portrait? ne me trompez-vous pas, lorsque vous me dites que cette Zomine, dont vous me parlez, eût captivé sa tendresse? Est-il vrai qu'il voulût l'épouser? Souvenez-vous que mon bonheur ou mon malheur dépend de ce que vous allez m'apprendre. Je ne sçai, Madame, me répondit la Marquise, quels sont les intérêts qui vous lient au Comte: tout ce que je sçai, c'est que je n'ai guères vû de Cavaliers plus accomplis; & là-dessus elle m'en fit le portrait en peu de mots: il n'étoit, hélas! que trop ressemblant avec celui du Comte, pour que je pusse le méconnoître. Le perfide, l'ingrat, m'é-

criai-je, a donc pû oublier les sermens de fidélité qui engageoient sa foi à la plus tendre & à la plus fidelle de toutes les Amantes. Je ne retournerai donc dans ma Patrie que pour avoir le mortel chagrin d'y voir un parjure, qui, peu content de m'avoir effacée de son souvenir, se fera peut-être un barbare plaisir de triompher à mes yeux de sa perfidie. Qui osera me vanter les charmes de l'odieuse Rivale, qui l'a rendu infidèle ?

HELAS! Madame, me répondit la Marquise en m'interrompant, (car, je l'avouërai à ma confusion, le jaloux dépit qui me transportoit n'auroit pû cesser si-tôt de m'arracher d'injustes plaintes. L'aimable Comte étoit innocent, & je le croyois coupable.) que je suis mortifiée de la douleur que je viens de vous causer ! mais le Ciel a pris soin de vous vanger. Cet Amant dont vous vous plaignez ne vit plus

plus, il a été submergé dans les eaux avec la malheureuse Compagne de sa fuite. Le sixième jour après nôtre départ de Thunis, le vent qui n'avoit cessé de nous être favorable, nous devint tout-à-coup contraire. Le Ciel, qui étoit tout en feu, commença à ne plus faire paroître de lumière à nos yeux que celle qui nous venoit des éclairs & du tonnerre. L'orage dont nous fumes agités dura plus de trente six heures. Nôtre Vaisseau, qui avoit déjà essuyé plusieurs furieux coups de vents, étoit sans mât & sans gouvernail, conduit au gré des flots courroucés. Nous tremblions à chaque instant qu'il n'allât échouer sur quelque banc de sable, ou qu'il ne vînt se briser contre quelque rocher. Hagdi voyant que le peril, loin de diminuer, augmentoit, ordonna à quatre matelots de se jeter dans la chaloupe. Le Comte y descendit,

tenant entre ses bras l'infortunée Zomine, nôtre Patron s'y jetta aussi. Nous allions, le Marquis & moi, suivre son Exemple; mais nous n'en n'eûmes pas le tems. Nôtre vaisseau, dans le moment même que nous nous disposions à en sortir, se fracassa en mille pièces, & je ne doute pas la chaloupe où nous voulions nous jeter n'ait eu le même sort: & que je me croirois heureuse, si j'avois eu celui de mon epoux! Mais, après avoir bû durant quelques momens de l'onde amere, je revins sur l'eau contre toute espérance. Une planche s'offrit alors à mes yeux, je m'y accrochai, & je me laissai conduire au gré des vagues & des vents, en faisant à Dieu à chaque instant un sacrifice de ma vie, & que ce sacrifice me coûtoit peu! Je ne faisois même aucune attention aux perils qui m'environnoient. Je n'étois occupée que de la pensée

sée de mon cher & aimable Epoux. Je ne cessois de le chercher des yeux, mais c'étoit vainement que je promenois mes regards de toute part. Ce tendre & malheureux Epoux ne devoit plus s'offrir à ma vûe. La mer, hélas, lui sert de tombeau. Loin de rendre graces à Dieu pour le secours miraculeux qu'il me prêtoit, j'ambitionnois le sort du Marquis. Déjà mes forces commençoient à s'affoiblir, & je n'en étois point alarmée. Que dirai-je enfin, il ne me restoit plus aucune espérance d'éviter un prochain naufrage, lorsque le Ciel a daigné opérer un second miracle en ma faveur. Il a permis, Madame, me dit la Marquise en m'adressant la parole, que vous m'avez aperçue, & que la vûe des perils où j'étois exposée ait excité vôtre pitié. J'en ai été tirée, mais puis-je oublier que j'ai

perdu la plus chere moitié de moi-même.

LA désolée Marquise ne pût prononcer ces dernières paroles, par où elle finit son récit, sans répandre de nouvelles larmes. Mais son état étoit-il plus triste que le mien? Elle pleuroit un Epoux, & j'avois à pleurer un Amant qui ne pouvoit cesser de m'être cher, malgré l'infidélité dont je le croyois coupable. Je me livrai à la douleur la plus amère, sans que tous les soins que prit Julie, pour me consoler, pussent ramener la tranquillité dans mon ame. Où est donc, Madame, me disoit-elle, cette résignation que vous devez aux ordres de la Providence, & que vous avez si souvent mise en pratique? Et quel si grand sujet avez-vous de verser des pleurs, & d'éclater en plaintes & en murmures? Le Seigneur a voulu détacher vôtre cœur des objets terrestres;

tres; il vous a enlevé un Amant dont vous ne possédiez plus la tendresse, & qui ne méritoit plus de posséder la vôtre. S'il vivoit encor, peut être seroit il un objet odieux à vos yeux? Eh! comment m'écriai-je, pourrois-je faire passer mon cœur de l'amour le plus fidele & le plus tendre à l'indifférence, où à la haine? Ah! jusqu'au dernier moment de ma vie l'image du cher Comte sera sans cesse présente à mon esprit. Je n'oublierai jamais que son amour lui a fait braver les plus grands périls. Car auroit-il languï dans les fers, si sa tendresse ne l'avoit fait voler dans tous les endroits, où il espéroit de pouvoir être instruit de mon triste sort?

C'EST ainsi que malgré les soupçons que j'avois de l'inconstance du Comte, je me plaisois à me rapeller toutes les marques que j'avois reçues de sa tendresse, & que je donnois à sa mort, dont je

F 5

ne

ne pensois pas avoir lieu de douter, autant de larmes, que si j'avois été assurée qu'il me fût demeuré fidele. Mais mes pleurs vont bien-tôt s'essuyer, & je n'en n'aurai plus à répandre. Des torrens de joye, dont mon ame s'enivrera, vont faire place à l'excessive douleur qui m'accabloit. Je touche de près à la fin de mes infortunes, & je n'ai plus que d'heureuses aventures à raconter. C'est par le récit que j'en vais faire, que je finirai ces Memoires.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.



LE



LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.



LIVRE SIXIÈME.



UOIQUE je ne fusse plus
rapellée en France par
mon amour, je ne lais-
sois pas de soupirer a-
vec ardeur après le moment qui

F 6

m'y

m'y rendroit. La tempête, que nous avions essuyée, nous avoit si fort éloignés des côtes d'Espagne, que ce ne fût qu'au bout de quinze jours que nous recommençames à les découvrir. Nous abordâmes enfin heureusement à Cadix, où je voulus donner quelques semaines à me délasser des fatigues d'une longue & ennuyeuse navigation. Je dois aussi ajoûter qu'il m'en auroit trop coûté de me séparer si-tôt de l'aimable Rosalie, & de mes deux généreux Libérateurs. Charmés de la résolution que je pris de me délasser quelque tems, leur premier soin, en arrivant, fût de choisir la meilleure auberge, & où nous pûssions être logés commodément. Il eût été difficile d'en trouver une dont la vûe fût plus charmante, que de celle où nous descendîmes. Tous les appartemens donnoient sur le Port, où nous voyions arriver à chaque instant une

foule

foule de Vaisseaux , & où la variété des différens objets, qui s'offroient à nos regards, nous fournissoit le spectacle du monde le plus amusant.

JULIE, pour me distraire de la mélancolie, dans laquelle j'étois plongée, m'obligeoit de passer bien des momens à la fenêtre. J'y étois un jour avec la Marquise, qui autant désolée que moi ne jettoit que des regards distraits sur tout ce qui se présentoit à sa vûe. Nous nous entretenions ensemble de nos tristes aventures. Elle me parloit du généreux Hagdi, lorsque s'interrompant tout-à-coup, pour arrêter ses yeux sur un Turc de bonne mine qui sortoit d'un Vaisseau, elle s'écria après l'avoir considéré attentivement: Ah! je ne me trompe point, c'est mon cher Patron de Thunis, c'est l'illustre Hagdi que je vois. Et, ne suivant que les mouvemens de son

cœur reconnoissant, elle me quitte brusquement pour voler à la rencontre de ce Corsaire. Je ne sçai quel pressentiment m'entraînoit après elle; mais je ne voulus pas la laisser aller seule, nous descendons ensemble. Mais qu'allois-je devenir? Que de mouvemens divers qui s'élevent tout à la fois dans mon cœur! Je ne sçai où j'en suis, je ne me possède plus, l'étonnement, la joye, la douleur, le dépit, la fureur, me dérobent hors de moi même. Quel envisagement aussi plus capable de me troubler que celui qui s'offroit à mes yeux? Ils ne se trompoient pas, c'étoit le Comte qui se présentoit à ma vûe. Si d'abord je m'abandonnai à la joye, qu'elle fut bien-tôt ralentie! Mais je n'en dis pas assez, presque dans le même moment je me livre à tout ce que la jalousie a de plus affreux. Et comment aurois-je pû moderer les transports qui m'agitoient! Je
vois.

vois une jeune inconnue, que je m'imaginai bien être l'odieuse Rivale dont la Marquise m'avoit parlé, qui se tenoit nonchalamment appuyée sur les bras du Comte. Avouerai-je ma foiblesse? que l'on me la pardonne, j'en rougis dans ce moment que j'écris ces mémoires. Je voulus crier, & je n'en eus pas la force. Je tombe sans connoissance & sans sentiment entre les bras de Salim & de Julie, qui, m'ayant vûe courir précipitamment après la Marquise, m'avoient suivie à la rue.

L'ON me porta promptement dans ma chambre pour me faire reprendre mes sens; je les reprens, mes yeux se r'ouvrent à la lumière, & quel est le premier objet que je vois? C'est le cher & aimable Comte, qui étoit à mes genoux, qui tenoit mes mains tendrement serrées dans les siennes,
&

& qui les arrosoit de ses larmes. En croirai-je, s'écrioit-il ravi hors de lui même, au raport de mes yeux? Tendre & fidelle Amante, est-ce vous que je revois? Les justes Dieux se sont donc laissés fléchir par mes soupirs & par mes pleurs, ils vous rendent à ma vive tendresse. Et ce même Ciel, repris je trop remplie des sentimens de mon injuste jalousie, & en retirant brusquement mes mains d'entre celles du Comte, rend un perfide à mon constant amour. Ingrat, ajoutai-je, pourquoi ne puis-je cesser de t'aimer? Pourquoi n'es-tu pas péri dans les eaux avec celle qui m'a dérobé ton cœur? Ou pourquoi la vie m'a-t-elle été conservée jusqu'à ce cruel moment? Etoit-ce pour que je fusse témoin du triomphe de ma Rivale? Eh! de grace, Madame, reprit le Comte en continuant à embrasser tendre-

drement mes genoux, ne m'accablez pas d'injustes reproches, expliquez-vous, de grace, davantage. Pourriez-vous me soupçonner de quelque infidélité? Vous me parlez d'une Rivale, & je puis prendre les Dieux à témoin que nul autre objet que vous seule n'a régné dans mon cœur. Ah! qu'un coupable aimé, repris-je attendrie par le ton touchant dont le Comte s'exprimoit, est bien-tôt innocent; mais, cher Comte, rassurez mon inquiète tendresse, ne trompez pas une fidele Amante. Dites-moi, que faut-il que je pense de cette jeune inconnue que vous avez enlevée à sa Famille, ne lui aviez-vous pas promis de lui engager votre foi. Elle va paroître devant vos yeux, me répondit le Comte, c'est d'elle que je veux que vous appreniez, s'il fût jamais un Amant plus fidele que moi. Vous jugerez, après l'avoir en-

entendu parler, si rien a été capable d'ébranler ma constance.

MON Amant me parloit encor, lorsque la Marquise, accompagnée de l'aimable Zomine & du généreux Hagdi, entra dans ma chambre. Ce que le Comte venoit de me dire ne me laissoit plus aucun soupçon inquiétant. J'avois rendû toute ma tendresse à la jeune Musulmanne. Je m'y croyois d'autant plus engagée, que je n'avois pas oublié que l'on m'avoit dit que mon Amant lui devoit sa liberté. C'étoit elle qui le rendoit à mes vœux, comment aurois-je pû tenir renfermés dans mon cœur les sentimens de reconnoissance dont j'étois pénétrée? Je me jettai au col de mon aimable bienfaitrice, (car quelle raison n'avois-je de l'appeller de ce nom) & je l'accablai des plus vives caresses. Elle y répondit par les siennes, mais elles étoient accompagnées de soupirs,

pirs, dont il m'étoit aisé de démêler la cause. Et aurois-je pû lui en faire un crime? Je ne pouvois douter qu'elle ne se fût éprise d'un amour bien tendre pour le Comte. Peut-être se flatoit-elle qu'il n'opposeroit pas toujours une égale insensibilité à ses desirs? Ne pouvoit-elle pas croire, que, lorsqu'il auroit perdu toute espérance de me voir rendue à ses vœux, mon souvenir commenceroit à s'effacer de son esprit, & qu'elle occuperoit dans son cœur la place que j'y avois tenue? Et un heureux hazard me rend à mon Amant, quelle source de désolation pour l'aimable Zomine! Ainsi les soupirs, qui lui échappoient, ne me surprenoient point; mais elle va bien-tôt m'apprendre elle-même que son sort étoit bien plus à plaindre encor que je ne croyois, & ce qu'elle m'apprendra achevera de dissiper les
ja-

jaloux soupçons qui m'avoient alarmée.

LE Comte, après avoir donné bien des momens à s'ennivrer du plaisir que ma vûe lui cauſoit, me fit cent questions différentes, ſans me laiſſer le tems de ſatisfaire à aucune. Il me parloit du cruel Baron, & de ma perfide Gouvernante, il me demandoit où mon Ravisseur m'avoit conduite, & ce qu'il étoit devenu? Comment j'avois pû échaper à ſa violence? Il vouloit être inſtruit des perils où j'avois été expoſée, & par quel prodige j'en avois été délivrée? Il ſouhaitoit enfin que j'entraſſe dans un détail circonſtancié de toutes les aventures qui m'étoient arrivées durant près de trois années d'abſence. C'étoit-là me demander un récit qui ne pouvoit manquer d'être bien long. Je lui promis cependant de ne rien laiſſer à deſirer à

LA VERTU, *Livre VI.* 141
à sa curiosité; mais je remis à la
satisfaire après le souper dont l'heu-
re approchoit. La reconnoissance
m'engagoit à lui faire connoître
mes généreux Libérateurs, je le fis
en lui parlant avec éloge de Dom
Carlos & de Dom Inigo. Les ter-
mes lui manquerent pour leur té-
moigner la vivacité de sa gratitu-
de. Il ne l'exprima que par ses
transports, & par les touchantes
caresses dont il les accabla. Mil-
le fois il se jetta à leur col en leur
disant qu'il leur étoit redévable du
bonheur de ses jours; que sa vie,
que son sang, il étoit prêt à le don-
ner tout entier, pour se revancher
des obligations qu'il leur avoit. Je
n'oubliai pas aussi de lui faire con-
noître mes cheres Amies. Je lui
appris avec quelle ardeur elles s'é-
toient empressées à adoucir mon es-
clavage. En faloit-il davantage pour
les lui rendre aussi chères qu'elles
me l'étoient. Il laissa parler son
cœur

cœur, naturellement sensible & tendre, dans les remerciemens qu'il leur fit, & où il mit toutes les graces que la politesse peut prêter. Mais, s'il croyoit ne pouvoir se montrer trop reconnoissant pour les obligations que j'avois à mes Amies & à mes Libérateurs, il ne l'étoit pas moins pour celles dont il se disoit être redévable à l'aimable Marquise, & au généreux Hagdi. Il me présenta ce dernier, & m'en parla comme d'une homme à qui je ne pouvois refuser mon estime, & à qui il avoit accordé la sienne toute entiere. Mais, comme c'étoit à la charmante Zomine à qui il devoit particulièrement sa liberté, il s'étendit aussi davantage sur les louanges qu'il lui donna. Mais, parce que le Comte craignoit de réveiller dans mon cœur quelque sentiment jaloux, (& ce fut-là une réflexion qui ne m'échapa point) ces louanges n'eurent guères pour

ob-

objet que la bonté & la générosité de cette jeune Musulmanne. Que j'aurois bien voulu que son cœur eût pû s'ouvrir à la joye ! mais l'air de tristesse qui étoit répandu sur son visage, la langueur qui étoit peinte dans ses yeux, marquoit combien elle souffroit de se voir trompée dans les espérances dont elle avoit flaté ses vœux.

LA Marquise & Rosalie avoient de leur côté trop de sujets de s'affliger pour pouvoir partager ma joye. Il n'y avoit que Salim & Julie, qui, par l'attachement dont elles m'étoient liées, paroissoient la ressentir aussi vivement que moi. Mais j'oublie que j'ai à écouter le récit d'une foule d'avantures qui ne peuvent m'être indifférentes ; car, si le Comte étoit empressé d'apprendre les miennes, je n'étois pas moins curieuse de sçavoir tout ce qui lui étoit arrivé de plus intéressant.

ressant depuis le moment où j'avois été enlevée à sa tendresse, jusqu'à celui où le hazard, ou plutôt une faveur spéciale du Ciel venoit de me rendre à ses vœux.

JE n'attendis pas qu'il me fit ressouvenir que je lui avois promis de répondre à toutes les questions qu'il m'avoit faites. Dès que nous fûmes hors de table, j'entamai le récit qu'il m'avoit demandé. Je lui racontai comment j'avois été livrée entre les mains du cruel Baron par ma perfide Gouvernante, & comment ce traître avoit péri malheureusement. Je lui parlai de l'amour dont s'étoit épris pour moi le Capitaine du Vaisseau, sur lequel j'avois été transportée par mon Ravisseur; & je rapportai toutes les preuves que j'avois reçues de son attachement & de son respect. Je ne cachai pas que son procédé à mon égard avoit été si généreux, que je n'a-

n'avois pû m'empêcher de répandre bien des larmes lorsque je l'avois vû baigné dans son sang, après avoir courageusement exposé sa vie pour empêcher que je ne tombasse entre les mains du Corsaire Abdalen. Je passai ensuite à la vie que j'avois menée durant deux sans dans le Serrail. Je n'oubliai pas de faire du Grand Soliman le plus sublime éloge, & que de traits merveilleux n'eus-je pas à rapporter de la générosité, & de la grandeur d'ame de cet illustre Prince? Je conservois pour sa mémoire des sentimens de veneration & d'estime, que je ne craignis pas de faire éclater. Après avoir tracé son portrait, je fis celui du cruel Ibrahim. Je racontai tous les artifices auxquels j'avois été obligée d'avoir recours pour échapper à la violence dont ce Barbare menaçoit non innocence. Je terminai mon récit en rapportant ce que le

Tome III.

G

con-

courage de mes Libérateurs leur avoit fait entreprendre pour m'arracher du Serrail.

LE cher Comte m'avoit écouté avec une avidité proportionnée à la part que sa tendresse lui faisoit prendre à mes aventures. Je n'avois pû lui en faire la relation sans me représenter à ses yeux comme la plus tendre & la plus fidelle de toutes les Amantes. Que de critiques épreuves en effet où avoit été mise ma constance! mais celle de mon Amant avoit-elle été moins combattue? Que de tentations dangereuses qu'il n'avoit pû surmonter, que parceque sa fidélité & sa tendresse égaloit la mienne. J'aurois bien voulu qu'il n'eût pas fait languir le désir que j'avois d'être promptement instruite de tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le Baron m'avoit enlevée; mais je n'avois pû m'empêcher de donner près de deux heures au récit que
je

je venois de faire, & il étoit plus de minuit, lorsque je l'achevai.

LA crainte que j'avois d'incommoder mes Amies, en exigeant de leur complaisance qu'elles fissent violence au besoin qu'elles avoient de prendre du repos; ou, l'avouerais-je? l'apprehension où j'étois que le Comte ne retranchât une partie des choses qu'il avoit à m'apprendre, & dont le détail le plus circonstancié ne pouvoit être que très-intéressant pour moi, m'engagea de le prier à remettre au lendemain à contenter ma curiosité qui vouloit être pleinement satisfaite. Il ne faut pas demander si les plus agréables rêveries me déroberent tout le tems que je pouvois donner au sommeil. Et pouvois-je en regretter les douceurs? Que d'idées flatteuses que j'avois à repasser dans mon esprit! quel changement plus merveilleux que

celui qui arrive dans ma fortune. J'ai pû croire durant quelques momens que le Comte m'avoit été infidèle. L'on m'avoit dit ensuite qu'il avoit été submergé dans les eaux. Que de larmes ne m'avoit pas coûté ce raport auquel j'avois ajoûté foi ? Et, non seulement mes yeux ont le plaisir de revoir ce cher Amant que j'adorois ; mais sa constance a pû tenir contre les épreuves les plus critiques , & j'en suis assurée. Pour que l'on pût juger des transports de joye , auxquels mon cœur se livroit , il faudroit que je pussé faire connoître la tendre vivacité de mes sentimens pour le Comte. J'en ai fait le portrait dans les commencemens de ces memoires. Que l'on se le rappelle , & je ne craindrai pas d'être accusée d'une sensibilité dont je doive rougir. Mon amour étoit fondé sur l'estime , & mon Lecteur va convenir que mon
Amant

Amant méritoit bien la mienne toute entière. Il lui suffira pour cela d'entendre le récit qu'il va me faire de ses aventures.

LA Marquise & la belle Zomine avoient voulu prendre une chambre à côté de celle que j'occupois avec mes Amies. Elles eurent la politesse de prévenir la visite que je voulois leur faire. J'étois encor au lit lorsqu'elles vinrent me voir. Eh, quoi donc, me dit la Marquise en m'embrassant tendrement, la joye ne vous tient pas plus éveillée? Vous pouvez souffrir que le sommeil ferme vous yeux, tandis que vous ne devriez vous occuper que du bonheur qui vous attend? C'étoient-là des reproches que je ne méritois assurément pas, & que la Marquise ne m'auroit point faits, si elle avoit sù les douces reveries, auxquelles je m'étois abandonnée durant toute la nuit. Peut-être aussi entroit-il, dans ce qu'elle me disoit, un ton railleur dont je ne

m'aperçus pas ; car il est vrai , que , loin que mes yeux fûssent appesantis par le sommeil lorsqu'elle me parloit, ils étoient émerillonnés d'un feu qui marquoient que j'avois eu à faire durant la nuit quelque chose de meilleur que de dormir. Quoi, qu'il en soit, les reproches de la Marquise me firent rougir de ma paresse qui m'avoit retenuë au lit bien avant dans le jour. Je jettai à la hâte une robe sur moi, & je me levai.

LE Comte qui attendoit avec impatience qu'il fit jour chez moi pour voler où sa tendresse l'appelloit, ne sçut pas plutôt que j'étois visible qu'il me fit demander la permission de me voir. Il vint accompagné de mes deux Libérateurs & du généreux Hagdi. Je ne lui demandai pas comment il avoit passé la nuit, parce que j'étois assurée que les pensées, qui l'avoient occupées, ne lui eussent, comme à moi,

moi, ôté l'envie de goûter les douceurs de repos. Je me contentai de lire dans ses yeux la joye que ma vûe lui faisoit, & je lui laissai lire dans les miens celle dont j'étois transportée. L'on nous servit peu de momens après le chocolat. Je n'attendis pas que nous l'eussions pris pour dire au Comte, que, si quelque chose avoit été capable de troubler mon sommeil, ce n'avoit pû être que le désir impatient que j'avois d'entendre le récit qu'il m'avoit promis, & je lui demandai en grace de n'ômettre aucune circonstance, pour peu intéressante qu'elle fût.

Mon Amant ne fit pas languir mon impatience, & il commença ainsi sa narration. Je ne parlerai point, Madame, me dit-il, des transports de fureur & de désespoir, auxquels je me livrai lorsque j'appris la cruelle nouvelle de vôtre enlèvement. Il vous est

G 4

plus

plus facile de vous les imagine
qu'il ne me le seroit de les expri-
mer. Et ce qui mit le comble à
ma douleur, c'est que Madame de
Rambert, vôtre Parente, osa m'ac-
cuser d'être vôtre ravisseur. Ani-
mée d'un courroux qui la mettoit
hors d'elle-même, elle vint au Châ-
teau de mon Oncle, ne doutant
pas que vous n'y fussiez. Le jour
commençoit à paroître, & nous
n'étions pas encor levés que l'on
vint nous dire à mon oncle & à
moi, que Madame de Rambert ve-
noit d'arriver dans une chaise de
poste, & quel demandoit à nous
parler promptement. Je ne sçai,
me dit le valet qui m'annonça sa
visite, quel est le sujet qui ame-
ne ici cette Dame si matin; mais,
si j'en crois au trouble qui l'agite,
je crois qu'elle n'a pas des choses
bien consolantes à vous apprendre.
Elle éclate en plaintes, en murm-
res, & en menaces; mais il y a si
peu

peu de suite dans tout ce qu'elle dit, que je n'y ai rien compris. Tout ce que je sçai, Monsieur, c'est que si c'est contre vous qu'elle est courroucée, les titres de traître, de scélérat, de perfide, ne vous sont pas épargnés.

SAISI d'un étonnement, dont je ne pouvois revenir, je m'habillai à la hâte pour voler auprès de vôtre Parente. Quel état plus affreux que celui dans lequel elle s'offrit à mes yeux? La rage, la fureur, le désespoir, étoient peints dans les regards qu'elle me lança. Scélérat, me dit-elle, tu as donc cherché à me couvrir de honte & d'infamie? Je n'ai point voulu t'accorder ma Nièce, & tu as eu la cruelle insolence de me l'enlever; mais tu me la rendras, & tu n'échapperas pas par-là au supplice honteux dû à ton crime. Comme je sçavois que vôtre Parente n'avoit pas pour vous un grand fond

de tendresse, & que je soupçonnois qu'elle vous eût renfermé dans un Couvent, je m'imaginai qu'elle cherchoit à me tromper par les dehors d'une feinte colére; &, vivement piqué de ce qu'elle venoit de me dire, je lui répondis brusquement que je m'étonnois fort qu'elle m'eût jugé propre à être la dupe de ses artifices. Mais elle recommença à m'accabler de nouveaux reproches, & le prit sur un ton si menaçant, en ne cessant de faire des cris après vous, que je ne pûs plus douter de la sincérité de sa douleur.

CE fut alors, que, ne me possédant plus moi-même, j'aurois attenté à ma vie, si Monsieur de Montin, qui survint dans le moment que je tirois mon épée, n'eût calmé les mouvemens de fureur qui m'agitoient. Ah! Monsieur, m'écriai-je, laissez moi finir ma misérable vie. Il n'est plus pour moi d'espérance
de

de félicité. Madame vient de m'apprendre que sa chere Nièce lui a été enlevée. Elle a pu me soupçonner de ce crime: O Dieux! fera-ce assez des plus cruels tourmens pour punir celui qui en est coupable? L'effusion de tout son sang pourra-t-elle assouvir la juste rage qui m'anime? Ah! Madame, ajoûtai-je en m'adressant à votre Parente, votre douleur, votre colere ne peut egaler la mienne. Nos intérêts sont communs. Souffrez que je cours à la vengeance; mais, pour en assurer le succès, hâtez-vous, je vous prie, de me dire comment est arrivé le barbare malheur que vous venez de m'annoncer. Ce que vous m'apprendrez me fera juger des mesures que j'ai à prendre, pour que le traître, que j'ai à immoler à ma fureur, n'échappe pas à mes poursuites.

EH! que puis-je vous dire,
Monsieur, me repondit Madame

de Rambert, qui me voyoit trop courroucé pour pouvoir douter de mon innocence? Il étoit deux heures après minuit lorsque ma Femme de chambre est venu me reveiller en sursaut, pour m'avertir que ma Nièce & sa Gouvernante n'étoient point encor rentrées dans le Château, qu'on les avoit vû s'aller promener sur le bord de la mer, qu'on les avoit cherchées long-tems de tous côtés, & qu'on ne les avoit point trouvées. J'ai ordonné à mes Gens de se disperser, mais leurs recherches ont été inutiles. Je n'ai point douté que ma malheureuse Parente n'eût été enlevée, & je ne vous cache pas que mes soupçons ne sont tombés que sur vous seul. Je pourrois me plaindre, Madame, lui repondis-je, de ce que vous avez pensé d'une manière si injurieuse à ma gloire. Peut-être réussirai-je à vous donner de moi des idées différentes? Mais
les

les momens me font chers , souffrez que je les employe à assurer nôtre commune vengeance, & attendez ici le succès de mes soins. Vous verrez que mes poursuites n'auront pas été inutiles. J'avois un Rival, je veux éclaircir les doutes que j'ai à son sujet.

MON Oncle convint avec moi que mes soupçons étoient bien fondés, & sans perdre de tems, nous montâmes à cheval, & nous nous fîmes suivre de la plus grande partie de nos Domestiques, à qui nous ordonnâmes de s'armer chacun de deux pistoles. Madame de Rambert remonta en chaise pour retourner à sa terre, & nous lui promîmes que la journée ne se passeroit pas sans qu'elle scût quel auroit été le succès de nos recherches. Nous volâmes au Château du Baron, moins dans l'espérance de vous y trouver, que dans celle d'apprendre de quelques-uns de ses

gens le lieu où ce traître vous auroit conduit. Nous trouvâmes les portes de son Château fermées, & nous frapâmes inutilement, personne ne se présenta pour répondre; de façon que nous fûmes obligés de les enfoncer. Nous ne trouvâmes qu'un vieux Domestiques, qui, epouvanté à la vûe d'un nombre d'hommes armés, voulut fuir; mais nous ne lui en laissâmes pas le tems. Nos gens se saisirent de lui; me l'ayant amené, je lui demandai où étoit son maître? Et souviens toi, lui dis-je d'un ton menaçant, que si tu me caches la vérité, je ne te donne pas une heure de vie. Helas, Monsieur, me répondit-il tout tremblant, comment voulez-vous que je vous dise ce que je ne sçai pas? je suis l'Intendant de cette terre, j'en fais valloir les revenus, sans m'embarasser de ce que fait le maître qui m'a attaché à son service. Il est parti hier

hier de ce Château, suivi de tout son monde, il m'a dit qu'il alloit faire un voyage qui peut-être seroit bien long. Je ne me suis pas informé quel en seroit le terme. Il m'a donné ses ordres, & je tâcherai de les exécuter. C'est fort bien, reprit Monsieur de Montin; mais, si ton maître a un long voyage à faire, il t'aura sans doute dit où tu dois lui envoyer de l'argent, & où il faut que tu lui écrives pour lui rendre compte de ton administration.

CETTE question déconcerta un peu le vieil Intendant. Son embarras me fit juger que par les menaces nous pourrions en arracher les éclaircissimens que nous désirions. Et, tout de suite, j'ordonnai à deux de mes gens de le lier étroitement, & qu'un d'eux le prit en croupe derrière lui. J'aurois bien pû ne pas remettre
à

à un autre tems l'interrogatoire que j'avois à lui faire subir. Effrayé de l'ordre que je venois de donner, il s'étoit jetté à mes genoux, & m'avoit promis de ne me rien cacher de tout ce qu'il sçauroit. Mais je voulois que ce fût en présence de Madame de Rambert qu'il confessât tout ce qu'il avoit à m'apprendre. Nous le conduisîmes donc devant vôtre Parente, & je sçus si bien, où l'intimider, où l'encourager par les grandes récompenses que je lui promis, qu'il m'apprit tout ce que je voulus sçavoir. Il me dit que son Maître, accompagné de trois valets à qui il avoit ordonné de se masquer, étoit parti environ à minuit du Château pour enlever une jeune Demoiselle dont il étoit amoureux, & qu'elle devoit lui être livrée par sa Gouvernante; que son dessein étoit de l'enmener à Cadix, où il avoit ordre

ordre de lui écrire, & de lui faire tenir les revenus de sa terre. Il ajouta que le Baron n'avoit différé votre enlèvement, que parce qu'il avoit été obligée d'attendre le départ d'un Vaisseau qui devoit faire voile pour l'Espagne.

VOILA, Messieurs, nous dit l'Intendant en achevant de parler, tout ce que j'avois à vous apprendre. Si vous doutez de ma sincérité, je suis en votre pouvoir, ordonnez que je sois enfermé, ou gardé à vûe, jusques à ce que par les perquisitions que vous ferez, vous vous soyez instruits de la vérité de ce que je viens de vous dire. Je n'en étois, hélas ! que trop persuadé ; &, ce qui me desespéroit, c'est que je ne voyois pas qu'il me fût facile de vous donner un secours assez prompt. Si votre Ravisseur eût pris la route de terre, j'aurois pu me flatter que deux jours ne se seroient

roient pas passés sans que je vous eusse arrachée d'entre ses mains, & sans avoir lavé son crime dans son sang; mais la mer pouvoit le dérober durant quelque tems à mes poursuites. Il ne me restoit cependant point d'autre parti à prendre que celui de m'embarquer promptement. Mon Oncle donna ordre à ses gens de visiter les ports de la Bretagne, pour sçavoir s'il n'y auroit pas quelque Vaisseau qui dût partir bien-tôt pour l'Espagne; &, dans la supposition qu'il y en eût quelqu'un, il voulut que l'on promît au Capitaine tout ce qu'il demanderoit, s'il s'engageoit à hâter son départ. Il s'en trouva heureusement un, qui, moyennant une somme de mille écus dont on convint avec lui, consentit de se mettre en mer dès que le vent le permettroit. Notre embarquement ne fut différé que de deux jours. Je partis en promettant

tant à Madame de Rambert que je ne retournerois que lorsque je pourrois vous remettre entre ses mains.

MAIS, Madame, ajouta le Comte en interrompant son recit, c'est ici une justice que je dois rendre à votre Parente; non, jamais je n'ai vû douleur pareille à la sienne. Elle se reprochoit amèrement le malheur qui vous étoit arrivé, & elle ne pouvoit se le pardonner. Elle ne cessoit de répéter votre nom, & elle ne pouvoit le prononcer sans répandre des torrens de larmes. Chere & aimable Geneviève, disoit-elle, pourrez-vous oublier que je n'ai jamais été pour vous qu'une Parente dénaturée; que, peu contente de m'être toujours opposée à votre bonheur, j'ai pû vous précipiter dans les maux qui vous accablent? De combien de fautes ne m'a pas rendu coupable mon injuste jalousie? Ah! qu'il

qu'il me fera doux, lorsque vous serez rendue à mes vœux, de pouvoir par mille preuves que je vous donnerai de ma tendresse, vous faire perdre le souvenir des sujets de plaintes qui peuvent vous animer contre moi! Partez, généreux Comte, continuoit-elle en m'adressant la parole. Si votre bonheur dépend d'unir votre sort à celui de mon aimable Nièce, je vous promets de ne plus opposer aucun obstacle à vos desirs. N'oubliez pas que je ne commencerai à respirer, que lorsque vous m'aurez rendu celle que je ne puis cesser de pleurer. Disposez de tous mes biens, ils ne sont plus à moi, ils sont à votre Amante; employez les tous, s'il le faut, à sa délivrance. Mais c'est en retarder le moment que de vous retenir. Partez, aimable Comte, ajoûta votre Parente en se jettant à mon col, & en arrosant mon vi-
sa-

sage de ses pleurs, vous sçavez à quel prix vous pouvez me rapeller à la vie.

NE pouvoit-elle pas se reposer sur la vivacité de mon amour. Je pris congé d'elle en lui réitérant les promesses que je lui avois faites ; & je vins m'embarquer à Brest, ne me faisant accompagner que de deux domestiques. Le vent ne s'accorda pas avec mes desirs ; s'il ne nous fut pas entierement contraire, il nous favorisa si peu, que nous employâmes plus de quinze jours à faire deux cent lieuës. Nôtre Capitaine m'avoit dit qu'il connoissoit parfaitement le Vaisseau qui vous portoit, parce qu'il sçavoit que depuis trois semaines il n'y en n'avoit qu'un seul qui eût mis à la voile pour l'Espagne ; & il m'avoit promis, que, si nous étions assez heureux pour le rencontrer, il ne lui laisseroit continuer sa
rou-

route que lorsque je vous aurois arrachée d'entre les mains du perfide Baron. Et, comme il m'avoit donné des marques auxquelles je pourrois connoître moi-même le Vaisseau qui vous portoit, je n'eus point d'autre occupation durant tous le reste de la navigation que de me tenir jour & nuit sur le tillac, & de promener continuellement mes regards de tous côtés; mais je les fatiguois inutilement.

Je me flattai que je vous trouverois à Cadix; mais quelle fut ma désolation, lorsqu'en y arrivant j'appris que depuis plus d'un mois il n'avoit paru aucun Vaisseau François dans le port? Que d'affreux sujets d'inquiétudes qui me desespéroient! Aviez-vous fait naufrage? Etiez-vous devenuë l'esclave de quelque Corsaire? Ou m'étois-je laissé tromper par le domestique de votre Ravisseur? peut-être avoit-il pris une route opposée à celle
que

que j'avois tenue? Incertain sur le parti que je prendrois, je me déterminai après bien des réflexions à demeurer quinze jours à Cadix, dans l'esperance d'y apprendre quelques nouvelles du Vaisseau où vous aviez été entraînée. Je donnai ordre à mes deux Domestiques de ne point quitter le port, & d'y faire de continuelles recherches, qui pussent me procurer quelque éclaircissement; mais ils se donnerent des soins inutiles. J'avois écrit à Madame de Rambert & à mon Parent, parce que j'espérois qu'ils auroient peut-être fait de leur côté quelque découverte qui me tireroit d'inquiétude; mais les réponses, que j'en reçus, m'apprirent que leurs perquisitions n'avoient pas eu un meilleur succès que les miennes. La violence de mon tendre amour m'auroit-elle permis d'abandonner mon entreprise? Les
ex-

extrémités de toute la terre, je voulois les parcourir, avant que de renoncer à l'espérance de vous voir renduë à mes vœux. Je voulus commencer mes courses par les côtes d'Italie, je ne séjournois dans les villes maritimes qu'autant de tems qu'il en falloit pour faire les recherches les plus exactes. Aucun des Vaisseaux François, qui étoient dans les ports, où je me transportasse dans l'espérance d'y recevoir quelque éclaircissement, & je ne faisois guères moins de voyages sur terre que sur mer; & les uns & les autres m'étoient également inutiles, & également dangereux.

JE ne rapporterai pas bien des perils, où je fus exposé. Je ne parlerai que de quelques-uns, d'où je n'ai pû être tiré que par un secours spécial du Ciel. Je venois de Rome à Naples, je cou-
rois

rois la poste avec mes deux valets, nous traversions une forêt presque toujours remplie de voleurs & d'assassins; nous n'y eûmes pas fait deux cent pas, que des cris perçans, qui exciterent ma pitié, vinrent frapper mes oreilles. Je crus démêler la voix d'une jeune personne que des scélérats immoloient à leur brutale violence. J'ordonnai à mes gens de tenir leurs armes prêtes, & je cours à bride abatuë vers l'endroit d'où j'avois entendu du bruit. Quel spectacle, o Dieux, plus touchant que celui qui s'offrit à mes regards! Je vois une jeune personne que trois hommes armés attachoient inhumainement à un arbre, tandis qu'un quatrième, & qui paroissoit être le maître de ces scélérats, se disposoit à faire violence à cette innocente victime. Barbares, m'écriai-je en m'approchant d'eux, tenant d'une main mon épée & de l'autre un

Tome III.

H

pif-

pistolet, ou attendez-vous à vous voir arracher la vie, ou laissez.... Mais je n'eus pas le tems d'achever. Le plus apparent de ces traîtres ne me répondit que par un coup de feu, dont je ne fus blessé que légèrement. Il se disposoit à m'en tirer un second; mais je le prévins, & le coup que je lui lâchai l'étendit baigné dans son sang. Mes deux valets n'étoient pas demeurés oisifs. Un d'eux avoit été renversé de son cheval, ayant été blessé dangereusement; mais son Compagnon n'avoit pas tardé à le venger, il avoit ôté la vie à deux de ces barbares, & avoit forcé le troisième à chercher son salut dans la fuite.

N'AYANT plus d'ennemis à combattre, je volai auprès de la jeune inconnue, que je trouvai couchée à terre sans force & sans sentiment. Les superbes habits, dont elle étoit vêtue, me firent juger que

que ma pitié m'avoit intéressé en faveur d'une illustre infortunée. Pour lui faire reprendre l'usage des sens, je l'agitai durant quelques momens; mais elle ne donnoit aucun signe de vie. Mon valet de chambre me présenta une petite phiole, remplie d'une liqueur, dont il me conseilla de faire avaler quelques gouttes à la jeune Dame que je tenois entre mes bras. j'en eus à peine versé quelques larmes dans sa bouche, que ses yeux recommencerent à s'ouvrir à la lumière. En continuant le même remede, je vins à bout de lui faire reprendre quelque force. Généreux inconnu, me dit-elle, je vous dois la conservation de ma vie & de mon honneur. Ne laissez pas votre ouvrage imparfait, conduisez moi auprès de ma Sœur, venez recevoir ses remercimens & les miens; mais pourrons-nous vous en faire qui égalent la grandeur du bien-

fait dont je vous suis redevable? Mais, dites moi, n'êtes vous point blessé? Que je serois fâchée que votre générosité vous eût coûté... Eh! Madame, lui répondis-je en l'interrompant, ne me seroit-il pas glorieux, si, pour vous arracher aux perils qui vous environnoient, j'avois perdu la vie; mais j'ai été assez heureux pour l'ôter au scélérat qui vous menaçoit d'une brutale violence, & deux de ses gens ont eu le même sort. Je n'ai eu qu'un de mes valets blessé, & je ne sçai si sa vie est hors de danger. Voyez, Monsieur, reprit la jeune inconnue, si on peut le transporter dans le Château, où je vous prie de me conduire. Nous n'en sommes éloignés que de deux lieues. Ne demeurons pas plus long-tems dans cette funeste forêt, nous n'y sommes pas en sûreté. Je lui demandai si elle se sentoit assez de force pour se tenir à cheval, ou si elle

vous

vouloit que je la prisse en croupe derrière moi. Elle accepta ce dernier parti, & me dit le chemin que nous devions prendre pour nous rendre à la campagne de sa Sœur.

CE fut une nécessité pour moi de laisser dans la forêt celui de mes valets qui avoit été dangereusement blessé, & qui ne pouvoit se soutenir. Il auroit fallu lui trouver, ou une litière, ou des hommes qui le portassent sur des brancards; & je ne pouvois lui donner ce secours, que lorsque je serois arrivé au Château de la Dame que je venois de délivrer. Ce fut par-là que je commençai dès que je l'eus remise entre les mains de sa Sœur, apellée la Comtesse de Piombelli, jeune Veuve, agée de vingt-deux à vingt-trois ans. Je n'entreprendrai pas de faire son portrait, je me contenterai de dire que si mon

H 3 cœur

cœur n'avoit été possédé tout entier par le cher objet que j'adorois, il ne lui auroit pas été possible de se défendre de quelque tendre sentiment à la vûe de cette aimable Veuve. Je la trouvai fondante en pleurs au milieu de ses femmes, qui cherchoient vainement à la consoler de l'enlèvement d'une chère Sœur, qu'elle aimoit plus qu'elle même. Put-elle la voir rendue à sa tendresse, sans en mourir de joye? Elle se jetta au col de l'aimable Dona Clara, (c'est le nom de cette chere Sœur) la tint longtemps serrée tendrement entre ses bras, sans avoir la force de prononcer d'autres paroles que celles-ci, qu'elle répéta mille fois: Ah! ma Sœur, ma chere Sœur, est-ce vous que je revois? Dois-je m'en fier au raport de mes yeux? Si vôtre joye est extrême, lui répondit Dona Clara, c'est à la générosité de cet illustre inconnu que vous en êtes
re-

redevable. Je lui dois la conservation de ma vie, & celle d'un bien encor plus précieux. C'est Monsieur, qui m'a arrachée à la brutale passion de mon Ravisseur. Attachée à un arbre, je ne pouvois plus éviter l'infame violence, dont étoit menacée mon innocence, lorsque Monsieur, attiré par les cris perçans que je pouffois, est volé à mon secours. Je lui ai vû exposer courageusement sa vie pour ma délivrance. Et, tout de suite, elle raconta quel avoit été le succès du combat que j'avois été obligé de livrer.

LA Comtesse n'avoit pû entendre le recit de Dona Clara sans l'interrompre plusieurs fois, pour m'exprimer sa reconnoissance par les actions de graces les plus obligeantes. Voulez-vous, Monsieur, me dit-elle, mettre le comble à mon bonheur? procurez moi la consolation de pouvoir ne pas de-

meurer ingrate à vôtre égard. Ce n'est pas que j'espère que rien puisse me revancher de ce que je vous dois ; mais je me croirai heureuse, si vous me fournissez quelque occasion de vous prouver que je vous suis entièrement dévouée. Promettez nous du moins que vous nous accorderez le plaisir de vous posséder durant quelque tems. Ce feroit, Madame, lui répondis-je, avec une joye extrême que je profiterois de l'honneur que vous voulez bien me faire ; mais une Amante que j'adore, & que je dois arracher d'entre les mains d'un cruel Ravisseur, ne me laisse aucun moment dont je puisse disposer. Depuis plus de trois mois je cherche le traître qui l'a enlevée, & mes poursuites ont été jusqu'à présent inutiles ; mais le barbare, fût-il caché dans les entrailles de la terre, n'échappera pas à ma vengeance. Eh, bien ! Monsieur, reprit

prit la Comtesse, c'est pour l'intérêt même de vôtre amour que vous devez nous accorder la grâce que nous vous demandons, ma Sœur & moi. Vous ne perdrez point le tems que vous nous donnerez. Ma fortune égale ma naissance. J'appartiens à une Famille puissante. Vous n'avez qu'à me nommer les endroits, où vous voulez que j'envoye. Ceux que je choisirai, engagés par mes libéralités & par les grandes recompenses que je leur promettrai, feront par mon ordre les plus exactes recherches, & qui réussiront peut-être mieux que celles que vous avez faites & que vous feriez.

MAIS aurois-je pû, chere & aimable Geneviève, me dit le Comte, me reposer sur un autre que sur moi du soin de finir vos malheurs? Ainsi je remerciai la Comtesse de l'offre généreuse qu'elle me faisoit, & dès le lendemain j'aurois con-

H s ti.

tinué mes courses, si la maladie de mon valet ne m'avoit obligé de différer mon départ de quelques jours. C'étoit un garçon qui m'étoit cher, non seulement à cause de son zèle extrême pour mes intérêts, mais parce que je le regardois comme un homme de résolution & de courage, & dont le secours pouvoit m'être nécessaire. Les Chirurgiens, qui visiterent ses playes, me promirent que dans moins de quinze jours elles seroient parfaitement guéries. Dona Clara & la Comtesse, pour me consoler de ce retardement, firent partir un de leurs domestiques pour Naples avec une lettre pour le Comte Piombelli leur Oncle, par laquelle, après l'avoir instruit des obligations qu'elles m'avoient, elles le prioient de faire choix de dix ou douze personnes de confiance, qui pussent s'acquitter de quelques commissions importantes dont j'avois à les char-

charger, & de les envoyer promptement au Château. Le Comte vint lui-même le lendemain m'offrir ses services. Je lui dis quel étoit le dessein qui m'avoit amené en Italie. Il ne pût me cacher qu'il n'y avoit pas grande apparence que je pûsse réussir; que bien volontiers cependant il s'engageoit à envoyer dans tous les Ports d'Italie, que je n'avois pas encor visités, des hommes dont le zèle & la discrétion lui étoient connus, & qui s'acquitteroient avec ardeur de la commission dont ils les chargeroit de ma part; & que je pouvois être assuré que je serois exactement instruit de tous les Vaisseaux qui depuis trois mois auroient paru sur les côtes. Mais de quel succès pouvoient être suivies toutes ces recherches? Elles ne pouvoient servir qu'à me donner quelque foible lueur d'espérance. J'acceptai cependant avec re-

connoissance les offres du Comte, qui retourna le même jour à Naples pour faire choix des personnes qu'il m'avoit promis d'envoyer en differens Ports d'Italie.

DONA Clara & l'aimable Comtesse essayèrent inutilement de me distraire de la noire mélancholie, où j'étois plongé. Je puis dire qu'il n'y avoit que la politesse qui pût m'engager à jouir de leur conversation, quelque amusante qu'elle fût. Je n'avois pas encore eu la curiosité de demander à Dona Clara qui étoit le scélérat dont je l'avois délivrée, & je l'ignorerois encor si, sans que je l'en eusse priée, elle ne m'eût raconté son histoire.

IL est juste, Monsieur, me dit-elle, pour que vous jugiez des obligations dont je vous suis redevable, que je vous fasse connoître le barbare, à la fureur duquel vous m'avez arrachée. C'est le Marquis de Torvillio, fils du Duc de ce
nom.

nom. La première fois qu'il me vit ce fut dans un bal, que donnoit le Vice-Roi. Je ne sai si la vûe de mes foibles charmes fit quelque impression sur son cœur, mais je ne crois pas d'avoir jamais vû un exerieur plus rebutant que le sien ; je ne fus pas maîtresse de calmer les mouvemens d'antipathie qui s'éleverent dans mon cœur en le voyant. C'étoit-là cependant le premier Amant que l'amour me destinoit. Je remarquai que le Marquis avoit sans cesse les yeux attachés sur moi. Je ne sçai si je lui jettai quelques regards, mais je suis assurée qu'ils ne lui apprennoient pas des choses bien consolantes. J'affectai même, pour n'avoir pas présent à la vûe un objet qui me déplaisoit, de quitter la place que j'occupois, & d'en aller prendre une qui me déroboit aux yeux du Marquis ; mais je n'en fus que plus exposée à ses importuni-

tés. Il venoit de danser avec la Princesse de Pignamonté, m'attendois-je qu'il dût s'aviser de me présenter la main? Quel fut mon étonnement de le voir s'approcher de moi, pour me prier d'une grace que je n'étois guères d'humeur de lui accorder? Je m'excusai sur ce que j'étois fatiguée de façon à ne pouvoir me soutenir. Eh bien, Madame, me répondit-il, nous ne ferons, si vous le voulez bien, que quelques pas de danse, & j'aurai ensuite l'honneur de continuer avec vous l'entretien que mes regards ont commencé. Je ne sçai, Monsieur, lui répondis-je, s'ils m'ont parlé; mais je sçai que je n'en ai point entendu le langage, & peut-être m'en ont ils tenu un, dont je me serois offensée si je l'avois compris.

Le ton, dont j'accompagnai ces paroles, déconcerta un peu le Marquis. J'aurois bien voulu que la
poli-

politesse m'eût dispensée de danser avec lui; mais je ne pouvois le refuser, sans lui faire un affront, que l'éclat de sa naissance demandoit que je lui épargnasse. Je me ferois crû heureuse, si j'en avois été quite pour cette complaisance; mais j'eus à essuyer sa fatigante conversation. Il me fit la grace de me dire qu'il m'aimoit, & donna mille louanges à mes charmes; mais quelles me parurent grossières & insipides! Aussi n'y répondis-je que par un silence dédaigneux. Le Marquis, qui étoit pétri d'orgueil, & qui s'imaginait que je devois être bien glorieuse des hommages qu'il me rendoit, eut peine à me cacher le dépit dont mes dédains l'animoient. Il eut l'insolence de me demander si je sçavois qu'il étoit le fils du Duc de Torvillio, & il ajoûta d'un ton de suffisance, qui ne servit qu'à le rendre plus méprisable à mes yeux, qu'il pensoit.

soit que j'aurois dû faire un accueil un peu plus gracieux à ses tendres déclarations. Il est vrai, Monsieur, lui répondis-je d'un ton railleur, que j'ai vraiment grand tort; car, comment donc, le fils de Monsieur le Duc de Torvillio me fait l'honneur de m'adresser des vœux, & je ne le remercie pas d'une si glorieuse faveur? Oh! voilà une ingratitude qui ne se pardonne point du tout, & je vous conseille, Monsieur, de me discontinuer des soins dont je méconnois le prix.

L'ON peut juger que l'orgueilleux Marquis ne s'accommoda pas de cette raillerie. Il avoit l'esprit trop bouché, & l'humeur trop brutale, pour pouvoir y répondre autrement que par quelques grossièretés. Je ne m'en offensai aucunement, parce qu'elles sembloient m'annoncer que ce seroient les dernières que j'aurois à essuyer. Mais je me trompois, ce n'étoit là que
le

le commencement des importunités dont j'étois menacée. Je ne ſçai par qui le Marquis étoit averti de tous les pas que je faisois; mais, par-tout où j'étois, au temple, à la promenade, au spectacle, il s'offroit ſans ceſſe à mes yeux; &, ſans ſe laiſſer rebuter par les marques que je lui donnois de mon mépris & de mon indifférence, il ſembloit prendre plaisir à en recevoir de nouvelles. Je le ſervois au gré de ſes deſirs; car mes dédains augmentoient à proportion de ſes importunités. Il ſ'imagina que mon indifférence pourroit tenir contre les lettres touchantes qu'il ſe mit en tête de m'écrire; mais il ne pouvoit malheureusement exprimer que les ſentimens de ſon cœur, & ces ſentimens n'étoient rien moins que délicats & généreux. Il ne me parloit dans ces lettres que de ſon rang, de ſes richesses, de ſa naiſſance,

&

& du sort brillant qu'il pouvoit me faire, & qu'il me faisoit la grace de me promettre, si, sensible à mon intérêt, je repondois aux favorables intentions qu'il avoit pour moi. N'étoit-ce pas là un langage bien capable de m'attendrir? Aussi ne daignai-je pas y répondre.

Mais, le Marquis ne cessant de me fatiguer, je jugeai que, pour rallentir son importune ardeur, je devois dans une lettre, que je lui écrirois ne lui rien cacher de ce que je pensois à son sujet. Mon dessein étoit de faire de lui un portrait qui fût parfaitement ressemblant, & ce portrait pouvoit-il manquer d'irriter celui à qui je le destinois? N'avois-je pas lieu de croire que c'étoit-là me brouiller irréconciliablement avec le Marquis? Peut-être m'accabla-t-il de tout son courroux; mais, soit qu'il ne pût se défaire de son amour, soit qu'il ne cherchât qu'à se venger de

de mes mépris, en me forçant malgré moi à unir mon sort au sien, j'appris que ce n'étoit plus de moi qu'il vouloit m'obtenir. Il se flat-
ta que mon Pere se laisseroit éblouir par le pompeux titre de Duchesse qu'il avoit à m'offrir. Il écrivit donc au Duc de Torvillio, qui faisoit son séjour ordinaire à Messine, pour obtenir son consentement. Le Duc, qui avoit pour le Marquis une aveugle tendresse, vint lui même à Naples, & fit une visite à mon pere, qui lui répondit, que, quoiqu'il fût très-sensible à l'honneur que l'Alliance qu'il lui proposoit feroit à nôtre Famille, il ne pouvoit cependant rendre de réponse précise avant d'avoir consulté mon inclination; que sa tendresse pour moi ne lui permettoit pas de faire violence à mon choix.

CETTE réponse ne laissoit guères d'espérance au Marquis; car il n'avoit que trop de preuves de mon
in-

indifference, & peut-être même de ma haine. Et la dernière démarche, qu'il venoit de faire sans ma participation, ne pouvoit servir qu'à l'acroître. Me serois-je imaginé qu'il eût dû conserver une passion, dont il ne pouvoit se promettre aucun succès? Le perfide ne m'aimoit pas, j'en suis assurée; & s'il m'avoit aimée, indigné de mes dédains, la fureur & la rage a-voient pris dans son cœur la place de l'amour, & lui inspirerent le barbare dessein qu'il a exécuté.

J'eus lieu durant six mois de triompher. Je ne remarquai plus que le Marquis fût empressé à suivre mes pas; &, lorsqu'il se rencontroit dans les endroits où j'étois, & où il pouvoit me parler, il ne m'entretenoit plus de sa passion. Ainsi je la crus entièrement éteinte, mais je vais être détrompée de mon erreur. Mon Pere me fut enlevé par une mort subite,

te, & la Comtesse ma Sœur perdit presque dans le même tems son Epoux. Toutes deux livrées à la plus amère douleur, nous quitâmes Naples pour nous retirer dans cette campagne, où nous nous proposons de passer nôtre année de Deuil. Pensois-je que mon innocence dût y être exposée aux plus grands perils?

LE Marquis avoit été informé du lieu de ma retraite, & sans doute avoit-il mis dans ses intérêts, ou ma Gouvernante, ou quelques-unes des femmes qui me servoient. Quoiqu'il en soit, il faut qu'il ait été instruit qu'il ne lui feroit pas bien difficile de m'enlever. Ma coûtume étoit de me promener seule des heures entières dans les allées du parc de ce Château. Là, je ne m'occupois que du triste souvenir de la mort d'un cher Père dont j'avois été idolâtrée. Il y avoit plus de trois
mois

mois que la Parque avoit tranché le fil de ses jours, & mes larmes n'étoient pas encor essuyées. Je craignois même tout ce qui pouvoit me distraire de ma douleur; & c'est-là la raison qui me rendoit la solitude aimable, & qui m'engageoit à ne me faire suivre d'aucune de mes Femmes, lorsque je venois dans le parc pour y promener mes tristes rêveries. J'y étois seule un jour lorsque je me vis tout à coup saisie par trois hommes masqués, sans avoir pû remarquer de quel endroit ils sortoient. L'un de ces traîtres me mit avec violence un mouchoir dans la bouche, & m'ôta par-là la force d'appeller à mon secours, tandis que les deux autres me prirent entre leurs bras, & me portèrent hors du parc. C'étoit-là où le cruel Marquis m'attendoit. Je fus livrée entre ses bras, sans que je pûsse me défendre des efforts qu'il fit

fit pour me tenir en croupe derrière lui. Et, pour que je ne lui échappasse pas, ses Domestiques, les cruels complices de sa barbarie, me lièrent de façon que je ne pouvois faire le moindre mouvement.

LES ténébres de la nuit favorisoient le dessein de mon Ravisseur, qui ne m'enlevoit que pour me couvrir de honte & d'infamie, en assouvissant sur moi sa brutale passion. Il poussa son cheval avec tant de vitesse que dans moins d'une heure nous eûmes fait plus de trois lieues. Il avoit choisi pour m'immoler à sa brutalité le plus épaïs de la forêt, & ce fut-là où le Ciel, juste vengeur de l'innocence, me fit trouver un défenseur généreux. Vous sçavez, Monsieur, ajoûta Dona Clara en finissant son récit, à quels perils j'étois livrée lorsque vôtre courage vous fit voler à mon secours. C'est
par

par le portrait que je viens de vous faire du scélérat, à la fureur duquel vous m'avez arrachée, que je veux que je vous jugiez de l'étendue de la reconnoissance dont je dois être pénétrée. Peut-être serez-vous surpris de ce que je n'ai pas encor publié que c'est à votre générosité, & à votre intrépide valeur, que je dois ma délivrance, il m'en coûte de vous dérober les louanges qui vous sont dûes; mais je ne pourrois vous faire connoître pour mon libérateur, sans avoir à trembler pour vos jours. Je vous ai parlé de la Naissance de mon Ravisseur, sa Famille a toute la faveur de la Cour; &, quoique vous lui ayez fait subir le juste châtimement de ses crimes, elle ne laisseroit pas que de venger sa mort, si elle en connoissoit l'auteur.

Vous allez voir, mon aimable Geneviève, me dit le cher Com-

Comte, que les craintes de Dona Clara n'étoient que trop bien fondées. La blessure de mon valet avoit été l'unique raison qui m'avoit empêché de continuer mes courses. Dès qu'il en fût parfaitement guéri, je ne songeai qu'à hâter mon départ; &, ce qui me le fit précipiter, c'est que j'appris que ceux que le Comte de Piombelli avoit envoyé dans différens Ports d'Italie étoient de retour à Naples, & que toutes les recherches, qu'ils avoient faites, ne pouvoient me donner aucun éclaircissement. Je ne voulus point profiter des offres généreuses que me firent la Comtesse & la reconnoissante Dona Clara. L'action généreuse, que j'ai à en rapporter, fera voir qu'il ne fût jamais un cœur qui poussât plus loin la gratitude & la sensibilité que le sien.

OUTRE que j'avois des lettres de change à toucher à Naples, je

Tome III.

I

vou-

voulois scavoir si je ne trouveroïs point quelque Vaisseau qui fit voile pour les côtes de Barbarie. J'avois visité inutilement celles d'Espagne & d'Italie, je ne sçavois si vous ne seriez pas devenue la malheureuse Esclave de quelque Corsaire, & c'étoit-là un doute desesperant que je voulois éclaircir. Je me flattois que, par le secours de nos Consuls François, je pourrois être instruit du nombre & de la qualité des Captives, qui avoient été conduites en Barbarie depuis un certain tems. Et j'étois résolu, eût-il dû m'en coûter mille fois le sacrifice de ma vie, de vous arracher d'entre les bras même du Sultan, si j'avois appris que vous eussiez été enfermée dans son Serail. Etoit-ce un pressentiment secret qui m'avertissoit que vous gémissiez dans l'esclavage? Mais, chere Geneviève, les Dieux qui vouloient vous rendre à ma tendresse

dressé n'ont pas permis que j'eusse la gloire de briser vos fers. Je devois moi-même en être chargé, & ce n'est pas là le plus grand malheur dont j'ai été accablé.

J'AI dit qu'un des scélérats, dont le Marquis s'étoit servi pour l'exécution de son infame dessein, avoit trouvé son salut dans la fuite. Il étoit revenu à Naples, où il reconnut mon valet de chambre qui avoit ôté la vie à deux de ses Camarades. Il le suivit, & sut que j'étois logé chez le Comte de Piombelli. Il en donna avis à la Famille du Marquis, à qui il apprit que c'étoit moi qui avoit tué son Maître ; mais il leur apprit sans doute en même tems que je n'avois exposé ma vie que pour sauver l'honneur d'une jeune Dame, menacée d'une brutale violence. Cela n'empêcha pas que les Parens du Marquis ne résolussent de

m'immoler à leur vengeance. Ils gagnèrent trois assassins, qui promirent d'épier mes démarches de façon que je ne pourrois leur échapper.

IL n'y avoit en effet que trois jours que j'étois arrivé à Naples, que, traversant une rue étroite, je me vis environné de trois meurtriers qui fondirent sur moi l'épée à la main, & qui me portèrent plusieurs coups avant que je pûsse les parer: mais, m'étant mis en état de me défendre, je les attaqua à mon tour avec tant de vigueur, que j'en étendis un à mes pieds baigné dans son sang. Mais, tandis que je retirois mon épée de son corps, je fus moi-même percé d'un coup qui me renversa. Les deux assassins qui venoient de m'attaquer, & qui croyoient m'avoir ôté la vie, prirent promptement la fuite. Je répandois cependant tout mon sang, & je serois mort infail-
li-

liblement, si je n'avois été rencontré par des Sbirres, qui, voyant à mes côtés un homme qui venoit d'être tué, me prirent entre leurs bras, & me portèrent en prison.

LE Juge, qui fut averti de ce meurtre, ordonna que l'on mît le premier appareil à mes playes, & remit au lendemain à m'interroger. Funeste délai qui faillit à me coûter la vie ! Les Parens du Marquis furent instruits du succès qu'avoit eu leur lâche entreprise. J'avois échapé aux meurtriers qu'ils avoient armés contre moi. Leur lâche fureur leur inspira un nouveau moyen de me perdre. Ils gagnèrent des faux témoins, qui déposèrent que j'avois attaqué cruellement le misérable à qui j'avois ôté la vie, & qui m'accusèrent encor d'un autre meurtre qui s'étoit commis cette même nuit-là. Peut-être ne m'eût-il

pas été impossible de prouver mon innocence, si mes Juges n'avoient été corrompus par les Parens du Marquis; & il m'étoit d'autant plus difficile de me dérober à leur vengeance, qu'ils étoient mes parties secrètes. Je fis avertir le Comte de Piombelli de ma détention. Il vint me parler en prison; mais, après que je lui eu raconté l'interrogatoire que j'avois subi, il ne pût s'empêcher de me dire qu'il ne seroit pas facile de me tirer d'affaire, vû que l'on ne pourroit convaincre de fausseté les témoins qui dépositoient contre moi. Il me promit cependant de les tenter, par l'espérance de quelque grande récompense, ou à se rétracter, ou à prendre la fuite; mais il ne put obtenir, ni l'un, ni l'autre. Les Juges continuerent contre moi leurs procédures, & j'étois bien assuré qu'ils n'en faisoient pas qui pussent m'être favorables. Ils ne vou-

vouloient pas même que les choses trainassent en longueur.

IL ne faut pas demander avec quelle ardeur Dona Clara & la Comtesse travaillèrent à ma délivrance. Dès qu'elles sçurent le malheur qui m'étoit arrivé, elles vinrent à Naples, & employèrent le crédit de leurs Parens & de leurs Amis, pour obtenir mon élargissement. Par les lettres qu'elles m'écrivoient chaque jour, & qui m'étoient rendues par mon valet de chambre, qui seul avoit permission de me parler & de me servir, elles m'instruisoient du train que prenoient mes affaires ; mais il s'en falloit de beaucoup que les nouvelles, qu'elles m'apprennent, eussent rien pour moi de fort consolant. Je fus même averti que j'étois menacé de perdre bien-tôt la tête sur un échafaut, ou d'être condamné à finir mes jours dans un

obscur cachot. Mais la reconnoissance dans un cœur généreux a-t-elle moins de force que l'amour. Je vais en rapporter un exemple trop cher à mon cœur, pour que le souvenir puisse jamais s'en effacer de ma memoire. Je reçus une Lettre de Dona Clara, par laquelle elle m'apprenoit que si je voulois me prêter aux moyens qu'elle avoit imaginés pour hâter le moment de ma délivrance, je pouvois compter qu'il n'étoit pas bien éloigné.

GÉNÉREUX Comte, me marquoit-elle, pourrois-je sans la plus monstrueuse de toutes les ingrattitudes oublier que je vous dois la conservation de tout ce que j'ai de plus cher? Combien ne dois je pas souffrir de vous voir exposé à mon occasion à de nouveaux dangers? Mais dût-il m'en coûter le sacrifice de ma vie, & de ma gloire même, qui m'est mille fois plus chere
que

que ma vie , je veux vous en arracher. Promettez moi seulement de ne pas vous opposer à un dessein que la reconnoissance m'a inspiré , & dont je me promets le plus heureux succès. J'aurai demain le plaisir de vous voir. Je m'offrirai à vos yeux sous un déguisement qui vous surprendra ; mais qu'il me sera doux de le prendre , puisque vous lui devez votre élargissement. Permettez moi de ne pas vous en écrire davantage. Je veux vous ménager le plaisir de la surprise. Souvenez-vous que demain , lorsque la nuit commencera à tomber j'irai vous faire mes remerciemens & mes adieux. Pour que vous ne soyez plus exposé à de nouveaux perils , en sortant de la prison vous serez conduit au Port , où vous trouverez un Vaisseau , qui , dès que vous serez sur son bord , fera voile pour la Provence. La tranquillité ne commencera à revenir dans mon cœur , que lorsque je vous scaurai éloigné

*gné de ces funestes lieux, où triomphe
le crime & l'injustice.*

JE ne sçavois guères quel pou-
voit être ce déguisement sous le-
quel la généreuse Dona Clara me
promettoit de s'offrir à ma vûe, &
auquel elle me disoit qu'étoit atta-
chée ma liberté. Mais j'étois bien
résolu de ne pas souffrir, que, pour
procurer ma délivrance, elle s'ex-
posât au moindre danger. Depuis
un mois que j'étois en prison, je
n'avois vû que mes Juges, & le
Chirurgien qui avoit pancé mes
playes, & dont je n'étois pas encor
bien guéri; car ce n'avoit été que
par une faveur spéciale que le Com-
te de Piombelli avoit pû obtenir
de me parler une seule fois. Il a-
voit bien demandé la même per-
mission; mais elle lui avoit été re-
fusée. Ainsi je ne voyois pas
comment Dona Clara s'y pren-
droit, pour me faire la visite in-
té-

téressante qu'elle m'avoit annoncée.

CE ne fut pas , comme l'on peut croire, sans bien des mouvemens d'une impatience inquiète que j'attendis l'heure, où je devois voir ma généreuse bienfaitrice. Le jour commençoit à faire place à la nuit lorsque j'entendis un bruit de clefs, qui m'annonçoient que l'on alloit ouvrir la porte de mon cachot; elle fut en effet ouverte par le Geolier qui introduisit auprès de moi un homme couvert d'un long manteau noir, & ayant sur la tête un chapeau qui lui cachoit la moitié du visage. Il portoit outre cela une longue perruque, & il avoit une barbe blanche qui lui descendoit sur la poitrine, & qui lui prêtoit un air vénérable. Comment aurois-je pû deviner qui étoit celui qui s'offroit à mes yeux? Le Geolier me dit que c'étoit un Consolateur charitable que le Ciel

m'envoyoit, & dont je devois écouter respectueusement les avis; & il se retira ensuite, ayant laissé cet inconnu avec moi.

Vous voyez, mon cher Comte, me dit Dona Clara, (car c'étoit elle qui se présentoit à ma vûe, sous ce déguisement qui la rendoit méconnoissable) que je suis exacte à vous tenir la parole que je vous avois donnée. Puisque tous les mouvemens que ma Famille s'est donnés pour votre délivrance ont été inutiles, j'ai crû que pour vous tirer d'ici je n'avois point d'autre parti à prendre que de venir y occuper votre place. Eh! vous croyez donc, Madame, lui repondis-je, que je puisse consentir à ce que votre générosité vous fait entreprendre? Non, non, je ne souffrirai point que vous vous chargiez des chaînes qui m'accablent. Et ne serois-je pas ingrate, me repartit cette
gé-

généreuse Dame , si je ne vous arrachois à des perils , où vous n'êtes exposé qu'à mon occasion ? ne mourrois-je pas de douleur , si je ne vous voyois sortir de ce cachot que pour monter sur un échafaut. Ah ! cette idée seule me fait frémir ; & c'est-là cependant , je ne puis vous le cacher , le sort injuste & barbare que vous prépare la Famille du cruel Marquis. Elle sçait que vous avez ôté la vie à mon Ravisseur , & la fureur qui l'anime contre vous ne peut-être assouvie que par vôtre mort. Voulez-vous calmer mes inquiétudes , ne vous opposez pas aux mesures que j'ai prises pour vous rendre la liberté. Par de riches présens j'ai gagné vôtre Geolier. Il ne lui étoit pas permis de souffrir que personne vous parlât , & encor moins que quelqu'un pût vous faire visite : mais l'entrée de la prison ne peut-être

refusée à un certain nombre d'hommes charitables qui n'ont d'autre emploi que celui de venir consoler les prisonniers, ceux sur-tout qui doivent se préparer à une mort prochaine. Et, c'est-là le cas où vos ennemis & les miens veulent vous mettre, mais dont la reconnoissance veut que je vous tire, & ne craignez pas que ce que je fais pour vous m'expose à aucun péril. Lorsque vous serez éloigné de ces lieux, je ne tarderai pas à me faire connoître. N'ayant plus à appréhender pour vos jours, j'avouërai que c'est vous qui avez fait perdre la vie à mon Ravisseur, que j'allois être immolée à sa brutale violence, lorsque votre générosité vous a fait voler à mon secours; que c'est à votre courage seul que je suis redevable de la conservation de mon innocence. Peut-être ma Famille sera-t-elle assez heureuse.

reu-

reuse pour faire repentir les Parens du Marquis des criminels complots qu'ils ont formés contre vôtre i. Généreux Comte, souvenez vous que les momens vous sont chers, fuyez promptement. Je vais me dépouiller de ces habits que j'ai pris pour me travestir. Ils vous serviront à pouvoir vous échapper sans peril de ces lieux. Vous trouverez au sortir de la prison deux hommes qui vous conduiront chez un de mes Parens. Vous prendrez-là d'autres habillemens, & vous vous rendrez incessamment au Port, où un Vaisseau doit mettre incessamment à la voile pour la Provence.

JE jugeai qu'il me seroit inutile d'opposer une plus longue résistance aux desirs de ma généreuse Liberatrice. Je quittai donc mes habits, pour prendre ceux qui avoient servi à son déguisement,

ment; &, après lui avoir exprimé ma reconnoissance par les plus vives actions de graces, je reçus ses adieux qu'elle ne pût me faire sans répandre bien des larmes.

JE trouvai, ainsi qu'elle me l'avoit dit, à la porte de la prison deux hommes, qui par des rues détournées me conduisirent à la maison d'un des Parens de Dona Clara. La premiere personne qui s'offrit à ma vûe, fut l'aimable Comtesse, qui, croyant pouvoir oublier en ma faveur les loix d'une trop sévère bienséance, se jetta à mon col, en me disant, que, puisqu'elle l'artifice de sa chere Sœur avoit réussi, elle n'avoit plus de vœux à former. Confus des marques de bonté dont cette Dame m'honoroit, je ne sçavois où trouver des termes pour lui en témoigner ma gratitude, & la Comtesse paroissoit être dans le même embarras. Non, généreux Comte,
me

me dit-elle, je n'entreprendrai point de vous faire des remerciemens qui soient proportionnés aux obligations dont je vous suis redevable. Si j'ai quelque regret, c'est de n'avoir pû dérober à ma Sœur la gloire de ce qu'elle vient de faire. Je voulois avoir la consolation de briser vos fers. J'ai disputé cet avantage à ma Sœur, & ce n'est pas sans peine que je le lui ai cédé. Mais vous aviez été son Libérateur; & elle n'a pas voulu souffrir que vous dussiez à une autre qu'à elle votre liberté. Partez, aimable Comte, les momens vous sont chers. Par une prompte fuite dérobez vous à la fureur de vos Ennemis. Si le Ciel exauce mes vœux, il veillera à la conservation de vos jours, & il me fournira l'occasion de ne pas demeurer ingrate à votre égard. Et n'est-ce pas moi, Madame, lui répondis-je, qui me trouve accablé de

de vos bontés, & toute ma vie ne doit-elle pas être employée à en conserver le précieux souvenir?

Vous l'avouërai-je, mon adorable Geneviève, me dit le Comte en interrompant son récit, je sentoïis qu'il étoit nécessaire que j'eusse sans cesse présente à mon esprit vôtre charmante idée, si je voulois empêcher que la vûe de l'aimable Comtesse ne fît quelque impression sur mon cœur. Je ne sçai si je me flatois, mais je croyois démêler dans ses regards, & dans les discours obligeans qu'elle me tenoit, quelque chose de plus que de la reconnoissance. Dans différens entretiens que j'avois eu avec elle, j'avois remarqué qu'elle avoit donné bien des soupirs à mes malheurs. Tantôt ses yeux, & tantôt son visage se couvroit d'un rouge modeste, lorsque mes regards rencontroient les siens. Plusieurs
fois

fois elle m'avoit demandé, si, lorsque j'aurois perdu toute espérance de vous voir rendue à mes vœux, je ne laisserois pas que de conserver toute la vivacité de mon amour? Je vous laisse à juger les réponses que je pouvois lui faire. Me trompois je? mais je croyois m'apercevoir que mes réponses, qui lui disoient qu'en perdant toute espérance mon amour ne perdrait rien de son ardeur, ne lui plaisoient pas. Mais la politesse pouvoit-elle m'engager à trahir les sentimens de mon cœur? On ne peut rien de mieux, repris-je, c'est-là me dire en passant que je dois vous tenir compte de votre fidélité, parce qu'elle a été mise à des épreuves bien dangereuses. Eh bien, je ne crains pas de vous promettre que vous n'aurez pas lieu de m'accuser d'ingratitude. Mais continuez, je vous prie; car il me tarde de vous voir hors de Naples, où

où vôtre vie n'est pas en sûreté. Je pourrois même ajoûter que je suis impatiente de vous voir faire vos adieux à l'aimable Comtesse.

Et voilà une inquiétude, me répondit le Comte, qui m'est trop injurieuse pour que je vous la pardonne. Mais, quoiqu'elle ne soit rien moins que bien fondée, je veux bien cependant vous en tirer. J'aurai néanmoins encor une fois à vous parler de la Comtesse. Elle me fit prendre des habits de matelot pour me rendre sur le Vaisseau qui m'attendoit, & où je trouvai mes deux Domestiques. Nous ne fâmes pas plutôt éloignés du rivage qu'ils me présentèrent un écrin, dans lequel il y avoit, outre plusieurs bijoux, un portrait en miniature enrichi d'une douzaine de diamans d'un prix considerable. Et vous vous attendez peut-être, dis-je au Comte en l'in-

l'interrompant, que je vous demanderai de qui étoit ce portrait ? Ce n'étoit point celui de Dona Clara, j'en suis assurée. N'est-ce pas vous dire que je devine assez que ce ne pouvoit être que celui de la Comtesse, & je ne doute pas que vous n'ayez conservé avec soin un gage si précieux de son amour. Me feriez-vous la grace de me le montrer, pour que je juge combien il vous en a dû coûter de me demeurer fidèle ? Eh ! de grace, Madame, me répondit le Comte, ne me tenez pas des discours dont ma tendresse s'offense. Vous connoissez trop les sentimens de mon cœur, pour penser que ma confiance m'ait coûté quelques combats. Mais souffrez que je reprenne le fil de mon histoire.

Je ne conservai pas long-tems le portrait dont je viens de vous parler, il fut la proie d'un Corsaire qui me chargea de chaînes.

Le

Le sixième jour de nôtre navigation nous fûmes attaqués par deux Vaisseaux que nous ne pûmes éviter. L'on nous somma inutilement de nous rendre, nous nous disposâmes à vendre chèrement nôtre vie. Après avoir fait plusieurs décharges de nôtre artillerie, nous ne craignîmes pas d'en venir à l'abordage. Mes deux courageux Domestiques combattirent à mes côtés, & sembloient moins occupés à se défendre qu'à parer les coups qu'on me portoit. Je dois leur rendre cette justice, que je n'ai jamais vû combattre avec tant de valeur & d'intrépidité; & il n'y eut que le grand nombre de nos ennemis, qui sembloient se multiplier à chaqu'instant, qui pût nous enlever la victoire. Mais comment aurions-nous pû l'obtenir? Il n'y avoit guères sur nôtre Vaisseau que vingt-cinq à trente hommes

mes en état d'opposer une vigoureuse résistance ; & nos ennemis étoient au nombre de plus de deux cent. La fin du combat fut que je me rendis , après avoir reçu dans le bras droit un coup de feu qui me fit tomber les armes des mains. Je fus porté sur un des Vaisseaux ennemis , & mis à fonds de cale , où l'on eut la cruauté de me charger de chaînes. Ce fut alors que j'ambitionnai le sort de mes deux fidèles valets, qu'une mort glorieuse venoit de dérober à un honteux esclavage.

J'AUROIS voulu que le Corsaire , entre les mains de qui je venois de tomber, m'eût laissé finir ma misérable vie , sans me prêter aucun secours ; mais , ayant ordonné que l'on pansa mes playes, l'on ne pût le faire sans me dépouiller des vils habits de matelot, dont j'étois revêtu. On trouva sur moi

moi le riche écrin dont la Comtesse m'avoit fait présent. Il fut donné au Corsaire, qui, jugeant que je n'étois point ce que je paroissais, ordonna que je fusse séparé de la foule des esclaves parmi lesquels j'étois demeuré confondu, & voulut que l'on prît de moi un soin particulier: j'en fus redevable à sa cupidité que lui faisoit espérer qu'il tireroit de moi une rançon considérable.

LES ordres du Corsaire furent si bien exécutés que j'eus recouvré toutes mes forces, & que j'étois parfaitement guéri de mes blessures, lorsque j'arrivai à Thunis. Je fus exposé en vente comme mes autres compagnons d'infortune; mais, avec cette différence, que mon patron étoit résolu de ne me livrer qu'à un très-haut prix. Je pria le Ciel de ne pas souffrir que je fusse vendu à un maître, qui se fût dépouillé de tout sentiment d'humana-

ma-

manité: mes vœux furent exaucés.

JE fus vendu au plus riche Habitant de Thunis qui se laissa d'abord prévenir par ma figure. Il me demanda mon nom, ma naissance & mon País, voulut sçavoir à quoi j'avois été occupé durant ma jeunesse. Je lui répondis que j'étois un Gentilhomme François, & que je ne connoissois d'autres exercices que ceux qui servent à former la jeune Noblesse. Tu sçais donc monter à cheval, me dit Abbramin? (c'est le nom de mon nouveau Patron) mais pourrois-tu te charger d'en dresser quelques-uns? tu n'auras point d'autre emploi. Et, si tu t'en acquittes à mon gré, tu peux compter que tu n'auras pas lieu de te plaindre de ton esclavage. Je lui promis que je donnerois tous mes soins à le contenter, & je fus dès le même jour installé dans ma

Tome III.

K

nou-

nouvelle charge. J'eus la permission de choisir dans les écuries d'Abhramin les chevaux qui me paroïssent les plus propres au manège. Dans moins de deux mois je vins à bout de les dresser de façon que mon Maître en parût enchanté : & ce fut par-là que je commençai à m'insinuer dans ses bonnes grâces.

Ma faveur s'accrut au point que je devins aussi cher à mon Patron, que si je lui avois été uni par les liens du sang ; mais les marques continuëles que je recevois de sa bonté ne purent m'arracher à la profonde mélancholie où j'étois livré. Il s'en appercût, & il m'en fit des reproches. Je vois, me dit-il, que tu regrettes jour & nuit ta Patrie ; mais tu te tromperois, si tu te flattois de la revoir un jour. Tu m'es trop cher pour que je consente à t'éloigner de moi. Ainsi, puisque tu es destiné à passer tes jours
avec

moi, ne songe qu'à profiter de mes bontés, & ne t'occupe que de tout ce qui peut servir à te distraire de tes chagrins. Dis moi, ne sçais-tu pas jouer de quelques instrumens, je te procurerai tous ceux que tu me demanderas. Je lui répondis que mon cœur demeurerait fermé à la joye jusqu'à ce que le Ciel m'eût rendu une Amante que j'adorois; qu'elle m'avoit été enlevée, & que c'étoit pour l'arracher d'entre les mains de son Ravisseur que j'avois quitté ma Patrie, & que j'avois déjà parcouru bien des pais. Mais, si toutes tes recherches, me répartit Abhramin, ont été jusqu'à présent inutiles, peux-tu te flatter d'en faire de plus heureuses? Ainsi, crois moi, oublie ta maitresse: je t'en donnerai peut-être bientôt une qui te dedommagera de celle que tu as perdue. Mais ce n'est pas sans dessein, ajoûta-t-il, que je t'ai de-

mandé si tu sçavois jouer de quelques instrumens, j'ai un fille à qui je serai charmé que tu donnes des leçons. Je veux te la faire voir. Et, sans me laisser le tems de lui répondre, il me conduisit au logement de ses femmes, & ordonna que sa chere Fille vint avec sa Gouvernante.

JUGEZ, Mesdames, nous dit le Comte, quels sentimens d'admiration dûrent s'élever dans mon cœur à la vûe de l'objet charmant qui s'offrit à mes regards. Vous la voyez devant vos yeux, c'est l'aimable Zomine. Ah, seigneur, reprit en rougissant la jeune Musulmanne, je vois que vous ne pouvez achever de raconter vos aventures sans y mêler le récit des miennes; mais vous tairiez bien des preuves que je vous ai données de ma foiblesse, vous ne voudriez pas rapporter tout ce que j'ai fait pour ébranler vôtre constan-

stance; mais c'est-là un récit que je ferai d'autant plus volontiers qu'il servira à prouver qu'il ne fût jamais un Amant qui poussât plus loin que vous la fidélité. Vous allez juger, Madame, me dit la belle Zomine en m'adressant la parole, si les soupçons, qui vous ont alarmés, étoient bien fondés.

LE Comte vous a dit qu'il ne pût me voir sans quelque sentiment d'admiration, & c'est-là un compliment dont je suis peut-être redevable à sa politesse. Mais que sa vûe produisit sur mon cœur des impressions bien plus tendres! Je baissai les yeux, je soupirai, ce fut au dedans de moi-même un battement qui m'avoit été jusqu'alors inconnu, & dont je n'aurois pû me rendre la raison à moi-même. Je ne sçavois pas que c'étoient-là les préludes d'un amour naissant. Mais je n'en dis

K 3

pas

pas assés, j'aimai d'abord avec passion; car je sentoís que mon bonheur dépendoit de ne perdre jamais de vûe le cher objet qui s'offroit à mes yeux. Mon Père me dit qu'il vouloit que l'esclave, qu'il me présentoit, m'appriît à toucher de quelque instrument. Quoique je n'eusse aucun goût pour la musique, je me jettai cependant avec vivacité aux genoux de mon pere pour le remercier, & pour le prier que dès le même jour cet esclave, qu'il m'avoit amené, commençât à me donner des leçons, & qu'il fût uniquement occupé à m'instruire. N'étoit-ce pas là trahir ma passion, car quel autre nom puis-je donner aux mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur, & qui me déroboient à moi-même?

MON Pere, qui avoit pour moi une tendresse qui lui faisoit prévenir tous mes desirs, me promit que
je

jè serois contente. Et, en effet, il fut réglé que je recevrais chaque jour quatre leçons; &, dès le lendemain, mon nouveau maître me donna ses premières instructions. Il choisit le clavecin comme étant l'instrument qui étoit le plus capable de m'amuser. Mais, pour me mettre en état de profiter de ses leçons, il étoit nécessaire qu'il m'apprît le François, qui étoit pour moi une Langue inconnüe, & ce fut par-là qu'il commença. Je m'y appliquai avec d'autant plus d'ardeur, que je comprenois que sans le secours de cette langue il ne me seroit pas possible d'exprimer les sentimens de mon cœur, dont je ne voulois pas cependant faire un mystère à celui qui en étoit l'objet, quoique j'eusse bien pû m'en fier au langage que lui tenoient mes soupirs & mes regards. Mais j'étois défolée de voir que le Comte n'y repondoit pas

comme je l'aurois souhaité. Son indifférence me desespéroit ; & , ce qui augmentoit ma douleur, c'est que je ne pouvois lui en demander la cause. Quel intérêt par conséquent n'avois-je pas à faire de rapides progrès dans la Langue qu'il m'apprenoit ? Le mot, *j'aime*, fut celui que je prononçai d'abord le mieux, c'étoit aussi mon cœur bien plus que ma bouche qui le prononçoit, & quel plaisir ne goûtois-je pas à le répéter ? Mille fois je l'avois déjà fait dire à mes yeux , & pourquoi ceux de mon aimable maître ne me répondoient-ils pas la même chose ? Mais je ne fus que trop tôt instruite de la cause de son insensibilité.

MOINS de trois mois me suffirent, non seulement pour entendre , mais pour parler le François, si-non avec délicatesse, du moins avec une facilité dont j'aurois

rois été moi-même surprise, si je n'avois sçû que c'étoit l'amour lui-même qui avoit pris soin de m'instruire. Mes regards seuls, mes soupirs, avoient jusqu'alors exprimé mon amour; mais je ne m'en tins plus à ces muets interprètes: je ne craignis pas d'apprendre au Comte que je lui avois donné toute ma tendresse, & que je ne me croirois heureuse que lorsque je posséderois la sienne. Mais, hélas! pouvoit-il me l'accorder? Quel aveu, o Dieux, plus cruel que celui qu'il me fit? Pûs-je l'entendre sans en mourir de douleur? Belle Zomine, me dit le Comte, je me croirois coupable d'un crime que je ne pourrois me pardonner à moi-même, si, pour prix des bontés dont vous m'honorez, je cherchois à vous tromper. Mon cœur ne peut être plus sensible qu'il l'est à tant de preuves réitérées que vous m'avez données de vôtre attache-

K 5 ment.

ment. J'en sens tout le prix, & ma vie même je vous la sacrifierois mille fois pour vous témoigner la reconnoissance dont je suis pénétré. Et pourquoi mon cœur n'est-il plus à moi? vous le posséderiez tout entier. Mais, charmante Zomine, je ne dois point vous le cacher, mon cœur n'est plus un bien dont je puisse disposer. Une Amante, que j'adore, en captive toute la tendresse. Mille sermens d'une fidélité inviolable lui engagent ma foi, & jusqu'au dernier soupir de ma vie chaque instant verra croître mon tendre amour. Non, jamais cette divine Amante, dont l'éloignement cause mon desespoir, n'aura à me reprocher que les sentimens de mon cœur aient été partagés. Mais cette Maîtresse, répondis-je au Comte, que vous jurez d'aimer jusqu'au tombeau, vous promettez-vous de la voir rendue à vos vœux? Non, ne l'espérez pas :

pas. Vous m'avez dit que vous ne cherchiez pas à me tromper, vous venez d'être sincère avec moi. Votre sincérité mérite que je vous ouvre mon âme toute entière. Si je vous paroissais cruelle, n'en n'accusez que la violence de mon amour. Non, je ne me sens pas assez généreuse, pour consentir que vous revoliez entre les bras de cette Amante que vous adorez. Je me servirai du pouvoir que j'ai sur l'esprit de mon Père, pour obtenir, que, quelque rançon que vous lui offriez, jamais il ne permette que vous puissiez vous éloigner de ces lieux. Et que deviendrois-je, si j'étais condamnée à pleurer votre absence? Non, je ne survivrois point à un si cruel malheur! Vous aimez, quoique vous ne puissiez vous promettre de revoir un jour l'objet de votre tendresse; eh bien, je sçaurai aimer,
&

& j'aimerai constamment, quoique vous ayez la barbarie de me dire que toujours vôtre cœur sera insensible à mon amour. Ingrat, ajoutai-je, en répandant un torrent de larmes, pourquoi le sort cruel, ennemi de mon repos, t'a-t-il offert à mes yeux? Pourquoi es-tu venu troubler la tranquillité de mon cœur? Ne dois-tu pas craindre que ma tendresse ne se convertisse en haine & en fureur? Ah, si ton ame n'est pas fermée à la pitié, flate mes vœux de quelque espoir. Mais le Comte me voyoit livrée aux transports de la plus vive voleur; &, si la compassion lui arracha quelques soupirs, elle ne pût l'engager à me donner la moindre espérance. Ma Gouvernante, qui étoit présente à tous les entretiens que j'avois avec le Comte, & qui craignoit que je n'écoutasse trop la voix de mon de-

désespoir, m'obligea de me retirer dans mon appartement.

MAIS je n'y fus pas plus tranquille. Je ne repondois à tout ce que ma Gouvernante me disoit pour me consoler, que par mes soupirs, & par mes pleurs. Comme elle n'entendoit point le François, elle ne pouvoit avoir que de simples soupçons de la cause de ma douleur. Elle conjecturoit bien que j'avois quelque penchant pour le Comte; mais pouvoit-elle s'imaginer que la passion, dont j'étois enflammée, m'eut rendue sourde à la voix de la raison? Elle me tourna de tant de façon qu'elle m'arracha mes secrets. Je dechargeai mon cœur dans son sein, & je ne rougis pas de lui faire l'aveu de ma foiblesse. Elle jugea que ce seroit inutilement qu'elle essayeroit de me rapeller à mon devoir. Loin de m'accabler de reproches, elle ne songea, pour rapeller la

tran-

tranquillité dans mon cœur, qu'à flatter mes desirs de quelque espérance. Elle me dit qu'assûrée comme j'étois de la tendresse de mon Pere, je ne pouvois douter qu'il ne travaillât avec ardeur à rendre le Comte sensible à mes vœux, & qu'il y pourroit réussir aisément; que mon Amant se laisseroit infailliblement éblouir à la vûe de la fortune brillante qui lui seroit offerte, & qu'il ne seroit pas assez ennemi de son intérêt pour la refuser.

MAIS que ma Gouvernante connoissoit peu les généreux sentiment du Comte, & que j'en avois une idée bien différente de la sienne! Ainsi, ne faisant aucun fond sur les espérances dont elle venoit de me flater, je continuai à me livrer à tout ce que la douleur a de plus affreux. Je tombai insensiblement dans une langueur, qui donna tout à craindre pour mes jours. Les Medecins furent

rent consultés ; mais comment auroient-ils pû soupçonner la cause de mon mal ? L'habileté de leur art ne pouvoit la leur découvrir, & j'étois bien éloignée de les en instruire. Mon Pere cependant se desespéroit, il falut que ma Gouvernante lui apprit d'où venoit cette langueur opiniatre dont je ne pouvois guérir. Mon Pere, charmé de sçavoir que mon mal ne fût pas sans rémède, après m'avoir fait de tendres reproches sur mon silence, me fit espérer que je n'aurois bien-tôt plus aucun vœu à former. J'aime le Chrétien qui t'est cher, me dit-il, je l'estime, & je crois que je ne puis te choisir un Epoux plus propre que lui à assurer ton bonheur. Je ne crains pas qu'il refuse une fortune à laquelle ses desirs n'auroient osé aspirer ; mais tu sçais, ma chere Fille, ajoûta mon Pere, ce qu'exige de moi mon zèle pour ma Religion.

gion. Il faut que ton Amant embrasse la loi de nôtre saint Prophète. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut mériter les richesses immenses que je lui destine. Je l'instruirai de mes intentions, & je ne doute pas de son ardeur à s'y conformer.

MAIS je pensois autrement, & mes idées se trouverent plus justes que celles de mon Père. Ses promesses & ses menaces ne pûrent ébranler la confiance du Comte. Il répondit que la conservation de sa vie lui étoit moins chere que celle de sa religion; & que, dût-il être livré aux plus cruels tourmens, on ne pourroit jamais lui arracher un aveu contraire à sa Foi. Mon Pere, irrité du ton ferme avec lequel le Comte lui répondit, ordonna qu'on le chargeât de chaines, & qu'on l'accablât du travail le plus pénible. Ces ordres sévères furent

rent exécutés. Pûs-je l'apprendre sans éclater en plaintes & en murmures contre celui qui les avoit donnés? j'oubliai qu'il étoit l'auteur de mes jours, la voix de l'amour étouffa celle de la nature. N'écoutant que le courroux qui m'animoit, j'osai reprocher à mon Père sa cruauté. Et n'avois-je pas besoin de toute son indulgence pour qu'il me pardonnât les termes peu respectueux que la douleur m'arracha? Mais, passant ensuite à des mouvemens moins furieux, je me jettai à ses genoux que j'arrosai de mes larmes, en le conjurant au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher de rendre ses bonnes grâces à l'aimable Comte. Avez-vous pensé, lui dis-je, qu'une Ame aussi grande que la sienne ait pû se laisser effrayer par les menaces, ou se laisser toucher par l'intérêt? Et quel sacrifice exi-

Tome III.

L

guez.

giez-vous de lui? celui de sa Religion. Mais, s'il est convaincu qu'elle est la seule véritable, peut-il sans la plus honteuse lâcheté l'abandonner? Jugeons en par l'idée que nous aurions d'un Musulman qui renonceroit à la Loi de nôtre saint Prophète, ne seroit-il pas pour nous un objet d'horreur & de mépris? Mais souffrez, mon Pere, que cet esclave continuë à me donner des leçons, peut-être réussirai-je à le détromper de ses erreurs. Ah, que je crains bien plutôt, ma chere fille, me répondit mon Pere, qu'aveuglée par ton amour, tu ne te laisses séduire par ce Chrétien; mais, si tu prends intérêt à la conservation de ses jours, représente lui bien que sa vie est attachée à son obéissance. Peut-être que tes discours feront plus d'impression sur son cœur que les miens, & c'est dans cette espérance que je consens que tu lui
par-

parles. Fais en sorte qu'il profite du délai que veut bien lui accorder ma bonté.

JE ne répliquai point à mon Pere, quoique je fusse bien persuadée que je ne pourrois rien gagner sur l'esprit du Comte. Mais je venois d'obtenir qu'il ne seroit plus chargé de chaines, & qu'il ne seroit plus condamné à un travail dont je souffrois plus que lui-même. J'allois jouir du plaisir de le revoir. Cette consolante pensée me fit oublier tous mes sujets de douleur. J'avois dit à mon Pere que peut-être viendrois-je à bout de détromper le Comte de ses erreurs, que j'étois bien éloignée de le croire ! Que je prévoyois bien au contraire que rien ne lui seroit plus aisé que de me détromper des miennes ! Car j'ai oublié de dire qu'il m'avoit donné, au sujet de la Religion, bien des instructions qui m'avoient ouvert

L. 2. l'es-

l'esprit sur plusieurs points, dont je commençois à démêler la fausseté. Mais je n'étois pas assez scrupuleuse pour craindre d'acheter au prix d'un mensonge la consolation de finir les maux du Comte, & le plaisir de le revoir. Ainsi je n'hésitai point de flater mon Pere d'une trompeuse espérance.

IL me tint la parole qu'il m'avoit donnée. Le Comte rentra en grace, & eut permission de me continuër ses leçons de musique, (leçons au reste qui n'étoient qu'un prétexte qui nous fournissoit l'occasion de nous entretenir.) Belle Zomine, me dit le Comte, c'est pousser trop loin vôtre pitié pour un malheureux. Vôtre Pere m'a dit que vous aviez mêlé vous soupirs & vos larmes aux prières que vous lui avez faites en ma faveur. Non, je ne mérite point ces marques d'une bon-

bonté compatissante. Rien ne m'attache à la vie, puisque je suis condamné à ne jamais revoir celle que j'adore. Et sont-ce donc là, ingrat, repondis-je au Comte, les remerciemens que tu viens me faire? N'est-ce pas assez que tu sois insensible à mon amour, sans que tu te plaises à me parler de cette Rivale odieuse qui me ferme l'entrée de ton cœur? Mais t'en demande-je trop, promets moi que lorsque tu auras perdu toute espérance de la voir rendue à tes vœux, j'occuperai dans ton cœur la place qu'elle y tenoit, & écoute ce que je veux faire en ta faveur. Tu ne peux espérer de te dérober de ces lieux que par la fuite, je favoriserai la tienne. Je sçaurai te fournir des échelles de corde, tu t'en serviras pour monter sur les murs de ce jardin & pour en descendre. Tu choisiras le temps de la nuit, j'aurai soin de

te tenir toutes les portes ouvertes. Je te donnerai une cassette remplie de toutes mes pierreries. Tu en vendras secrètement une partie, & tu profiteras du premier Vaisseau qui fera voile pour la France. Mais il faudra qu'en attendant cet heureux moment tu te tiennes caché chès quelque Marchand de ta Nation. Mais, si je consens à favoriser ta fuite, c'est à condition que j'en serai la Compagne. Dès que tu te seras éloigné de ces lieux, j'obtiendrai de mon Pere qu'il me conduise à un jardin qui n'est éloigné que de quelques pas des bords de la Mer, & qui n'est qu'à une lieue de Thunis. Et, pour que tu puisses aisément le connoître, souviens toi que tu y verras un pavillon qui est entièrement semblable à celui que j'occupe ici. Ne viens m'enlever que la veille de ton départ, & profite, s'il se peut, des ténèbres de la nuit

nîit, pour que nous n'ayons aucune pour suite à craindre. Tu n'auras qu'à t'approcher du pavillon dont je t'ai parlé, aussi-tôt que tu auras prononcé mon nom, tu me verras me jetter entre tes bras. Réponds moi à present, penses-tu qu'il y ait aucun de ces arrangemens qui ne doive être suivi d'un heureux succès? Et crois-tu que je puisse te donner des preuves plus marquées de mon amour? Je consens, pour te suivre, à m'arracher d'entre les bras d'un Pere qui m'adore; &, toute la grace que j'attens de toi, c'est que tu ne me donneras ton cœur que lorsque tu auras perdu celui de ton Amante, ou que la Parque aura tranché le fil de ses jours. Exigeois-je trop du Comte? &, ce peu cependant que je lui demandois, il me le refusa en me répétant que la fidélité ne lui permettoit pas de faire changer d'objet à son amour. Cette réponse

L 4

n'au-

n'auroit-elle pas dû étouffer le mien ? Mais il n'en devint que plus ardent, & je ne rétractai aucune des promesses que je venois de faire au Comte. Je le pressai même de hâter les momens de sa fuite.

Si ma passion avoit pû se contenter de toutes les marques qu'il me donna de sa vive reconnoissance, je n'aurois rien eu à désirer; mais, à ces sentimens de gratitude, pour quoi ne pouvoit-il mêler un peu d'amour ? Que n'en prenoit-il du moins les semblans ? Quel plaisir n'aurois-je pas eu à être trompée ? Etoit-ce donc là un si grand bien pour qu'il me fût refusé, & je ne pûs cependant l'obtenir ? Me voilà donc déterminée à suivre un Amant qui n'a pour moi que de l'indifférence. Peut-être ma foiblesse seroit-elle excusable, si j'avois pû raisonnablement me flater que cette indifférence eût pû un jour faire place

ce à l'amour le plus tendre? mais quel sujet avois-je de l'espérer? N'étois-je pas, hélas, trop assurée du contraire? Mais j'acheve en peu de mots mon récit. Je tins au Comte la parole que je lui avois donnée, parce que mes volontés étant autant respectées, que celles de mon Pere, je ne trouvais aucun obstacle aux mesures que j'avois prises.

JE m'attendois bien que mon Pere frémiroit de rage en apprenant qu'un esclave qu'il cherissoit tendrement, & en qui il avoit mis toute sa confiance, lui étoit échapé. J'en parus moi-même inconsolable au point que je me mis au lit. Ma feinte douleur eut le succès que je m'en promettois. Ma Gouvernante s'empressa à la calmer; mais durant deux jours je m'obstinai à ne vouloir prendre aucune nourriture. Mon tendre Pere eut beau me faire les plus pressantes instan-

L 5 ces,

ces, j'y fus sourde comme je l'avois été à celles de ma Gouvernante. Je répétois sans cesse que je ne serois contente, que, lorsque je serois éloignée des funestes lieux, où j'avois vû pour la première fois celui dont la fuite faisoit couler mes larmes. C'en fut assez pour engager mon Pere à me proposer de me conduire à la campagne. Et c'étoit-là l'offre que je prévoyois qu'il ne manqueroit pas de me faire, aussi il ne faut pas demander avec quelle ardeur je l'acceptai, & il en étoit tems. Tout avoit réussi au gré des desirs du Comte. Le Consul de sa Nation, chez qui il s'étoit tenu caché, & à qui il s'étoit confié, lui avoit appris qu'un Vaisseau étoit prêt à faire voile pour la Provence. Quelle nouvelle plus consolante pour le Comte ! Les momens lui étoient chers, & il profita de ceux qui lui restoient. Accompagné de trois

ou

ou quatre hommes de résolution & de courage, qu'il avoit mis dans ses intérêts par ses libéralités, il se rendit durant la nuit, ainsi que nous-en étions convenus, à la maison de plaifance où j'avois été conduite. Je ne fis pas languir son impatience. Dès que je lui eûs entendu prononcer mon nom, je sortis à la hâte de mon appartement; &, pour n'avoir pas à passer par la chambre de ma Gouvernante, quoique je fusse assurée que depuis plus de deux heures elle fût endormie dans un sommeil profond, aussi bien que les autres femmes qui me servoient, je descendis par un escalier dérobé pour venir me jeter entre les bras du Comte. Il me porta jusqu'à la barque, qui nous attendoit au bord de la Mer, & qui nous conduisit au Vaisseau sur lequel nous devions nous embarquer. Mais, avant que d'y arriver, le Comte me fit prendre des ha-

habits d'esclave, & me dit qu'il fa-
 loit que je passasse pour sa sœur. Je ne
 fus point surprise de cette précau-
 tion, lorsqu'il m'eût appris que le
 Vaisseau, qui devoit nous porter
 en France, appartenoit au généreux
 Hagdi, Corsaire de Thunis, qui
 n'auroit pas assurément consenti à
 me recevoir sur son bord, s'il a-
 voit eu quelque soupçon de ma
 naissance. C'est ainsi que je me
 suis arrachée pour toujours du sein
 de ma Patrie. Les Dieux qui vou-
 loient vous rendre un Amant bien
 digne de toute vôtre tendresse,
 me dit la belle Zomine en m'a-
 dressant la parole, ont permis que
 nous ayons été écartés de la rou-
 te que nous tenions, & que nous
 ayons été jetés sur ces côtes par
 une tempête qui nous a forcés de
 nous jeter dans une chaloupe, &
 de nous laisser conduire au gré des
 vents & des flots. Vous ne vous
 plaindrez pas sans doute de cet ora-

ge que nous avons eu à effuyer ,
 puisque c'est à lui que vous devez
 le plaisir de revoir le plus ten-
 dre & le plus fidèle de tous les
 Amans.

C'EST ainsi que la belle Zomine
 finit son récit. Que l'on juge com-
 bien il dût servir à augmenter ma
 tendresse pour l'aimable Comte.
 Pûs-je l'entendre, sans me repro-
 cher mille fois les soupçons qui a-
 voient allarmé mon injuste jalou-
 sie ? De combien de caresses n'accab-
 lai-je pas celle qui venoit de remet-
 tre la tranquillité dans mon cœur ?
 Que je me serois crû heureuse, si
 j'avois pû faire passer dans le sien
 une partie de la joye dont j'étois
 transportée. Aimable Zomine, lui
 dis-je, dès qu'elle eût achevé de par-
 ler, je n'oublierai pas que je vous dois
 le bonheur dont je jouïs. Promet-
 tez-moi de le partager avec moi.
 Vous m'avez dit que ce n'étoit pas
 votre dessein de retourner dans

VÔS

vôtre Patrie, & je ne vous le conseille pas. C'est le Comte, c'est moi-même, qui ose vous en conjurer avec instance, déterminez vous à passer votre vie avec nous. Les liens de l'amitié la plus tendre nous uniront. Je n'ai pû vous refuser la mienne toute entière, peut-être ne vous paroîtrai-je pas indigne de la vôtre? Donnez moi le tems de la mériter. Ma félicité seroit imparfaite, si vous ne me laissiez jouir du plaisir de vous posséder.

LE Comte joignit ses prières aux miennes, & il les accompagna d'un ton si persuasif & si touchant, que l'aimable Zomine nous promît de ne pas se séparer de nous. J'ai dit qu'elle avoit déjà reçu les premiers principes de nôtre Religion, & qu'elle commençoit à voir la fausseté de la sienne. Elle nous déclara, que, dès que nous serions arrivés en France, son dessein étoit d'achever de se faire instruire, &
de

de se renfermer ensuite dans un Couvent, où elle étoit déterminée de passer le reste de ses jours; & qu'elle y feroit contente, si elle avoit souvent la consolation de nous voir; & que, pour pouvoir jouir chaque jour de ce plaisir, elle ne quitteroit point la Ville où nous feroions nôtre séjour ordinaire.

J E me promettois qu'il me feroit facile de lui faire changer de sentiment, & j'étois résolue d'y donner tous mes soins; car je me sentois si tendrement liée à l'aimable Zomine qu'un moment de son absence eût été pour moi un véritable sujet d'affliction. Que ne m'eût-il été permis de ne jamais me séparer de mes autres Compagnes de voyage. Il étoit déterminé que Salim & Julie ne me quitteroient point; mais le moment aprochoit où j'allois faire d'éternels adieux à la chère Rosalie. Dom Carlos, qui brûloit pour elle de l'amour le plus vif & le plus
ten-

tendre, fit d'inutiles efforts pour ébranler la résolution qu'elle avoit formée, de reprendre les liens sacrés qu'elle avoit rompus en s'échappant de son Couvent. Elle y voulut rentrer, & elle s'adressa pour cela au Directeur du Monastere où elle avoit fait profession. C'étoit un Ecclésiastique d'une piété & d'une vertu exemplaire, qui, édifié du pieux dessein de mon Amie, lui donna les moyens de l'exécuter sans qu'elle eût aucune humiliation ou aucune pénitence à craindre. Il agit de concert avec Madame l'Abbesse, Parente de l'aimable Rosalie, & qui fut charmée de revoir une chere Nièce qu'elle aimoit tendrement, & dont l'éloignement lui avoit fait verser bien des larmes. Combien n'en répandis-je pas, lorsqu'il falut m'arracher d'entre les bras de cette chere Compagne de mon esclavage & de mes infortunes? Je l'accompagnai jusqu'au Couvent.

vent, d'où elle avoit été enlevée par l'infortuné Dom Diego.

J'EUS peu de jours après d'autres adieux à faire qui me firent répandre encor quelques larmes. Mes deux généreux Libérateurs, Dom Carlos & Dom Inigo, retournerent dans leurs Familles. Ma reconnoissance auroit murmuré, s'ils n'avoient consenti à en recevoir quelques marques; & j'étois en état de leur en donner de bien généreuses. Je n'avois encor rien perdu des riches présens que je tenois de la magnificence du grand Soliman. Je les partageai avec mes Libérateurs. Et que d'obligations ne leur eusse pas de ce qu'ils voulurent bien se rendre aux instances, que je fus obligée de leur faire pour les engager à ne pas en refuser une partie?

LE desir de revoir nôtre Patrie nous fit hâter nôtre départ de Cadix, où rien ne pouvoit plus nous retenir. Nous profitâmes du pre-

Tome III,

M

mier

mier Vaisseau qui fit voile pour la Provence, où nous voulions reconduire la Marquise. Elle n'oublia rien pour engager Hagdi à retourner à Thunis; mais ce généreux Corsaire, dont j'ai rapporté tant d'actions merveilleuses, & à qui le Comte s'étoit lié de l'amitié la plus étroite, voulut être le compagnon de nôtre voyage. Je m'étois éprise pour lui d'une si forte estime que je lui fis un gré infini de cette résolution. Nous arrivâmes à Toulon sans que nôtre navigation eût été marquée par aucun événement fâcheux. Quelque envie que nous eussions de nous rendre promptement en Bretagne, nous fûmes obligés de céder aux instances que nous fit la Marquise pour nous retenir plusieurs jours. La première nouvelle qu'elle apprit fut que la cruelle Baronne de Fondreville sa Parente étoit morte dans les transports du plus affreux desespoir; mais

mais que sa mort n'avoit pas empêché qu'on ne lui eût fait son procès, & que tous ses biens avoient été ajugés aux parens du Marquis, & qu'ils en avoient été mis en possession. Ils n'avoient pû eneor être instruits de la mort d'un Fils qu'ils adoroient. Ils espéroient même de le revoir chaque jour rendu à leur tendresse. Pourrois-je exprimer l'excessive douleur où ils se livrèrent, lorsque la Marquise s'offrit à leurs yeux, & qu'elle leur apprit la déplorable fin de son tendre & cher Epoux. Ce ne furent que cris, que gémissemens, que pleurs, & que soupirs. Non, jamais je ne vis de spectacle plus attendrissant. J'en étois émue au point, que, loin de songer à essuyer les larmes de mon Amie, je ne pouvois retenir les miennes. J'aurois bien voulu pouvoir passer quelques mois avec elle, peut-être aurois-je réussi à calmer un peu sa douleur; mais ma ten-

M 2 dresse

dresse pour ma chere Parente me rapelloit auprès d'elle. Par les lettres que je lui avois écrites, dès que je fus arrivée à Cadix, j'avois pris soin de la tirer de la cruelle incertitude où elle étoit sur mon triste sort. Je lui avois marqué que j'esperois de jouir bientôt du plaisir de me jeter entre ses bras, & que je hâterois mon départ autant que je le pourrois. Le Comte avoit aussi écrit à Monsieur de Montin son Oncle, & l'avoit instruit de la route que nous prendrions pour nous rendre à Saint-Malo. Nous avions eu tant de perils à essuyer sur mer que nous nous étions déterminés à ne plus nous y exposer.

La Marquise à qui nous avions fait part de nôtre dessein nous fit fournir deux Berlines. Je montai dans une avec Zomine, & j'obligeai le Comte à prendre place auprès de nous. Salim & Julie occuperent l'autre. Mais la Marquise ne s'en

s'en tint pas là. Outre une femme de chambre qu'elle me donna, elle voulut que nous fussions accompagnés de quatre Domestiques, qui avoient ordre de ne revenir à Toulon que lorsque nous serions arrivés en Bretagne. Ce ne fut pas sans verser bien des pleurs que je pûs me séparer de cette tendre & généreuse Amie; mais j'avois une main bien chère pour les essuyer, c'étoit celle de l'aimable Comte. Il s'ennivroit du plaisir de me voir, & je lui laissois lire dans mes yeux que ma joye étoit bien égale à la sienne. Que l'on s'imagine tout ce que deux cœurs épris du plus tendre amour peuvent se dire. Nous ne cessions de nous le répéter, & nos regards & nos soupirs en disoient encor plus que nos discours. Les journées entières n'avoient pas pour nous la durée d'un moment. Comment aurois-je pû m'appercevoir de la longueur du chemin? Aussi fis-je

un voyage de plus de deux cent lieues sans qu'il m'en eût coûté un seul instant d'ennui.

ME voilà enfin renduë à ma chere Patrie, & de quel bonheur n'y étois-je pas attenduë? Le Comte m'avoit appris que les sentimens de ma Parente à mon égard étoient bien changés, qu'elle m'avoit rendu toute sa tendresse, & que mon enlèvement l'avoit livrée au plus affreux desespoir. Ainsi j'étois assurée de la joye que lui alloit causer mon retour, mais elle faillit à lui être venduë bien chèrement. Elle étoit dans son Château avec Monsieur de Montin, qui lui faisoit compagnie, lorsque nous y arrivâmes. Sa tendresse la fit voler à ma rencontre. Je n'étois pas encor descenduë de carosse, que mille fois elle avoit déjà répété mon nom. Chere & aimable Geneviève, ne cessoit-elle de crier en me tendant les bras, ah! je ne mourrai donc pas

pas fans avoir eu la consolation de vous revoir? Le Ciel vous rend donc à mes vœux? Ah! je n'en n'ai plus à former. Mais je me fus à peine jettée à son col, qu'après m'avoir tenuë quelques moments tendrement embrassée, en arrosant mon visage de ses p'ieurs fans avoir la force de proferer une seule parole, je la sentis s'évanouir entre mes bras; &, fans le prompt secours que ses femmes lui prêtèrent, j'aurois eu le chagrin de la voir tomber à mes pieds. Elle fut portée sur un lit, où elle demeura plus d'une heure entière fans donner que quelques foibles signes de vie, & il ne falut rien moins que les remedes les plus violens pour lui faire reprendre l'usage de Sens. Ma chere Geneviève, me dit-elle lorsqu'elle fut revenue à elle-même, jugez par ce qui vient de m'arriver du desespoir où a dû me livrer vôtre enlèvement; mais, dites moi,

oublierez-vous mille sujets de plaintes que je vous ai donnés. Ah! Madame, m'écriai je en me jettant sur une de ses mains, que je baisai mille fois, les marques que je reçois de vôtre tendresse ne laissent de place en mon cœur qu'aux sentimens de la plus vive reconnoissance, & qui durera autant que ma vie.

MA Parente ne me répondit que par de nouvelles caresses dont elle m'accabla, tandis que le Comte en recevoit d'aussi tendres de la part de son cher Oncle le vieux Monsieur de Montin. Je présentai ensuite à Madame de Rambert mes chères Compagnes de voyage, & j'eus la consolation de la voir s'empres-
 ser à leur donner mille marques de sa bonté. Ce ne furent durant plusieurs jours que divertissemens & que réjouissances, qui furent faites à l'occasion de nôtre heureux retour. Je laissai au Comte le soin
 de

de hâter le moment de nôtre union. Son impatience ne languit qu'autant de tems qu'il en faloit pour en faire les préparatifs. Monsieur de Montin & Madame de Rambert se disputerent à l'envie à qui feroit éclater le plus de magnificence. Nôtre mariage fut célébré avec une pompe dont on n'avoit guères vû d'exemple. Ce furent durant quinze jours des fêtes superbes, auxquelles toute la Noblesse des environs vint prendre part.

Devenue l'heureuse Epouse du Comte de Bressol, j'aurois voulu que mes chéres Amies eussent partagé avec moi cet état de prospérité & d'abondance, qui m'étoit assuré. Mais Salim & Zomine ne demandoient qu'à être instruites & à se faire bâtiser, pour se renfermer ensuite dans un Couvent. La conversion de la premiere étoit déjà bien avancée, & la seconde convenoit des erreurs les plus grossières.

fières de sa Religion. Ainsi elles furent bientôt assez éclairées des vérités de nôtre Foi, pour mériter d'être régénérées dans les eaux du Bâême. Ce fut l'Evêque de Saint-Malo lui même qui en voulut faire les cérémonies. L'exhortation touchante qu'il adressa à ces deux ferventes Cathécumènes ne leur laissa plus de goût que pour la retraite. Nous fîmes en vain nos efforts, le Comte & moi, pour retarder du moins l'exécution de leur pieux dessein, il falut nous rendre à leurs instances. Monsieur de Montin avoit une sœur qui étoit Supérieure des Dames de Sainte-Marie, il ne crût pas pouvoir confier mes deux Amies en de meilleures mains. Elles n'eurent pas plutôt appris que l'on avoit fait choix pour elles du Couvent où elles vouloient passer leur vie, que, sans se laisser attendrir par les pleurs que je répandois, elles volèrent où leur piété
les

les apelloit. Leur ferveur mérita que l'on abregéât le tems de leurs épreuves. Elles reçurent le voile qu'elles avoient demandé avec ardeur, & elles eurent la consolation de prononcer une année ensuite leurs vœux le même jour.

IL ne me reste de mes Compagnes d'esclavage que la seule Julie, qui continuë à m'édifier, autant par la sainteté de ses discours, que par celle de ses exemples. C'est elle qui, pour que je puisse me rapeller à chaque instant le souvenir des faveurs spéciales, dont je suis redevable à la bonté du Ciel, m'a engagé à écrire les Avantures que je viens de raconter. Je ne me suis déterminée à les présenter au Public, que parce que je suis persuadée qu'il ne trouvera rien dans ces Mémoires, qui ne soit propre à lui inspirer & l'horreur du vice & l'amour de la vertu.

FIN DU TOME TROISIEME.

S 2168(3)

AL-S 2168

S (3)

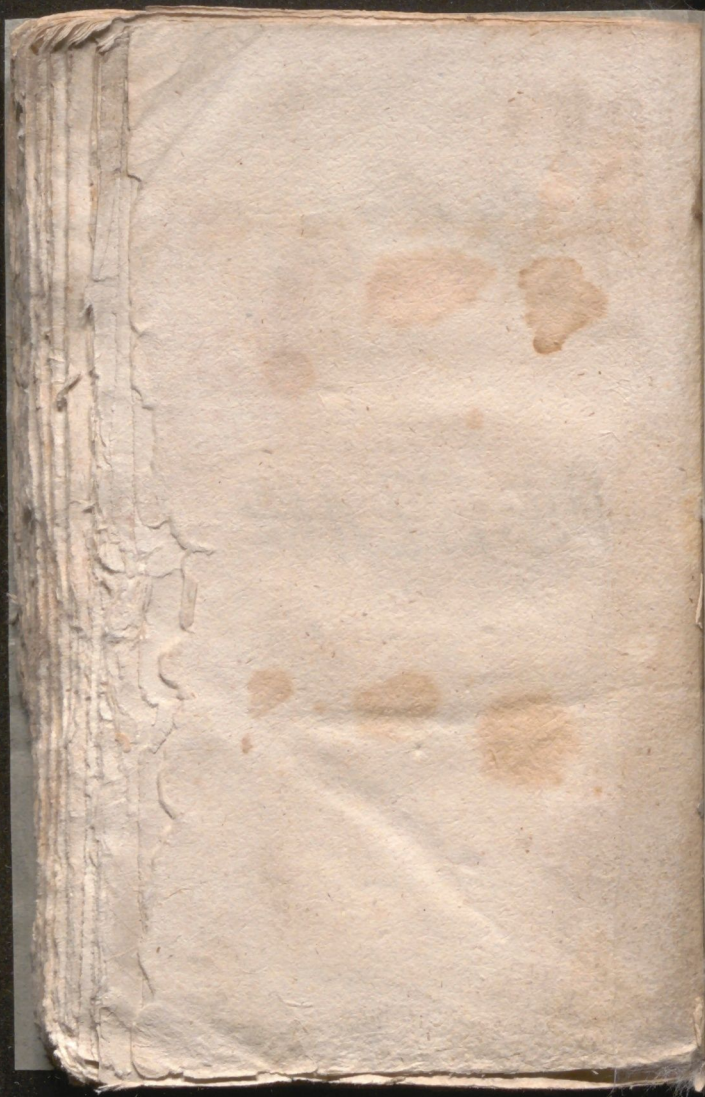
De 2382ⁱ

ULB Halle

3

006 911 633







LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.
TOME -III.



A LA HAYE,
Chés **JEAN GALLOIS.**
M. DCC. XLI.